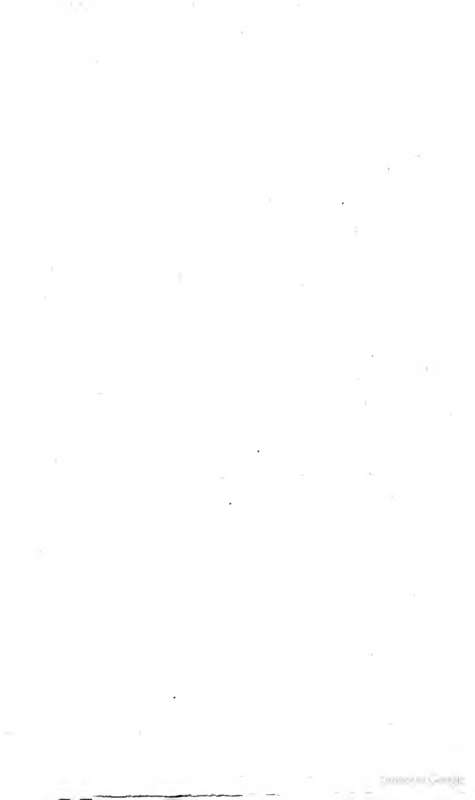

ALLI


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
28 IV 27 (1)





COLLECTION MICHEL LÉVY

MADAME DE CHAMBLAY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

Parues dans la collection Michel Lévy

Amaury	1
Ange Pitou	2
L'Arabie Heureuse	3
Ascanio	2
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de neige	1
Bric-à-Brac	2
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles le Téméraire	2
Le Chasseur de sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la reine	3
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Confessions de la marquise	2
Conscience l'innocent	2
La Dame de Monsoreau	3
Les Deux Diane	3
Dieu dispose	2
Les Drames de la mer	1
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
L'Horoscope	1
Impressions de voyage : Suisse	3
— Le Véloce	2
— De Paris à Cadix	2
— Une année à Florence	1
— Les Bords du Rhin	2
Impressions de voyage : le Spéronare	2
— Le Capitaine Arena	1
— Quinze jours au Sinaï	1
Ingénue	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe (traduction)	2
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	5
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mém. d'un médecin : Jos. Balsamo	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un fantômes	1
Les Mohicans de Paris	2
Les Morts vont vite	4
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
La Princesse Flora	1
Les Quarante-Cinq	3
La Reine Margot	2
La Route de Varennes	1
Salvator (suite des Mohicans de Paris)	4
Souvenirs d'Antony	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
Le Testament de Chauvelin	1
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte de Bragelonne	6
La Vie au désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt Ans après	3

Lagny. — Typographie de A. Varigault.

MADAME
DE CHAMBLAY

PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME PREMIER







PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1862

QUELQUES MOTS AU LECTEUR

C'est une singulière histoire que celle que je vais vous raconter — ou plutôt que celle que l'on va vous raconter, cher lecteur.

Elle est écrite par un homme qui n'a jamais rien écrit que cette histoire. C'est une page détachée de sa vie, ou, pour mieux dire, c'est sa vie tout entière.

La vie de l'homme se mesure, non point par le nombre d'années pendant lesquelles il a existé, mais par les minutes pendant lesquelles son cœur a battu.

Tel vieillard, mort à quatre-vingts ans, n'a vécu parfois en réalité qu'un an, qu'un mois, qu'un jour.

Vivre, c'est être heureux ou souffrir.

Faites passer devant le moribond couché sur son

lit d'agonie tous les jours qu'il a traversés, il ne reconnaîtra que ceux qui viendront à lui le rire sur les lèvres ou les larmes dans les yeux. Les autres passeront ternes, voilés, insaisissables; il ne pourra pas même dire si ces jours font partie de sa vie ou de celle d'un autre; ces jours, il les aura usés, mais il ne les aura pas vécus.

L'homme qui a vécu le plus longtemps est l'homme qui a le plus éprouvé.

***

J'avais un ami.

Vous savez toute l'extension que l'on donne à ce mot *ami*.

Ami, dans notre langage de convention, ne signifie même pas toujours un compagnon, un camarade. *Ami* signifie souvent une simple connaissance.

Pour nous, si vous le voulez bien, ce mot ami ne signifiera ni compagnon ni camarade : il signifiera une simple connaissance sympathique.

Cet ami se nommait et se nomme encore Max de Villiers.

J'avais rencontré Max au milieu d'une partie de chasse, dans le parc de Compiègne, à l'époque où le duc d'Orléans commandait le camp.

C'était en 1836; je faisais *Caligula* à Saint-Corneille.

Max était un camarade de collége du duc d'Orléans, plus jeune que moi d'une dizaine d'années.

C'était un homme du monde, de vingt-cinq à

vingt-six ans, de bonne éducation, de façons excellentes, *gentleman* jusqu'au bout des ongles. — J'emprunte aux Anglais cette locution qui nous manque, pour exprimer ma pensée.

Sans être riche, Max avait quelque fortune; sans être beau, il était charmant; sans être savant, il connaissait beaucoup de choses; enfin, sans être peintre, il était artiste, dessinant avec une rapidité et un bonheur incroyables les traits d'une figure ou la silhouette d'un paysage.

Il adorait les voyages : il connaissait l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Grèce, Constantinople.

Nous nous étions beaucoup plu; pendant les cinq ou six chasses que nous fîmes avec le duc d'Orléans, nous nous plaçâmes à côté l'un de l'autre.

Il en fut ainsi aux dîners : libres de nous asseoir à notre convenance, nous échangions un coup d'œil, nous nous rapprochions, et, pendant tout le repas, nos deux chaises se touchaient et nous bavardions à qui mieux mieux.

Il était de cette rare espèce d'hommes qui ont de l'esprit sans s'en douter.

Son voisinage m'allait donc à merveille : — à la chasse, parce qu'il était prudent; — à table, parce qu'il était spirituel.

Je crois que, de son côté, il m'aimait fort.

Nous avions, du reste, l'un avec l'autre, une singulière analogie : nous ne jouions pas, nous ne fumions pas, nous ne buvions que de l'eau.

Il me disait toujours :

— Si jamais vous faites un voyage, prévenez-moi, nous le ferons ensemble.



En 1838, j'allai en Italie, et nous nous perdîmes de vue, Max et moi. — En 1842, j'appris à Florence la mort du duc d'Orléans. Je revins en poste, et j'arrivai à temps pour assister au service de Notre-Dame et au convoi de Dreux.

La première personne que j'aperçus dans l'église, fut Max.

Il me fit signe qu'il avait une place près de lui, sur les gradins.

Je montai ; nous nous embrassâmes en pleurant, et nous nous assîmes l'un près de l'autre, la main dans la main, sans rien dire.

Il était évident que nous pensions tous deux à la même chose, c'est-à-dire au temps où nous étions, comme dans cette église tendue de noir, assis côte à côte à la table du pauvre prince.

Nous n'échangeâmes que deux mots pendant la cérémonie.

— Vous allez à Dreux, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Nous irons ensemble.

— Merci.

Nous allâmes à Dreux, et nous ne quittâmes le cercueil que les derniers.

Cette amitié, que nous portions d'une façon presque égale à un troisième homme, — je ne dirai

pas à un prince: pour nous qui n'avions rien à faire avec l'ambition, le duc d'Orléans n'était pas un prince; — cette amitié que nous portions à un troisième homme resserra la nôtre; on eût dit que nous reversions l'un sur l'autre la part dont n'avait plus que faire l'illustre mort.

Nous revînmes ensemble à Paris, et, en me quittant, Max me dit pour la seconde ou troisième fois :

— Si jamais vous faites un voyage, écrivez-moi.

— Mais où vous trouver ? lui demandai-je.

— Là, on saura toujours où je suis, me répondit-il.

Et il me donna l'adresse de sa mère.

*
* *

En 1846, c'est-à-dire dix ans après l'époque où j'avais vu Max pour la première fois, je me décidai à faire mon voyage d'Espagne et d'Afrique.

J'écrivis à Max :

« Voulez-vous venir avec moi? Je pars,

» A. D. »

Et j'envoyai ma lettre à l'adresse indiquée.

Le surlendemain, je reçus cette réponse :

« Impossible, mon ami : ma mère se meurt.

» Priez pour elle !

» Max. »

Je partis. Le voyage dura six mois.

A mon retour, on me remit toutes les lettres qui étaient venues pour moi en mon absence.

Je jetai au feu, sans les lire, celles dont l'écriture m'était inconnue.

Parmi les écritures connues, il y avait une lettre de Max.

Je l'ouvris vivement.

Elle ne contenait que ces mots :

« Ma mère est morte ! Plaignez-moi!

» MAX. »



Le château qu'habitait la mère de Max était situé en Picardie, près de la Fère.

Je partis le même jour, pour aller, sinon consoler, du moins embrasser Max.

Je pris une voiture à la Fère et me fis conduire aux Frières. C'est là qu'était situé le château de madame de Villiers.

Le château me fut montré de loin par mon conducteur ; il s'élevait sur le talus d'une colline plantée de très-beaux arbres avec de grandes clairières de gazon.

Toutes les fenêtres en étaient fermées.

Je me doutai que Max était absent; — je continuai cependant ma route; — c'était le moins que je m'en assurasse.

Je me fis arrêter à la porte; un vieux serviteur vint m'ouvrir.

Je dis *serviteur*, et non domestique. — Les vieux serviteurs s'en vont, en France, avec les vieilles mai-

sons. — Dans vingt ans, il y aura encore des domestiques en France; il n'y aura plus de serviteurs.

Celui-là appartenait à la race qui dit « *notre* bonne dame » et « *notre* jeune maître. »

Je lui demandai des nouvelles de Max.

Il secoua la tête.

— Trois mois après la mort de notre bonne dame, me dit-il, notre jeune maître est parti pour voyager.

— Où est-il?

— Je n'en sais rien.

— Quand reviendra-t-il ?

— Je l'ignore.

Je pris mon canif dans ma poche, je creusai une croix dans la muraille, et j'écrivis au-dessous :

AINSI SOIT-IL !

— Quand votre maître reviendra, dis-je au vieux serviteur, vous lui direz qu'un de ses amis est venu pour le voir, et vous lui montrerez cela.

— Monsieur ne dit pas son nom ?

— Inutile, il me reconnaîtra.

Je partis.



Je ne revis point Max : plusieurs fois je m'informai de lui à des amis communs, nul ne savait ce qu'il était devenu.

Le mieux renseigné me dit :

— Je crois qu'il est en Amérique.

Il y a quinze jours, je reçus un énorme paquet de la Martinique ; je l'ouvris.

C'était un manuscrit.

Mon premier mouvement fut un mouvement d'effroi. Je croyais n'être condamné qu'aux manuscrits d'Europe, et voilà que les manuscrits traversaient l'Atlantique et me venaient des Antilles !

J'allais le jeter avec rage loin de moi, lorsque l'épigraphe me frappa.

C'était une croix, avec ces mots au-dessous :

AINSI SOIT-IL !

En même temps, je reconnus l'écriture.

— Oh ! m'écriai-je, c'est de Max !

Et je lus ce que vous allez lire.

ALEX. DUMAS.

MADAME DE CHAMBLAY

I

Ile de la Martinique, Port-Royal, 7 novembre 1856.

Du moment qu'il m'est permis de donner signe d'existence, il est juste que ce soit à vous, mon ami, que je me révèle et que je raconte les événements qui m'ont conduit ici.

La mort de la personne la plus intéressée à mon silence permet que je vous raconte des choses qui, tant que cette personne vivait, devaient être enveloppées du mystère le plus profond.

Les dernières nouvelles que vous reçûtes directement de moi, ce fut la lettre où je vous disais : « Ma mère est morte ! Plaignez-moi ! »

Comme ce que je vous écris ne sera probablement jamais lu que de vous, laissez-moi vous parler tout à mon aise de ma pauvre individualité.

Est-ce confiance en vous? est-ce orgueil de moi? Je n'en sais rien; mais il me semble que je vais faire pour vous, au point de vue de l'anatomie du cœur, ce qu'un homme dévoué à la science ferait pour un médecin, en lui disant : « J'ai été atteint d'une maladie douloureuse et profonde, j'en ai guéri; ouvrez-moi tout vivant, afin que vous voyiez les traces de cette maladie. *Vide manus, vide pedes, vide latus!* »

Mais, pour que vous me compreniez, cher ami, il faut que vous me connaissiez bien.

Ma seule science est, je crois, de me connaître moi-même, et, en cela, j'ai suivi le précepte du sage, γνῶθι σεαυτόν. Je vais vous mettre de moitié dans ma science.

Quand je vous rencontrai pour la première fois à Compiègne, j'avais vingt-cinq ans, —je suis de 1811; quand je vous vis pour la dernière fois à Dreux, j'en avais trente et un; lorsque je perdis ma mère, j'en avais trente-cinq.

Laissez-moi vous dire d'abord ce qu'était ma mère pour moi. — Tout.

Mon père, colonel d'un régiment de lanciers, faisait, à la suite de l'empereur, la campagne de Russie; ma mère, qui, tous les matins, venait m'embrasser dans mon berceau, mouilla un matin son baiser de larmes.

Mon père avait été tué à Smolensk; elle était veuve, j'étais orphelin. J'étais fils unique; elle se consacra tout entière à moi.

C'était une femme tout à fait supérieure, que ma

mère, par le cœur surtout; elle résolut donc de ne confier à personne ma première éducation, la plus importante de toutes, celle qui porte les fleurs.

Selon les fleurs sont les fruits.

Ma mère pouvait, sans l'aide de personne, m'apprendre à lire, à écrire; elle pouvait me donner les premiers éléments d'histoire, de géographie, de musique et de dessin.

Elle était, dans ce dernier art, nièce et élève d'un homme à qui l'on a rendu justice après sa mort, mais qui faillit mourir de faim de son vivant, — de Prudhon.

Le premier souvenir que j'aie de ma mère est celui d'une femme vêtue de noir et d'une grande beauté.

Elle avait trente ans quand mon père mourut; elle était mariée depuis six ans : une sœur aînée était morte.

Je ne me rappelle pas l'avoir jamais vue ou entendue rire; — seulement, elle souriait en m'embrassant ou en me grondant. C'était à moi de faire la différence de ces deux sourires.

Ma mère était pieuse, non pas aux hommes, mais aux monuments et aux dogmes.

Elle m'inspira le respect des choses symboliques surtout.

Je ne crois pas avoir jamais parlé haut dans une église. Je ne crois pas avoir passé près d'une croix sans la saluer.

Cette religion des images me valut souvent de

singulières plaisanteries de la part de mes camarades de plaisir.

Je n'y répondais pas.

Quant aux prêtres, ma mère me laissa toujours penser d'eux ce que je pensais des autres hommes, c'est-à-dire les juger d'après leurs actes. Loin d'être pour elle un être privilégié, le prêtre était un homme qui, ayant contracté de plus grandes obligations que les autres hommes, les devait scrupuleusement tenir.

Elle mettait le prêtre qui ne remplit pas ses devoirs au même rang que le négociant qui ne remplit pas ses engagements.

Seulement, à son avis, pour le négociant, il n'y avait que faillite; pour le prêtre, il y avait banqueroute.

Vous connaissez le château des Frières, mon ami; vous y êtes venu, et l'épigraphe même de ce manuscrit vous prouve que j'y ai reconnu votre signature.

C'est un château du XVIIe siècle, s'élevant au milieu d'arbres qui datent de la même époque.

Ma première enfance, jusqu'à l'âge de douze ans, s'y écoula.

Jamais ma mère ne me dit une fois : « Max, il faut travailler ! » Elle attendait toujours que je le lui demandasse.

— Que veux-tu faire? me disait-elle alors.

Et, presque toujours, je choisissais moi-même la leçon que je voulais prendre.

Ma mère m'avait habitué à ce que mes heures de travail fussent, au contraire, mes heures de récréation. Elle ne me faisait pas apprendre l'histoire, la géographie, la musique ; elle me les apprenait.

Jamais de leçon apprise par cœur; elle me racontait un fait historique, ou me faisait la description d'un pays.

Ce qu'elle m'avait dit se gravait dans mon esprit, et ce qu'elle m'avait dit la veille, je le lui redisais le lendemain.

Elle me jouait un air sur le piano, et il était rare que je ne lui jouasse pas, le lendemain, le même air.

Vous comprenez, n'est-ce pas, mon ami, que nous passions ainsi du simple au composé ?

Les difficultés venaient à leur tour, et elles étaient si bien échelonnées selon ma force, que je ne les reconnaissais pas pour des difficultés, et que je les surmontais sans les avoir vues.

Quant au dessin, je l'appris seul. — Dès mon enfance, ma mère me mit un crayon entre les mains, en me disant :

— Copie !

— Quoi? lui demandai-je; que veux-tu que je copie ?

— Tout ce que tu voudras : cet arbre, ce chien, cette poule.

— Mais je ne sais pas.

— Essaye !

J'essayai. — Les premiers essais furent absurdes ;

puis, peu à peu, la forme se dégagea du bloc, l'embryon parut, le contour vint, puis les ombres, puis la perspective. — Vous vous êtes étonné souvent, je me le rappelle, de ma facilité à faire un croquis.

— Quel a été votre maître de dessin? me demandiez-vous.

Je répondais :

— Personne.

Ingrat que j'étais ! J'avais eu deux maîtresses patientes et tendres : ma mère et la nature.

Jamais je n'eus les terreurs ordinaires aux enfants. La nuit ou le jour m'étaient parfaitement indifférents. Un cimetière m'inspirait du respect, jamais de la crainte.

En somme, je n'ai jamais bien su ce que c'était que la peur.

L'habitude que ma mère m'avait laissé contracter d'errer dans le parc, aussi bien pendant l'obscurité que pendant le jour, m'avait familiarisé avec tous les bruits de la nuit. Je connaissais le monde des ténèbres comme celui de la lumière, le vol de l'engoulevent comme celui de l'hirondelle, le pas du renard comme celui du chien, le chant du rougegorge et du rossignol comme celui du linot et du chardonneret.

Vous m'avez dit souvent :

— Pourquoi n'écrivez-vous pas? pourquoi ne faites-vous pas de vers?

Et je vous répondais naïvement ou orgueilleusement, comme vous voudrez :

— Parce qu'en vers, je n'écrirais jamais comme Victor Hugo; parce qu'en prose, je n'écrirais jamais comme Chateaubriand.

Mais ce n'était point la poésie qui me manquait, cher ami : c'était la forme. J'avais le cœur et non la main; je sentais, mais j'hésitais à rendre ma sensation.

Vous voyez que j'ai fini par m'y mettre, puisque je vous envoie deux cent trente pages de mon écriture.

Seulement, comme le Métromane, je m'y suis mis tard.

Lorsque j'eus atteint l'âge de onze ans, ma mère comprit qu'il était temps que je passasse aux mains des hommes.

L'éducation, à son avis, n'était complète qu'à Paris; or, comme elle ne voulait pas me quitter, elle se décida à venir habiter Paris.

Elle me mit au collége Henri IV et se logea rue de la Vieille-Estrapade, afin que je pusse venir passer auprès d'elle mes jours de congé.

Or, il m'arriva une chose unique peut-être dans les fastes du collége : c'est que, pendant sept ans que j'y restai, je n'eus pas un jour de retenue.

Je savais que ma mère m'attendait.

Les vacances venues, nous nous sauvions, ma mère et moi, aux Frières.

Oh ! c'étaient les véritables joies, celles-là, quand je revoyais tous mes amis de jeunesse, — meubles, chiens, arbres, ruisseaux.

Dès mon enfance, ma mère m'avait mis un fusil entre les mains; mais, en même temps, elle m'avait mis moi-même entre les mains du garde, — homme adroit et prudent, qui fit de moi, comme vous l'avez pu voir, un assez bon chasseur.

Vous savez que c'est au collége Henri IV que je fis la connaissance de notre pauvre duc d'Orléans, chez lequel nous nous rencontrâmes.

1830 arriva : son père devint roi, lui prince royal; j'étais de ses plus intimes. Il me fit venir et me demanda ce qu'il pouvait faire pour moi.

Je lui avouai franchement que jamais mon esprit ne s'était arrêté sur une ambition quelconque. J'avais été l'enfant heureux par excellence; pourquoi ne continuerais-je pas à marcher dans cette voie de bonheur où j'étais entré ?

Je lui dis, au reste, que je le remerciais de ses bontés pour moi et que je consulterais ma mère.

Je rentrai et je racontai à ma mère ce qui venait de se passer.

— Eh bien, me demanda-t-elle, que décides-tu?

— Rien, ma mère; quel est votre avis?

— Je vais peut-être te tenir un singulier langage, me dit-elle; mais je parlerai selon ma conscience et selon mon cœur.

Il y avait dans l'accent de ma mère une certaine solennité, à laquelle elle ne m'avait pas habitué.

Je relevai la tête et la regardai.

Elle sourit.

— J'ai, jusqu'à présent, été pour toi une femme,

mon ami, c'est-à-dire ta mère; laisse-moi pour un instant être un homme, c'est-à-dire ton père.

Je pris ses deux mains, que je baisai.

— Parlez, lui dis-je.

Elle resta debout. J'étais assis, j'avais la tête appuyée sur ma main, les yeux fixés sur la terre.

J'écoutais sa voix, qui semblait celle de Dieu venant d'en haut.

— Max, me dit-elle, je sais qu'il existe une espèce d'axiome social qui dit qu'il faut que l'homme embrasse et suive une carrière quelconque. Je suis une bien faible créature, une bien pauvre intelligence pour réagir, fût-ce contre un préjugé ; mais je crois avant tout qu'il faut que l'homme soit honnête homme, évite le mal, fasse le bien. Notre fortune est parfaitement indépendante ; j'ai quarante mille livres de rente ; — à partir d'aujourd'hui, tu en as vingt-quatre. Je m'en réserve seize.

— Ma mère !

— C'est assez pour moi... Avec vingt-quatre mille livres de rente, un jeune homme doit toujours être en position de prêter mille ou quinze cent francs à un ami qui en aurait besoin. Si j'ai besoin de mille ou quinze cents francs, je m'adresserai à toi, mon ami.

Je secouai la tête, mais n'osai la relever.

J'avais des larmes plein les yeux.

— Quant à l'état que tu dois embrasser, c'est une affaire de vocation et non de calcul. — Si tu avais le génie, je te dirais : « Sois peintre ou poëte, » —

ou plutôt tu le serais sans que je te le disse; si tu avais le cœur froid et l'esprit subtil, je te dirais : « Sois homme politique; » si nous avions la guerre, je te dirais : « Sois soldat. » Tu es un bon cœur et un esprit juste; je te dis tout simplement : « Reste toi et à toi. » Il y a peu de carrières où il ne faille pas prêter serment; je te connais, le serment que tu auras prêté, tu le tiendras; s'il arrive un changement de gouvernement, tu donneras ta démission, et *ta carrière* sera brisée... Avec quarante mille livres de rente... — Je fis un mouvement. — Tu les auras un jour; en attendant, avec vingt-quatre mille livres de rente, un homme qui sait bien dépenser son argent n'est pas un homme inutile; tu voyageras; les voyages sont le complément de toute éducation intelligente, je sais bien que cela me fera de la peine de te quitter; mais je serai la première à te dire : « Quitte-moi. » Solliciter ou accepter une place du gouvernement quand on a une fortune indépendante, c'est voler cette place à quelque pauvre diable qui en a besoin. L'homme qui aura la place qu'on t'a offerte fera peut-être, avec cette place, le bonheur d'une femme et de deux ou trois enfants. S'il y a une révolution, et que tu croies que ta raison, ton éloquence ou ta loyauté puissent être utiles à ton pays, choisis bien ton parti, pour ne jamais le renier ou le trahir, et offre à ton pays ta loyauté, ton éloquence ou ta raison. Si une invasion menace la France, offre à la France ton bras, et si, avec ton bras, elle demande ta vie, donne-les-

lui tous deux sans penser à moi. Je ne suis, moi, que ta seconde mère; la femme enfante, non pour elle, mais pour la patrie. L'homme qui a de mauvais instincts, l'esprit pervers, le cœur corrompu, cet homme a besoin d'être dirigé par un devoir quelconque. L'homme simple, loyal et droit ne reçoit point son devoir tout fait; il le fait lui-même. Au reste, réfléchis, tu as le temps; pèse mes paroles : ce sont des conseils et non pas des ordres.

Je baisai les mains de ma mère avec une respectueuse et reconnaissante tendresse, et, dès le lendemain, j'allai remercier le duc d'Orléans de ses bontés; mais, en le remerciant, je lui dis que, ne me sentant de vocation décidée pour aucune carrière, je désirais demeurer libre et indépendant.

Il resta d'abord étonné de rencontrer un refus, lui qui était fatigué de repousser des demandes; mais, après avoir réfléchi un instant :

— Avec le caractère que je vous connais, dit-il, peut-être avez-vous raison; je ne vous demande donc plus qu'une chose, c'est de me garder votre amitié.

Puis il ajouta, avec le charmant sourire que vous savez :

— Tant que j'en serai digne, bien entendu!

II

J'atteignis mes vingt ans en suivant les différents cours qui complètent une éducation, et, en 1832, je commençai mes voyages.

Chacun d'eux me servit à me donner l'habitude de la langue du pays dans lequel je voyageais; — j'arrivai ainsi à parler avec une grande facilité les langues apprises au collége, l'anglais et l'allemand; quant à l'italien, je l'avais appris avec ma mère.

Ce fut elle qui, la première, attaqua la question des voyages; je n'eusse jamais osé lui en parler, moi; mais, comme elle me l'avait dit un jour, il semblait que, de temps en temps, elle devînt homme et père, pour s'affranchir des faiblesses maternelles.

Après chaque absence, je revenais passer six mois avec elle, tantôt à Paris, tantôt aux Frières.

Ce fut pendant un de ces retours que nous nous connûmes.

J'avais essayé, autant que possible, de mettre en pratique le conseil de ma mère : avec mes vingt-quatre mille francs par an, j'étais riche. Il est vrai qu'au lieu que ce fût ma mère qui vînt à moi, *comme à un ami,* c'était elle qui non-seulement me faisait cadeau de toutes mes coûteuses fantaisies de

jeune homme, chevaux et voitures, mais qui encore m'ouvrait sa bourse quand il y avait à faire quelque bonne action où l'exiguïté de mon revenu était impuissante.

Je lui rendais compte de tout.

— Fais-tu des heureux? me demandait ma mère.

— Le plus que je puis, répondais-je.

— Es-tu heureux toi-même?

— Oui, ma mère.

— T'ennuies-tu?

— Jamais.

— Alors, tout va bien, disait-elle à son tour.

Et elle m'embrassait.

Sur une seule chose, elle était d'une certaine sévérité.

Elle m'avait fait donner ma parole de ne pas jouer, et, sans que cela me coûtât le moins du monde, je lui avais tenu parole.

— Mieux vaut signer une lettre de change que de toucher une carte, me disait ma mère : en signant une lettre de change, on sait à quoi l'on s'engage, et un honnête homme ne s'engage qu'à ce qu'il peut tenir. En touchant une carte, on entre dans l'inconnu, et l'on ne sait point où l'on va.

Le duc d'Orléans, qui connaissait ma manière de vivre, m'appelait en riant le petit Manteau-Bleu.

Mais, lorsqu'on lui parlait de moi, et qu'on lui demandait : « Que fait donc votre ami Max, monseigneur? » il reprenait son sérieux et répondait :

— Il est utile.

Il connaissait ma mère et l'appréciait; lorsqu'il se maria, il voulut l'attacher à la princesse royale; ma mère refusa.

Elle avait rompu avec le monde depuis la mort de mon père; c'était une cicatrice fermée qu'elle ne voulait pas rouvrir.

En 1842, le prince se tua; ce fut une de mes grandes douleurs, — je puis même dire : ce fut une de nos grandes douleurs, n'est-ce pas? — Je vous vis arriver de Florence; nous pleurâmes ensemble.

C'est à Dreux, qu'après vous avoir de nouveau manifesté le désir de voyager avec vous, je vous donnai l'adresse de ma mère, en vous disant qu'aux Frières on saurait toujours où j'étais.

C'est là, en effet, que votre lettre me trouva. Oh! mon ami, ma mère se mourait.

Le matin même, à cinq heures, j'avais appris qu'elle avait été atteinte d'une congestion cérébrale. — J'étais venu par le chemin de fer jusqu'à Compiègne, et, de Compiègne aux Frières, à franc étrier.

Ma pauvre mère était couchée sans parole et sans mouvement, mais ses yeux étaient ouverts.

Elle semblait attendre quelqu'un.

Je n'avais rien demandé à personne. Je m'étais précipité dans sa chambre et jeté sur son lit en criant :

— Me voilà, ma mère! me voilà!

Puis les pleurs, qui tout le long de la route m'étouffaient, avaient débordé en sanglots.

Alors ses yeux avaient fait un faible mouvement vers le ciel et avaient pris une étrange expression de gratitude.

— Oh ! m'écriai-je, elle me reconnaît, elle me reconnaît ! Ma mère, ma pauvre mère !

Par un suprême effort, elle parvint à agiter ses lèvres d'un faible frémissement.

Oh ! ce frémissement, j'en suis sûr, voulait dire : « Mon fils ! »

A partir de ce moment, je m'installai à son chevet et ne la quittai plus.

C'est là que je reçus votre lettre et que j'y répondis.

Le médecin avait quitté ma mère un instant avant que j'arrivasse ; il l'avait saignée, lui avait mis des sinapismes aux pieds et aux jambes.

Je connaissais assez de médecine pour savoir qu'il n'y avait pas autre chose à faire ; néanmoins, j'envoyai chercher le docteur.

Lorsque je me levai et que je m'approchai de la porte pour appeler, il me sembla que quelque chose d'invisible me faisait retourner vers le lit de ma mère.

Son regard, quoique la tête restât immobile, me suivait avec anxiété.

Je devinai sa crainte, et, revenant me jeter à genoux devant son lit :

— Oh ! sois tranquille, sois tranquille, ma mère, lui dis-je, je ne te quitterai pas, pas une minute, pas une seconde !

Son œil redevint calme.

Le médecin arriva et me retrouva à genoux.

Aux premiers mots que nous échangeâmes :

— Mais, me dit-il, vous avez étudié la médecine?

— Un peu, répondis-je avec un soupir.

— Alors, vous devez savoir que j'ai fait tout ce qu'il y avait à faire. Il y a plus, vous devez savoir ce qu'il y a à espérer ou à craindre.

Hélas! oui, je le savais, voilà pourquoi je l'interrogeais; voilà pourquoi je cherchais ailleurs une espérance que je n'avais pas.

Pour recevoir le médecin, pour causer avec lui, je m'étais éloigné de ma mère.

En me retournant de son côté, je retrouvai son œil triste fixé sur moi.

Il semblait me dire : « Tout cela t'éloigne de moi; à quoi bon? »

Je revins à son chevet.

L'œil reprit sa sérénité.

Je passai mon bras sous sa tête.

L'œil devint presque joyeux.

Il était évident que, dans ce corps à l'agonie, l'œil et le cœur vivaient seuls, et, par des fibres mystérieuses, communiquaient entre eux.

Le médecin s'approcha de ma mère et lui tâta le pouls. Je n'avais point osé le faire, je ne craignais rien tant qu'une certitude.

Il fut obligé de le chercher, non pas au poignet, mais à la moitié du bras.

Le pouls remontait vers le cœur.

Je vis ce signe funeste et mes larmes redoublèrent. Mes larmes tombèrent sur le visage de ma mère; je ne cherchais pas à les lui cacher; il me semblait qu'elles devaient lui faire du bien.

Et, en effet, deux larmes parurent à ses paupières. Je les recueillis avec mes lèvres.

Le médecin restait debout devant moi; je le regardai à travers mes pleurs; il avait évidemment quelque chose à me dire.

Seulement, il hésitait.

— Parlez, lui dis-je.

— Votre mère était une femme pieuse?... demanda-t-il. Si elle pouvait parler, elle dirait ce qu'elle désire. — Vous la connaissez mieux que moi; c'est à vous de donner les ordres qu'elle ne peut donner.

— Un prêtre, n'est-ce pas? lui dis-je.

Il fit signe de la tête que oui.

Une sueur d'angoisse me prit à la racine des cheveux.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je, il n'y a donc plus d'espoir? — Est-ce que l'on ne pourrait pas essayer de l'électricité?

— Il nous manque un appareil.

— Oh! j'en irai chercher un à Saint-Quentin ou à Soissons.

Je m'arrêtai court; l'œil de ma pauvre mère avait pris une expression désespérée.

— Non, non, non, lui dis-je, pas une minute, pas une seconde je ne te quitterai.

Et je me rejetai sur mon fauteuil, ma tête contre sa tête, sur le même oreiller.

— Un prêtre, dis-je, envoyez chercher un prêtre.

Le médecin prit son chapeau; mais, comme il allait sortir :

— Mon Dieu! lui dis-je, je vois bien qu'elle me reconnaît; mais est-ce qu'elle ne me parlera plus?

— Il arrive quelquefois, répondit-il, qu'au moment suprême, et de même qu'au condamné sur l'échafaud on accorde ce qu'il demande, il arrive parfois, sans doute à la suprême prière de l'âme qui va quitter le corps, que la mort semble s'adoucir et permettre un dernier adieu; mais... — il secoua la tête — mais c'est rare, ajouta-t-il.

Je le regardai avec étonnement.

— Je croyais que les médecins n'admettaient pas l'âme? lui dis-je.

— C'est vrai, répondit-il, il y en a qui la nient; mais il y en a d'autres qui l'espèrent.

— Monsieur, lui dis-je, vous parliez tout à l'heure d'électricité.

Il sembla deviner ce que j'allais dire.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Ne pourrait-on remplacer l'électricité par le magnétisme?

— Je crois qu'on le pourrait, dit-il en souriant.

— Eh bien, lui dis-je, essayez.

Il me mit la main sur le bras.

— Ce n'est point en province qu'un médecin peut faire de pareils essais, monsieur, dit-il; à Paris,

peut-être, oui, si j'y vais jamais. — Mais, ajouta-t-il, il n'est pas besoin d'être médecin pour magnétiser; vous devez, vous, par votre organisation, avoir une grande puissance magnétique. — Essayez; si une chose au monde peut, pour un instant, rendre, non pas la vie, mais la parole à votre mère, c'est le magnétisme.

Et il s'éloigna comme effrayé de ce qu'il venait de dire.

Je restai seul avec ma mère.

J'étais non moins effrayé que le docteur.

Je pouvais, disait cet homme, à l'aide du magnétisme, tirer peut-être une dernière parole, peut-être un suprême adieu du cœur de ma mère.

Pour cette parole, pour cet adieu, le Seigneur, vers lequel j'étendais les bras, savait que j'eusse donné dix ans de ma vie.

Mais n'était-ce point un sacrilége?

N'y avait-il pas quelque chose de l'évocation de la magie dans l'emploi de ce moyen, déjà réprouvé par la religion et pas encore reconnu par la science.

Enfin, cette influence incontestable de l'homme sur la femme pouvait-elle s'exercer de la part d'un fils sur sa mère?

Non, il me semblait que non.

Je m'abîmai dans une profonde prière.

— O mon Dieu! murmurai-je, vous savez que j'aime ma mère d'un amour aussi profond que vous aimiez votre fils. O mon Dieu! par cet amour, lien commun de la créature avec le Créateur, en

cette circonstance comme toujours, comme dans le reste de ma vie, ne me laissez point faire une chose qui ne soit pas selon votre sainte volonté, mon Dieu, mon Dieu, je vous en supplie !

Et je tombai à genoux avec un de ces élans d'indicible amour qui firent les rêves de saint Augustin et les extases de sainte Thérèse.

Écoutez, mon ami, ce fut sans doute une hallucination; mais, lorsque je restai les bras ainsi tendus, les yeux ainsi levés au ciel, parlant à Dieu avec cette foi entière que, dans les grandes douleurs, trouve celui qui croit, là où celui qui ne croit pas ne trouve que le désespoir; mon ami, aussi vrai que nous sommes deux cœurs loyaux, deux âmes honnêtes, deux esprits intelligents, je sentis deux lèvres se coller sur ma joue, et une bouche murmurer à mon oreille :

— Adieu, Max, mon cher enfant !

Je jetai un cri et me dressai sur mes pieds.

Ma mère n'avait pas bougé de sa place, elle était toujours immobile et muette.

Mais j'eusse juré que son œil me souriait.

O agonie, mystère suprême ! le jour où l'homme saura ton secret, il sera dieu.

Je serrai ma pauvre mère entre mes bras, en lui disant :

— Oui, tu m'as embrassé; oui, tu m'as parlé; oui, tu m'as dit adieu; je t'ai sentie, je t'ai entendue ; merci ! merci !

Et je levais les yeux au ciel, et il semblait que je

visse Dieu, assis dans sa gloire, splendide, rayonnant, immortel, foyer immense où s'alimentaient non-seulement les âmes des hommes, mais encore celles des mondes.

Était-ce du délire? était-ce de la folie? était-ce que l'homme, si infime qu'il soit, peut dans sa vie, une fois comme Moïse, se trouver en face du buisson ardent? Je n'en sais rien; mais, à coup sûr, j'ai vu, puisque j'ai cru voir.

Je fus tiré de cette espèce de vision par le bruit de la sonnette qui annonçait l'arrivée du prêtre apportant les derniers secours de la religion.

Je me relevai, je regardai ma mère. Son œil avait une expression d'angélique sérénité.

Avait-elle entendu comme moi le tintement de cette clochette qui lui annonçait l'approche de son Dieu?

Percevait-elle encore les sensations, elle qui ne pouvait plus les rendre?

Je le crois!

Le prêtre entra.

Le porte-croix et les enfants de chœur entrèrent avec lui.

Derrière le prêtre et les enfants de chœur, dans les antichambres, sur l'escalier, dans la cour, étaient agenouillés les gens du château d'abord, puis les gens du village, qui avaient suivi le prêtre, dans la pieuse intention de mêler leurs prières aux siennes.

Ma mère n'avait pas eu le temps de se confesser; mais l'Église — l'Église intelligente du moins—a,

pour ces circonstances suprêmes, des miséricordes infinies.

Le prêtre se prépara à lui donner le viatique.

Je lui fis signe d'attendre un instant.

Dans mon voyage à Rome, j'avais vu le pape Grégoire XVI, j'avais été reçu par lui, et — riez de moi, mon ami, si vous le voulez, — je portais à mon cou, à une chaîne d'or, une petite croix de nacre travaillée par les religieux de la terre sainte, et qui, bénite par le saint-père, m'avait été donnée par lui.

Je tirai cette croix de mon cou et je la posai sur la poitrine de ma mère.

N'était-elle pas le symbole de cet homme-Dieu qui avait ressuscité la fille de Jaïre et le frère de Madeleine?

— O Jésus! murmurai-je, divin Sauveur! vous savez que je crois du fond de l'âme à la mission sainte que vous avez accomplie sur la terre. O Jésus! vous savez que jamais je n'ai passé devant le glorieux instrument de votre supplice sans me découvrir et vous glorifier non-seulement comme le Sauveur des âmes, mais aussi comme le libérateur des corps. — Jésus, vous savez que j'ai gravé au centre de mon cœur, plus profondément et d'une façon plus indélébile qu'ils ne l'ont jamais été sur l'airain, ces trois mots qui doivent faire de l'humanité tout entière un seul peuple : — liberté, — égalité, — fraternité. — Jésus, mon Dieu, faites pour moi un miracle : rendez-moi ma mère!

Je ne puis croire que ma prière ne fut point assez

fervente pour monter à Dieu, car toutes les fibres de mon cœur vibraient en la prononçant; mais je dois croire que les jours des miracles étaient passés, ou que j'étais indigne qu'un miracle se fît pour moi.

— La malade est-elle prête à recevoir le viatique? demanda le prêtre de cette voix sans intonation qui indique, non pas le détachement des choses terrestres, mais l'accomplissement d'une œuvre d'habitude.

— Oui, monsieur, lui dis-je.

J'avais essayé de répondre : « Oui, mon père; » je n'avais pas pu.

Je me redressai sur mes genoux, je soulevai ma mère ; le prêtre, en prononçant les paroles saintes, lui mit l'hostie sur la langue; la bouche de la mourante, qui s'était entr'ouverte, se referma; je lui reposai la tête sur l'oreiller, et ne m'occupai plus de rien.

Je priais.

Vous me comprendriez mal, mon ami, si vous croyiez que je priais les prières écrites ou imprimées; non, j'improvisais je ne sais quelle langue divine, que l'on ne parle qu'à certaines heures et que l'on oublie après; langue des puissances célestes, qui se compose de mots que l'on invente pour les dire, et que l'on ne retrouve plus après les avoir dits!

Je priai ainsi, combien de temps, je ne saurais le calculer. Quand je revins à moi, j'étais seul.

Le prêtre était parti ; — homme, il avait vu un homme, son frère, abîmé dans la douleur, et il ne lui avait pas dit : « Pleure ! A défaut de mes yeux desséchés, arides, sans larmes, mon cœur pleure avec toi. »

Il me semblait que, moi qui n'étais pas un prêtre, si ce prêtre m'avait fait appeler et m'avait rendu témoin d'une douleur pareille à celle que j'éprouvais, je n'eusse pas essayé de le consoler ; oh ! non, certes ! — Anathème sur le cœur de bronze qui croirait la consolation possible en un pareil moment ! — Mais je l'eusse pris dans mes bras, je lui eusse parlé de Dieu, de l'autre vie, de ce saint abîme de bonheur et d'éternité où nous nous réunirons tous ! J'eusse tenté quelque chose enfin.

Lui, avait rempli purement et simplement son devoir d'homme d'Église.

Puis, ce devoir rempli, il s'était retiré, disant à la mort : « J'ai fait mon œuvre ; à ton tour, fais la tienne. »

Je sais bien que c'est trop demander que de demander à des hommes qui sont en dehors des conditions humaines le partage de leur cœur.

Il n'y a qu'un père qui fasse le partage de ses entrailles à ses enfants.

Il n'y a qu'un Dieu qui répande son sang pour les hommes.

Quand j'en vins à sortir de ce chaos de pensées au milieu duquel j'étais enseveli, et que je regardai ma mère, ses yeux étaient fermés.

Je poussai un cri terrible.

Était-elle morte sans qu'elle m'eût vu de son dernier regard ?

Avait-elle expiré sans que j'eusse senti passer son dernier souffle ?

Ce n'était pas possible.

Elle rouvrit les yeux lentement, avec difficulté.

Le regard avait terni.

Mon Dieu ! mon Dieu ! la mort venait.

Ah ! du moins, je ne détournerais plus mes yeux des siens.

Oh ! si la vie pouvait s'infuser dans le cœur par le regard, ma mère eût vécu, eût-elle dû, en vivant, user ma propre vie.

Les paupières retombèrent lentement, lourdement.

Je les rouvris, et les tins ouvertes du bout de mes doigts.

Puis, tout à coup, je pensai qu'il y avait peut-être un mouvement d'impiété dans ce que je faisais.

Il y a sans doute un moment où les mourants doivent regarder autre chose que ce qui est sur la terre.

Je cherchai le pouls, il ne battait plus ; je cherchai l'artère, je ne la trouvai pas.

Je mis la main sur le cœur.

Non-seulement le cœur battait, lui, mais il battait d'une façon désordonnée.

— Ah ! dis-je en sanglotant, oui, je te comprends,

pauvre cœur qui m'as tant aimé, tu luttes pour ne pas me quitter.—Oh ! où est la mort, que, moi aussi, je lutte avec elle pour te garder vivant !

Ce cœur bondissant, c'était pour moi une douleur que je ne saurais vous dire, mon ami, et cependant je ne pouvais en éloigner ma main. — Il semblait vouloir se réfugier dans tous les coins de la poitrine, je le suivais partout. — J'eus l'idée, un instant, que c'était sa façon de me parler, que chacun de ses battements me disait : « Je t'aime ! »

Cela dura deux heures.

Puis, tout à coup, l'œil se rouvrit et lança un éclair.

La bouche frissonna et laissa échapper un souffle.

Le cœur s'éteignit.

Ma mère était morte !

Du moins, il n'y avait là personne que moi : dernier regard des yeux, dernier souffle des lèvres, dernier battement du cœur, j'avais tout pris pour moi.

Je ne m'en allai point pour cela.

Je m'assis au chevet du lit, immobile, les mains sur mes genoux, les yeux au ciel.

Dans la journée, le médecin vint.

Il entr'ouvrit la porte : je lui fis un signe de tête; il comprit.

Il s'approcha de moi, et fit ce que n'avait pas eu l'idée de faire le prêtre.

Il m'embrassa.

Le soir, le prêtre vint à son tour. Il fit allumer des

cierges et s'assit au pied du lit, tenant son bréviaire à la main.

Le matin, deux femmes entrèrent.

C'étaient les ensevelisseuses. — Je dus m'en aller.

Je repris ma croix sur la poitrine de ma mère; je déposai un dernier baiser sur ses lèvres; puis, d'un pas ferme, les yeux secs, je rentrai dans ma chambre.

Mais, une fois là, je poussai le verrou de ma porte, et me roulai sur le tapis avec des cris et des sanglots, tout en baisant cette petite croix qui avait assisté au dernier battement de son cœur.

III

Ah! cher ami, j'avais besoin de vous dire tout cela : j'ai beaucoup pleuré en vous écrivant, et cela m'a fait du bien.

Aussi vous tiendrai-je quitte des douloureux détails qui suivirent ceux que je vous ai donnés.

Le premier ordre qui sortit de ma bouche fut qu'on ne changeât rien à la chambre de ma mère.

J'y passai les jours qui suivirent sa mort. Le soir venu, j'allais au cimetière; j'y restais une partie de la nuit, je revenais au château, j'entrais dans la chambre de ma mère, sans lumière, toujours!

Pendant les premières nuits, je dormis sur le fauteuil qui était resté au chevet du lit.

J'espérais que son ombre m'apparaîtrait.

Hélas ! il n'en fut rien...

Une chose me pesait surtout, plus qu'une douleur, une chose me pesait comme un remords.

Je songeais au temps que j'aurais pu passer près de ma mère et que j'avais passé loin d'elle ; à ces voyages inutiles, vides, creux ; à ce temps pendant lequel j'avais volontairement renoncé au bonheur de la voir, bonheur que j'eusse payé maintenant du prix que l'on aurait voulu.

Une chose me réjouissait cependant : c'était de sentir que mes larmes étaient intarissables et que la source qui les alimentait au fond de mon cœur était toujours prête à les faire jaillir au dehors.

Chaque fois que j'allais visiter sa tombe, je pleurais ; chaque fois que je rentrais dans sa chambre, je pleurais ; chaque fois que je rencontrais le prêtre ou le médecin, — le médecin surtout, — je pleurais.

Il me semblait que ma vie s'écoulerait désormais sans que je me reprisse à aucun des amusements de la vie. L'été se passa sans que j'eusse l'idée de monter à cheval, l'automne vint sans qu'il me prît fantaisie de chasser. Je n'avais pas même songé à rompre avec les connaissances féminines qui, à défaut de l'amour, en représentent la monnaie.

J'eusse cru commettre un sacrilége, le cœur plein de ma douleur comme il l'était, d'écrire à

l'une de ces femmes, même pour lui dire : « Je ne vous écrirai plus. »

Il me semblait surtout que, mort de la mort de ma mère, mon cœur ne pourrait plus jamais aimer.

Cela dura quatre mois ainsi.

J'avais revu quelquefois le jeune médecin qui, hélas ! sans résultat avait soigné ma mère.

Il avait peu à peu pris sur moi une certaine influence : à force de me répéter que je devais faire un voyage, il me décida à quitter les Frières.

Mais, résolu à faire le voyage, je fus encore longtemps à me résoudre à partir.

Trois fois je partis, et trois fois je revins.

Il y avait encore des racines saignantes qui tenaient à cette chambre et à cette tombe.

Enfin, je m'éloignai ; — mais j'évitai de passer par Paris ; j'en étais à cette période où la douleur, n'ayant plus sous les yeux les objets qui l'entretenaient, ne veut pas de rivaux de ses souvenirs. J'en étais au besoin de la solitude.

J'avais résolu d'aller passer un mois ou deux en face de l'Océan, dans quelque petit port de la Belgique ou de la Hollande, là où je ne connaîtrais âme qui vive.

Je jetai les yeux sur une carte que je trouvai pendue dans une auberge de Péronne, et je choisis Blankenberghe, à trois lieues de Bruges.

Dieu merci, je serais là seul, bien seul.

J'étais parti à cheval pour ne me trouver, ni dans une diligence, ni dans un wagon, en contact avec

aucun homme. Peu m'importait d'être un jour ou quinze jours en route ; — que m'en reviendrait-il quand je serais arrivé ?

Je m'arrêtais, non pas quand j'étais fatigué, — il me semblait que j'étais infatigable, — mais quand mon cheval était fatigué. Je ne m'informai pas même du nom des trois ou quatre villes où je couchai, et je ne m'aperçus que je franchissais la frontière que parce que l'on me demanda mon passe-port.

J'avais couché dans un petit bourg à quelques lieues de Bruxelles, — comptant traverser cette ville sans m'y arrêter, et aller faire halte à quelque village au delà, — lorsque, sur le boulevard du Jardin-Botanique, je m'entendis appeler par mon nom de baptême.

Je ne puis vous rendre la sensation douloureuse que j'éprouvai.

Je piquais mon cheval — pour fuir — lorsqu'on me barra le chemin.

C'était Alfred de Senonches, un de mes bons amis ; seulement, vous le savez, mes bons amis eux-mêmes, dans la disposition d'esprit où je me trouvais, m'étaient insupportables.

Cependant, j'avais été tellement lié avec celui-là, que le coup en fut adouci, quand je le reconnus.

Il était premier secrétaire d'ambassade à Bruxelles, et je n'avais pas été étranger à la rapidité de sa carrière.

Il me fit questions sur questions ; je lui montrai le crêpe de mon chapeau.

Il me serra la main.

— Je comprends, me dit-il ; pauvre ami, plus tard !...

— Oui, plus tard, lui dis-je, j'aurai grand plaisir à te revoir.

— Tu ne veux pas t'arrêter chez moi ?

— Je ne m'arrête pas à Bruxelles.

— Où vas-tu ?

— Où je serai seul.

— Va ! dit-il, tu es encore trop malade pour qu'on te soigne ; seulement, souviens-toi de ceci : c'est qu'une grande douleur est un grand repos, et que tu sortiras de ta tristesse plus fort que tu n'y es entré.

Je le regardai avec étonnement.

— Aurais-tu été malheureux? lui demandai-je.

— Une femme que j'aimais m'a trompé.

Je le regardai et je haussai les épaules.

Il me semblait impossible qu'aucun amour pût faire souffrir ce que j'avais souffert.

— Et maintenant? lui dis-je.

— Maintenant, je joue, je fume, je bois, et suis très-heureux ; je crois qu'on va me faire préfet. — Alors, tu comprends bien, il ne manquera rien à mon bonheur.

Cette fois, je le regardai avec tristesse.

Se pouvait-il donc qu'il y eût un homme plus malheureux que moi?

Il lut dans ma pensée comme si j'avais parlé tout haut.

— Mon cher Max, dit-il, outre vingt autres sortes de douleurs dont je ne te parle pas, — il y a la douleur triste, — c'est la tienne, — puis il y a la douleur amère, — c'est la mienne. Je veux bien changer; mais, si tu m'en crois, ne change pas. Adieu! tu viendras me voir dans ma préfecture, n'est-ce pas? Tu seras chez moi comme chez toi, et je te laisserai pleurer tout à ton aise... pourvu que tu me laisses rire. As-tu du feu pour allumer mon cigare? Parbleu! j'oubliais que tu ne fumes pas.

Et, accostant un homme du peuple qui fumait dans une pipe d'écume de mer, il alluma son cigare et remonta vers Schaerbeek en poussant sa fumée et en me faisant des signes de tête.

Je le suivis des yeux jusqu'à ce que je l'eusse perdu de vue.

Puis je continuai mon chemin, remerciant Dieu de m'avoir envoyé cette douleur sainte au lieu d'une douleur profane.

Deux jours après, j'étais à Blankenberghe.

Trois mois, je restai en face de l'Océan, c'est-à-dire de l'infini.

Tous les jours, j'allais, en suivant les bords de la plage, m'arrêter dans un endroit près duquel avait, quelques jours avant mon arrivée, échoué un bâtiment.

Cinq hommes qui le montaient avaient péri d'abord; c'était la machine humaine qui avait été la première détruite.

La coque du navire avait été jetée à la côte avec

une telle force, qu'elle s'était, pour ainsi dire, incrustée dans le sable.

Le premier jour où je visitai le navire naufragé, il avait encore un mât debout, son beaupré et la plupart de ses agrès. Comme nous étions en plein hiver, la mer ne cessait point d'être mauvaise.

Chaque jour, je trouvais le bâtiment désemparé de quelques-uns des agrès que je lui avais vus la veille.

Aujourd'hui, c'était une vergue; demain, c'était un mât; après-demain, le gouvernail.

Comme fait une troupe de loups sur un cadavre, chaque vague, mordant sur la carcasse du bâtiment, en enlevait un morceau.

Bientôt il fut complétement rasé.

Après les œuvres hautes, vint le tour des œuvres basses.

Le bordage fut brisé, puis le pont éclata, puis l'arrière fut emporté, puis l'avant disparut.

Longtemps encore un fragment du beaupré resta pris par ses cordages.

Enfin, pendant une nuit de tempête, les cordages se rompirent et le mât fut emporté.

Le dernier vestige du naufrage avait disparu sous l'effet de la vague, sous l'aile du vent...

Hélas ! mon ami, je fus forcé de m'avouer à moi-même qu'il en était ainsi de ma douleur : comme ce navire échoué, dont chaque jour emportait une épave, chaque jour en emportait un débris. — Enfin, vint le moment où rien n'en fut plus visible au

dehors, et, de même qu'à la place où avait été le bâtiment naufragé, il ne restait plus rien, là où s'était engloutie ma douleur, il ne restait plus qu'un abîme.

Cet abîme, qui le comblerait?

Suffirait-il de l'amitié, ou faudrait-il l'amour?

Je revins en France.

Ma première visite fut au château des Frières.

En voyant la façade aux fenêtres fermées, en voyant la chambre où était morte ma mère, en voyant la tombe où elle dormait, je retrouvai les larmes que je croyais taries.

Pendant les premiers jours, je repassai à travers les amères délices de mon ancienne douleur.

On me montra sur la muraille la trace, laissée par vous, de la visite que vous m'aviez faite.

Je vous reconnus, quoique votre nom n'y fût pas.

J'avais trop présumé de ma douleur en revenant aux Frières : elle n'était plus assez forte pour que j'y restasse. Je sentis que ces endroits sacrés allaient devenir pour moi ce qu'est l'église pour le prêtre. J'allais m'habituer aux lieux saints.

Je sentis le besoin de quitter cette demeure dont, quatre mois auparavant, j'avais eu tant de peine à m'arracher.

Seulement, au lieu de la quitter cette fois les yeux pleins de larmes et la gorge pleine de sanglots, je la quittai la gorge serrée et les yeux secs.

Je retournai de moi-même à ce Paris que j'avais cru un jour ne jamais revoir.

Paris vivait toujours de sa vie multiple, agitée,

fiévreuse, inquiète, insouciante, égoïste, — brisant, dans ce mouvement quotidien, entre les dents de cette roue gigantesque à laquelle s'engrène le monde, les intérêts, les existences, les positions sociales, les trônes, les dynasties. — Il en était à réaliser votre procès Morcerf avec le procès Teste, et les empoisonnements Villefort avec les assassinats Praslin.

Je ne sais si mon absence, si ma douleur, si mon isolement, si mon contact avec les flots, les vents et les tempêtes, avaient mis en moi une intuition de l'avenir; mais il me sembla que, dans tout ce chaos moral, je devinais quelque chose de sombre et d'insondable, quelque Maelstrom politique, où toute une époque allait s'engloutir.

Je voyais, comme une vision de Patmos, flotter dans les vagues de l'air ce vaisseau qui porte la pensée et le progrès et que l'on appelle la France; je le voyais, ayant bonne mer sous sa quille, bonne brise dans ses voiles, essayer de naviguer sans cesse contre le vent. Je voyais au gouvernail ce puritain morose, cet historien rigide, cette âme sèche, dont un pauvre vieux roi, auquel échappaient la valeur des hommes et l'intelligence des choses, avait fait son pilote, et je me rappelais ce qu'un jour le duc d'Orléans, cet esprit si juste et si appréciateur m'avait dit de lui : « C'est un homme qui nous met des sinapismes, quand il nous faudrait des cataplasmes.»

Et, en effet, M. Guizot mettait des sinapismes à la France, dont le système nerveux était déjà exaspéré.

J'étais tout étonné de voir les choses comme avec une double vue.

Si le duc d'Orléans eût vécu, j'eusse été à lui et je lui eusse dit : « Est-ce moi qui me trompe, et ne voyez-vous pas ce que je vois ? »

Mais il dormait dans son tombeau de famille à Dreux; lui, du moins, il était sûr de ne pas être exilé de cette France qu'il aimait tant.

Quant à moi, que m'importait! je n'aimais plus rien.

Je pensai à deux hommes, à vous d'abord, puis à Alfred de Senonches.

Vous étiez occupé de la fondation d'un théâtre; cela vous jetait dans un ordre d'idées bien éloigné du mien.

Au point de vue de l'art, votre œuvre était bonne et belle, je vous laissai tout à votre œuvre.

Je m'informai d'Alfred de Senonches; il était préfet à Évreux.

Je ne voulais pas arriver chez lui comme un hôte : je passais et le venais voir en passant. Le reste dépendrait de l'accueil qu'il me ferait.

Si je n'étais pas content de lui, j'irais ailleurs.

J'arrivai un matin à la préfecture.

Je demandai *M. le préfet*.

On me répondit que M. le préfet était énormément occupé et ne recevait personne.

Je répliquai que je ne venais pas pour le déranger, que j'étais un de ses amis, que je passais par Évreux, où je ne comptais rester que deux heures,

et que je priais qu'on lui remît ma carte seulement.

L'huissier se décida.

Une seconde après, la porte s'ouvrit.

C'était Alfred de Senonches en personne, bousculant l'huissier, l'appelant idiot, parce qu'il ne m'avait pas reconnu.

— Vous auriez cependant dû reconnaître à la tournure de monsieur, à la coupe de son habit, à la forme de sa carte, que monsieur n'était pas de mes administrés, et que je devais, par conséquent, avoir du plaisir à le recevoir. — Ne faites plus, à l'avenir, de ces erreurs-là, entendez-vous ?

Et, me jetant le bras autour du cou, il m'entraîna dans son cabinet.

— Ah ! dit-il, te voilà ! Je t'attendais un jour ou l'autre ; mais je n'espérais pas que j'aurais la chance de t'avoir aujourd'hui. Tu as du bonheur, mon cher Max : tu arrives un jour de conseil général ; je traite demain toutes les sommités du département de l'Eure. — Es-tu à la recherche d'orgueilleuses incapacités, d'incommensurables vanités politiques, de nullités fastueuses ? Éteins ta lanterne, Diogène ; tu as trouvé, non pas ton homme, mais tes hommes.

— Il me semble, au contraire, lui dis-je, que j'arrive dans un mauvais moment et que je te dérange ; tu avais défendu ta porte, tu t'étais enfermé seul et tu mesurais la gravité des événements qui nous menacent.

— Moi, mon ami ? Et pourquoi diable veux-tu que je m'occupe de ces niaiseries-là ? J'ai une vingtaine

de mille livres de rente en biens-fonds, que les événements, si graves qu'ils soient, ne m'enlèveront jamais; je suis né garçon, j'ai vécu garçon et je mourrai probablement garçon. Une maîtresse a failli me faire brûler la cervelle en me trompant. Juge un peu ce qui serait arrivé si elle eût été ma femme! Il est vrai que, si elle eût été ma femme, elle eût eu cette excellente raison à me donner : « Je ne pouvais pas vous quitter; » tandis que l'autre avait cette raison-là et n'a pas eu l'idée de la mettre en pratique. Les femmes sont si capricieuses! — De sorte que... Mais que me disais-tu? Je n'en sais plus rien.

— Je te disais que tu t'étais enfermé seul en défendant ta porte.

— Ah! oui, c'est vrai; je m'étais enfermé et j'avais défendu ma porte pour faire le menu de mon dîner.

— Ah! ah!

— Oui; tu comprends bien que ce n'est pas pour les grossières mâchoires qui vont le dévorer que je prends cette peine; c'est pour moi. On n'est pas de l'école politique des Romieu et des Véron sans avoir une certaine responsabilité morale à l'endroit de la nourriture. On n'a pas connu Courchamp et Montrond sans s'être fait une réputation de gourmet. — Noblesse oblige! — Je vais donner à mes braves conseillers un dîner dans le genre de celui de Monte-Cristo à Auteuil, — moins les sterlets du Volga et les nids d'hirondelle de la Chine. Quand il s'est agi pour moi de passer de la carrière diploma-

tique à la carrière administrative, je me suis dit qu'il me faudrait encore, malgré toute mon intelligence, dix ou douze ans pour être ministre à Bade, ou chargé d'affaires à Rio-Janeiro, tandis qu'une fois nommé préfet, je me faisais nommer député, et qu'une fois nommé député, je me faisais nommer ce que je voudrais; j'ai donc mieux aimé être préfet, et je l'ai été, comme tu le vois. Alors j'ai obtenu de ma digne mère qu'elle me fît cadeau, non pas de ma part d'héritage, Dieu m'en garde! — j'aime bien mieux que mon argent soit entre ses mains que dans les miennes, je suis toujours sûr d'en avoir, — mais qu'elle me fît cadeau de son cuisinier. Ah! mon cher Max, par bonheur, j'avais dix ans de diplomatie! Qu'on me charge d'obtenir de l'Angleterre qu'elle rende l'Écosse aux Stuarts, de la Russie qu'elle rende la Courlande aux Biren, de l'Autriche qu'elle rende Milan aux Visconti, de la Prusse qu'elle rende les frontières du Rhin à la France, j'y réussirai; — mais entreprendre une seconde fois la conquête de Bertrand, — jamais!

— Ce grand homme s'appelle Bertrand?

— Oui, mon ami; je te présenterai à lui un jour qu'il sera en belle humeur. — Tâche de te rappeler, comme souvenir de voyage, un plat inconnu, et dotes-en son répertoire. — Bertrand, comme Brillat-Savarin, fait plus de cas de l'homme qui découvre un plat que de celui qui découvre une étoile; car des étoiles, dit-il, pour ce à quoi elles servent et pour ce que l'on connaît, il y en a toujours assez.

— C'est un grand philosophe que Bertrand.

— Ah ! mon ami, je dirai de lui ce que Louis XIII dit, dans *Marion de Lorme*, de l'Angely :

Si je ne l'avais pas pour m'amuser un peu !...

Mais je l'ai, par bonheur; demain, tu goûteras de sa cuisine. En attendant, que vas-tu faire? Voyons !

— Mais, mon ami, je comptais passer, t'embrasser et m'en aller.

— Où cela ?

— Je n'en sais rien.

— Tu mens, Max ! tu en es à cette période de la douleur qui a besoin de distractions; tu as pensé à moi; et tu es venu à moi, merci ! Oh ! sois tranquille, la distraction ne sera pas folle; elle ne heurtera pas les angles encore tant soit peu obtus de ta douleur; car, je le vois bien, les angles aigus ont disparu. Vivent les douleurs honnêtes, loyales et dans la nature ! elles se calment lentement, mais elles se calment. Vivent surtout les douleurs sans ressource! on ne les oublie pas, mais on s'y habitue. — Rappelle-toi les vers que Shakspeare met dans la bouche de Clodius, essayant de consoler Hamlet :

But you must know, your father lost a father,
That father lost his; and the survival bound,
In filial obligation, for some term. . . .
. . . . to do obsequious sorrow.

Ici, mon cher Max, tu trouveras cette distraction grave qui ressemble tellement à l'ennui, qu'il faut

être très-fort pour s'apercevoir qu'elle n'est que sa sœur, et, quand cette distraction-là ne te suffira plus, tu me quitteras, et tu suivras celle qui sera en harmonie avec la situation de ton cœur. Sois tranquille, si tu ne t'en aperçois pas, je te préviendrai; moi, je m'en apercevrai, je suis médecin en douleur.

— Pourquoi ne te guéris-tu pas toi-même, alors, pauvre ami?

— Mon cher Max, Laënnec, qui a inventé les meilleurs instruments d'auscultation pour les maladies de poitrine, est mort de la poitrine. — Maintenant, je ne te demande pas d'avouer si j'ai tort ou raison. Je te dis : J'ai, à une lieue d'ici, sur les bords de l'Eure, une charmante maison de campagne que je loue pour le moment, mais qu'à la première révolution j'achèterai. — J'y rentre tous les soirs; comme je t'attendais, tu y trouveras ton pavillon tout préparé.

Il sonna; je voulus faire une observation : un signe de la main m'imposa silence.

L'huissier entra.

— Faites mettre le cheval à la voiture, et dites à Georges de conduire monsieur à Reuilly, puis de revenir me chercher à cinq heures.

L'huissier sortit.

— Quand ma journée sera finie, ajouta Alfred.

— Et ta journée va se passer?...

— A compléter ma carte, mon ami; c'est la première affaire véritablement sérieuse qui me soit

tombée sous la main depuis que je suis préfet. Tu comprends qu'il ne faut pas que je la manque.

Cinq minutes après, j'étais sur la route de Reuilly.

IV

Reuilly, ou plutôt le château de Reuilly, était une charmante habitation. — C'était tout à fait la cage de ce misanthrope sybarite qu'on appelait Alfred de Senonches. Jolie bâtisse du XVIIe siècle, affectant, par ses deux tours aux toits pointus et ardoisés, des airs de seigneurie qui réjouissaient un œil aristocratique, il s'élevait sur une colline qui s'étendait en pelouse jusqu'à l'Eure, ombragée par un rideau de peupliers, — ces grandes herbes forestières qui poussent si bien en Normandie. — Aux deux côtés de ce tapis, se massaient, d'une façon pittoresque, des groupes d'arbres de ce vert vivace que l'on ne trouve que dans les localités un peu humides, tandis que les gazons, peignés frais chaque matin par des jardiniers invisibles, pouvaient rivaliser avec les pelouses les plus moelleuses d'Angleterre.

Un petit pavillon, se composant d'un salon, d'une chambre à coucher, d'un cabinet de toilette et d'un cabinet de travail, fut mis à ma disposition comme si, en effet, on m'eût attendu.

Il donnait, par un petit perron de quatre marches

toutes garnies de géraniums, sur un parterre de fleurs; de sorte qu'à toute heure du jour et de la nuit, sans ouvrir une autre porte que celle de mon appartement, je pouvais descendre au jardin, ou rentrer chez moi.

Les murailles du cabinet étaient couvertes de dessins de Gavarni et de Raffet, au milieu desquels deux ou trois Meissonnier tiraient l'œil par leur finesse, leur esprit et leur netteté.

Trois panneaux, l'un faisant face à la glace de la cheminée et les deux autres aux deux murs latéraux, formaient trois collections : l'un de fusils et de pistolets modernes, l'autre de fusils et de pistolets d'Orient, le troisième d'armes blanches de tous les pays, depuis le crid malais jusqu'au machete mexicain, depuis le couteau-baïonnette de Devisme jusqu'au kandjiar turc.

Je me demandais comment un homme pouvait avoir en même temps des goûts artistiques et des aptitudes administratives.

Ce fut l'observation que je fis à Alfred lorsqu'il arriva.

— Ah ! mon cher, me dit-il, tu as été gâté par ta mère, toi; elle a très-bien reconnu qu'il n'était aucunement nécessaire d'être *quelque chose* pour être *quelqu'un*, et qu'une grande personnalité valait mieux qu'une belle position. Moi, j'ai trois tantes dont je suis l'héritier unique, mais non pas absolu. Ce sont mes trois Parques; elles me filent des jours d'or et de soie; seulement, il y en a une qui est toujours

prête à couper le fil, si je ne *suis pas une carrière.* Or, tu te figures bien, mon cher, que ce n'est pas avec mes vingt mille livres de rente et avec mes quinze ou dix-huit mille francs d'appointements que j'ai six chevaux dans mon écurie, quatre voitures sans compter mes remises, un cocher, un valet de chambre, un piqueur, un cuisinier, et trois ou quatre autres domestiques dont je ne sais pas même les noms. Non, ce sont mes trois tantes qui se chargent de tout cela, — à la condition que je serai *quelque chose.* Elles se sont cotisées, elles ont mis une espèce d'intendant près de moi, et, en attendant qu'elles me laissent les deux cent mille livres de rente qu'elles possèdent à elles trois, elles consacrent quatre mille francs par mois à l'entretien de ma maison; de sorte que mes vingt mille livres de rente personnelle et mes appointements me restent intacts comme argent de poche. Elles ont du bon, en somme, les trois vieilles dames; bien entendu, tu comprends que je leur fais payer à part mes dîners officiels. J'ai, dans ce cas, pour elles, une attention qui les touche infiniment. Comme nous sommes de race robine, — c'est-à-dire gourmande, — je leur envoie la carte, un dessin de la table que je fais moi-même, — avec l'ordre du service et le nom des convives aristocratiques auxquels j'ai l'honneur de faire manger leur argent. Moyennant cette attention, je pourrais donner, sans abuser, un dîner par semaine; mais je n'ai garde !

— Je comprends; cela t'ennuie...

— Non, pas précisément; manger n'est pas plus ennuyeux qu'autre chose, quand on mange bien. Mais je m'userais comme homme politique, et je n'aurais plus de moyens d'action dans les grandes circonstances. Il faut se ménager. Veux-tu voir mon menu?

— Je suis bien profane, cher ami.

— Voyons, suppose que je suis un poëte et que je te dis des vers. — Ce ne sera jamais plus ennuyeux que des vers, va!

— Allons, dis ton menu.

— Pauvre victime!

Alfred tira un papier de son portefeuillle administratif, le déplia gravement et lut :

« Menu du dîner donné au conseil général de l'Eure par M. le comte Alfred de Senonches, préfet du département. »

— Tu comprends que c'est pour mes tantes que je me suis livré à cette ambitieuse rédaction, n'est-ce pas?

Je fis signe que oui.

TABLE DE VINGT COUVERTS

Deux potages.

A la reine, aux avelines. — Bisque rossolis aux poupards.

Quatre grosses pièces.

Turbot à la purée d'huîtres vertes. — Dinde aux truffes de Barbezieux. — Brochet à la Chambord. — Reins de sanglier à la saint Hubert.

Quatre entrées.

Pâté chaud de pluviers dorés. — Six ailes de poulardes glacées aux concombres. — Dix ailes de canetons au jus de bigarrades. — Matelotte de lottes à la Bourguignonne.

Quatre plats de rôt.

Deux poules faisanes, l'une piquée, l'autre bardée. — Buisson composé d'un brochet fourré d'un chapelet de dix petits homards et de quarante écrevisses au vin de Sillery. — Buisson composé de deux engoulevents, quatre râles, quatre rameaux, deux tourtereaux, dix cailles rôties. — Terrine de foies de canards de Toulouse.

Huit entremets.

Grosses pointes d'asperges à la Pompadour, au beurre de Rennes. — Croûte aux champignons émincés et aux lames de truffes noires à la Béchamel. — Charlotte de poires à la vanille. — Profiteroles au chocolat. — Fonds d'artichauts rouges à la lyonnaise et au coulis de jambon. — Macédoine de patates d'Espagne, de petits pois de serre chaude, et de truffes blanches de Piémont à la crème et au blond de veau réduit. — Mousse fouettée au jus d'ananas. — Fanchonnette à la gelée de pommes de Rouen.

Dessert.

Quatre corbeilles de fruits. — Huit corbillons de fines sucreries. — Six sorbetières garnies de six sortes de glaces. — Huit compotiers. — Huit assiettes de confitures et quatre espèces de fromages servis en extra avec porter, pale-ale et scotch-ale, pour ceux qui, par hasard, aimeraient ces sortes de boissons.

Vins.

De Lunel paillé avec le potage.

De Mercurez de la comète, au relevé et avec les hors-d'œuvre.

D'Aï de Moët non mousseux, bien frappé, vers la fin des entrées.

De la Romanée-Conti, avec le rôt.

De Château-Laffitte 1825, aux entremets.

Pacaret sec, malvoisie de Chypre, albano et lacryma-christi, au dessert.

Après le café, tafia de Thor, absinthe au candi et myrobolan de madame Amphoux.

En achevant cette savante énumération gastronomique, Alfred respira.

— Eh bien, cher ami, que dis-tu de ma carte? demanda-t-il.

— J'en suis émerveillé!

— Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien mouillé,

n'est-ce pas?

— Tu dis?

— Rien; je cite Hugo. De temps en temps, je proteste contre la province par un souvenir de Paris, — mais tout bas; — peste! tout haut, cela nuirait à ma carrière. — En attendant, comment trouves-tu Reuilly?

— Une charmante habitation, cher ami.

— C'est là que je viendrai me retirer quand j'aurai été député, ministre, condamné à la prison perpétuelle et gracié, c'est-à-dire quand ma carrière sera complète.

— Diable! comme tu y vas!

— Dame, nous avons des antécédents : M. de Polignac, M. de Montbel, M. de Peyronnet. C'est l'avantage qu'ont les diplomates sur les ministres. Les

diplomates se contentent de prêter un nouveau serment; moyennant quoi, ils passent de là branche aînée à la branche cadette, et tout est dit.

On annonça que nous étions servis.

— A propos, je n'ai invité personne pour t'avoir tout entier à moi, cher ami; notre seul convive sera mon premier secrétaire, excellent garçon dont j'aurais déjà fait un sous-préfet, si je n'étais un égoïste. Après le dîner, nous trouverons deux chevaux tout sellés, à moins que tu n'aimes mieux aller en voiture.

— J'aime mieux aller à cheval.

— Je m'en doutais. A table!

Et, toujours saccadé, toujours nerveux, toujours soupirant, entre deux rires, Alfred me prit le bras et me conduisit à la salle à manger.

La soirée se passa en promenade. A neuf heures, nous rentrâmes; le thé nous attendait.

Après le thé, Alfred me conduisit lui-même à une bibliothèque de deux ou trois mille volumes.

— Je sais, me dit-il, que tu as l'habitude de ne jamais t'endormir sans avoir lu une heure ou deux. — Tu trouveras là un peu de tout, depuis Malebranche jusqu'à Victor Hugo, — depuis Rabelais jusqu'à Balzac. — J'adore Balzac, il ne vous laisse pas d'illusions, au moins! et celui qui dira qu'il a flatté son siècle, ne verra pas les choses en beau; lis *les Parents pauvres*, cela vient de paraître, et c'est tout simplement désespérant. — Sur ce, je te laisse; bonsoir!

Et Alfred sortit.

Je pris *Jocelyn* de Lamartine, et je rentrai dans ma chambre à coucher.

Je songeais à une chose singulière.

Je songeais à la différence qui peut exister entre une douleur et une autre douleur, selon la source où elle est puisée.

Ma douleur à moi, qui avait une source sacrée et une cause irréparable, avait suivi la pente ordinaire de la douleur.

D'abord aiguë, saignante, trempée de larmes, elle avait passé de cette période convulsive à une profonde tristesse pleine de prostration et d'atonie, puis à la mélancolique contemplation des luttes de la nature, puis au désir du changement de lieu, puis, enfin, au besoin, non avoué encore, de la distraction ; — c'était là qu'elle en était.

Quant à Alfred, je ne sais si sa douleur était plus ou moins poignante, mais c'était le même rire, et, par conséquent, la même souffrance que quand je l'avais rencontré à Bruxelles.

Je n'avais eu que le cœur brisé; lui avait eu l'âme mordue. La morsure était venimeuse, sinon mortelle.

Le lendemain, je ne le vis qu'un instant, — à déjeuner; — il partait pour la préfecture; il avait le regard du maître à jeter sur son dîner. On m'attendait à six heures et demie ; j'étais libre jusque-là.

J'avais espéré me dispenser du dîner; mais Alfred n'avait voulu entendre à rien. — En somme, comme c'était une chose nouvelle pour moi qu'un

dîner d'autorités départementales, j'avais assez facilement cédé.

Au moment de passer dans la salle à manger, Alfred me souffla tout bas à l'oreille :

— Je t'ai placé près de M. de Chamblay ; c'est le plus intelligent de la société ; avec lui, on peut causer de tout.

Je remerciai Alfred et cherchai mon étiquette.

J'avais, en effet, pour voisin de droite M. de Chamblay, et pour voisin de gauche un monsieur dont j'ai oublié le nom.

On connaît la carte du dîner, — il était splendide ; mon voisin de gauche s'absorba dans le travail matériel de la déglutition.

Mon voisin de droite rendit à chaque plat une justice complète et intelligente.

Nous parlâmes voyages, industrie, politique, littérature, chasse, et, comme m'avait dit Alfred, je trouvai un homme qui pouvait parler de tout.

Ce que je remarquai, c'est que la majorité de ces grands propriétaires était opposée au gouvernement.

Au dessert, on porta des toasts.

Après le dîner, on passa au salon pour le café. A côté du salon était le fumoir, donnant sur le jardin de la préfecture.

Dans le fumoir, sur de magnifiques plats de porcelaine, étaient des cigares de toute espèce, depuis les puros jusqu'aux manilles.

M. de Chamblay ne fumait point. — Cette ab-

sence d'un défaut, si commun, qu'il est devenu une habitude de la vie sociale, nous rapprocha encore.

Nous laissâmes nos fumeurs s'enivrer de tafia, d'absinthe et de myrobolan, et nous allâmes nous promener sous les allées de tilleuls du jardin de la préfecture.

M. de Chamblay avait maison de ville à Évreux, et maison de campagne à Bernay.

Autour de cette maison de campagne s'étendait une chasse magnifique.

Il avait là, ou plutôt sa femme, de qui lui venait sa fortune, avait là deux mille arpents de terre d'une seule pièce.

Il m'invita à aller faire l'ouverture chez lui, et je m'y engageai presque.

La nuit vint pendant que nous causions; les salons s'illuminèrent. A partir de ce moment, il me sembla reconnaître une certaine impatience dans mon interlocuteur, que la variété de sa conversation et le charme de son esprit me faisaient retenir, autant que possible, loin de ses collègues.

Enfin, il n'y put tenir.

— Pardon, me dit-il, je crois que l'on joue.

— Oui, lui répondis-je.

— Rentrez-vous au salon ?

— Pour vous suivre ; — je ne joue jamais.

— Ah ! par ma foi, vous êtes bien heureux ou bien malheureux.

— Vous jouez, vous ?

— Comme un enragé !

— Que je ne vous retienne pas.

M. de Chamblay rentra au salon; j'y rentrai derrière lui. En effet, il y avait des tables pour tous les goûts, table de whist, table de piquet, table d'écarté, table de baccarat.

A dix heures, les invités de la soirée commencèrent à venir.

J'entendis Alfred qui disait à M. de Chamblay :

— Est-ce que nous n'aurons point madame ?

— Je ne crois pas, répondit celui-ci : elle est souffrante.

Un singulier sourire passa sur les lèvres d'Alfred, tandis qu'il répondait cette phrase banale :

— Oh ! quel malheur ! Vous lui présenterez bien mes regrets, n'est-ce pas?

M. de Chamblay s'inclina.

Il était déjà tout entier au jeu.

Je pris Alfred à part.

— Pourquoi donc as-tu souri quand M. de Chamblay t'a dit que sa femme était souffrante ?

— Ai-je souri?

— J'ai cru m'en apercevoir.

— Madame de Chamblay ne va pas dans le monde, et l'on tient sur cette espèce de reclusion, que je crois volontaire, toute sorte de méchants propos. — S'il faut en croire les caquets des mauvaises langues, ce n'est point un mariage, sinon des mieux assortis, du moins des plus heureux; les deux fortunes étaient, à ce que l'on dit, à peu près égales, et marié, — séparé de biens, — M. de Chamblay,

après avoir mangé son patrimoine, est, dit-on, en train d'entamer la dot de sa femme.

— Je comprends : la mère défend la fortune de ses enfants.

— Il n'y en a pas.

— Faites-vous vingt louis qui manquent contre moi, monsieur de Senonches? demanda M. de Chamblay, qui tenait les cartes.

Alfred fit de la tête signe que oui.

Puis, se retournant vers moi :

— A moins que tu ne les fasses, toi, les vingt louis.

— Je ne joue jamais.

— C'est encore une de mes obligations, à moi, de jouer et de perdre ; un préfet qui ne jouerait pas ou qui gagnerait, tu comprends, on dirait que je me fais préfet pour vivre.

— Voici vos vingt louis, dit Alfred.

Et il me quitta pour aller poser son argent sur la table.

Alfred était un homme du monde dans toute la force du terme ; impossible de faire les honneurs d'un salon avec plus d'élégance qu'il ne le faisait ; — aussi était-il cité comme modèle dans tous les départements, et les mères ayant des filles à marier n'avaient qu'un désir, c'est qu'il daignât jeter les yeux sur leur progéniture, et, quelle que fût la fortune des demoiselles à marier, il n'avait qu'à faire un signe.

Mais Alfred ne manquait pas une occasion de manifester son peu de goût pour le mariage.

Le luxe du dîner se prolongea pendant toute la soirée.

Il y eut, à profusion, glaces pour les dames, punch et champagne pour les hommes, jeu d'enfer pour tous.

Vers deux heures du matin, Alfred prit une banque de baccarat.

— Oh ! par exemple, me dit-il, à moins qu'il n'y ait serment, tu joueras une fois dans ta vie contre moi ou pour moi, ne fût-ce qu'un louis.

— Je ne jouerai pas, lui dis-je avec un sourire triste, en me rappelant l'antipathie de ma mère pour le jeu.

— Messieurs, dit Alfred, qui, comme les autres, commençait à subir l'influence du punch et du vin de Champagne, voilà un homme modèle : il ne boit pas, il ne fume pas, il ne joue pas. Le soir de la Saint-Barthélemy, le roi Charles IX dit au roi de Navarre : « Mort, messe ou bastille ? » Eh bien, je t'en dis autant, Max ; seulement, je varie : Jeu, champagne ou cigare ? — Le roi de Navarre choisit la messe ; que choisis-tu ?

— Je ne veux pas boire, parce que je n'ai pas soif ; je ne veux pas fumer, parce que cela me fait mal ; je ne veux pas jouer, parce que cela ne m'amuse pas, répondis-je. — Mais voilà cinq louis que tu peux faire valoir pour mon compte au premier appoint qui manquera.

Et je posai mes cinq louis dans la bobèche d'un chandelier.

— Bravo! dit Alfred; messieurs, j'ai dix mille francs devant moi.

Et Alfred tira de sa poche cinq mille francs en billets de banque et cinq mille francs en or.

Le jeu m'attristait profondément; je ne connaissais personne; M. de Chamblay jouait avec acharnement et était passé aux pavillons. — Je priai un domestique de me montrer ma chambre.

Alfred couchait à la préfecture, et je n'avais cru devoir déranger personne, au milieu de la nuit, pour atteler ou seller un cheval.

J'avais donc dit que je coucherais à la préfecture comme lui.

On me conduisit à ma chambre.

J'étais fatigué de tout le bruit qui s'était fait autour de moi depuis six ou sept heures; je ne tardai pas à m'endormir.

Le matin, je fus réveillé par ma porte qui s'ouvrait, et par Alfred qui entrait en riant.

— Ah! mon cher, me dit-il, tu ne diras pas que la fortune ne te vient pas en dormant.

Et, lâchant trois coins de son mouchoir, qu'il tenait à la main, il laissa tomber sur mon tapis une cascade d'or.

— Qu'est-ce que cela? lui demandai-je, et quelle plaisanterie me fais-tu?

— Oh! c'est on ne peut plus sérieux; il faut te dire, cher ami, que j'ai ruiné tout le monde, si bien que j'ai été obligé d'abaisser ma banque de dix mille francs à trois mille; — avec ces trois mille,

j'ai fait une dernière razzia. Toutes les bourses étaient vides; alors, j'ai vu tes cinq louis dans la bobèche. « Ah! pardieu! ai-je dit, il faut que Max y passe comme les autres! » Je t'ai mis en jeu, et j'ai taillé pour cinq louis; mais sais-tu ce que tu as fait, entêté? Tu as passé sept coups de suite, et, au septième, tu as fait sauter la banque! Bonne nuit!

Et Alfred se retira, laissant un tas d'or au milieu de la chambre.

V

J'étais réveillé; j'essayai inutilement de me rendormir.

La pendule sonna huit heures.

Je me levai.

Je comptai l'or versé par Alfred sur le tapis : il y avait un peu plus de sept mille francs.

Je mis le tout sur la cheminée, dans une coupe de bronze; puis je m'habillai. Je descendis, et, comme maître et domestiques se couchaient, je sellai moi-même un cheval, et j'allai faire un tour de promenade.

Je rentrai vers dix heures.

En rentrant, je trouvai Georges, qui me dit que son maître désirait dormir jusqu'à midi, et me fai-

sait prier de m'installer dans son cabinet, et de faire le préfet, si cela pouvait m'amuser.

Mon déjeuner était prêt.

Je déjeunai.

Pendant que j'étais à table, on vint me dire qu'une dame désirait parler à M. Alfred de Senonches.

Je renvoyai le domestique demander le nom de cette dame.

Il revint en disant que c'était madame de Chamblay, et qu'elle venait pour affaire de préfecture.

Une curiosité me prit. Je me rappelai qu'Alfred m'avait chargé de son intérim; nous avions parlé de madame de Chamblay la veille. Je dis au domestique de la faire passer dans le cabinet officiel.

Je jetai les yeux dans la rue; elle était venue dans un élégant coupé attelé de deux chevaux. Le cocher était en petite livrée.

Je sortis de la salle à manger, et, en traversant l'antichambre qui conduisait au cabinet, je vis un second domestique à la même livrée que le cocher. Il avait accompagné sa maîtresse à l'intérieur.

Ce coupé, ces chevaux, ces domestiques, indiquaient bien qu'effectivement madame de Chamblay venait pour affaire, et qu'il n'y avait aucune indiscrétion à moi à user de la procuration qui m'était donnée.

Je rentrai dans le cabinet. Une femme était assise à contre-jour.

Sa mise était d'une simplicité et d'une distinction

parfaites; c'était ce que l'on appelle *une matinée* en taffetas gris-perle; le chapeau, moitié paille d'Italie, moitié taffetas de la même couleur que la matinée, n'avait pour tout ornement que quelques épis de folle avoine et de bluets.

Une voilette de dentelle noire couvrait la moitié du visage, que madame de Chamblay laissait dans la pénombre.

Elle se leva en m'apercevant.

— M. Alfred de Senonches?... demanda-t-elle avec une voix harmonieuse comme un chant.

Je la priai par un geste de se rasseoir.

— Non, madame, lui dis-je, mais un de ses amis, qui a le bonheur, ce matin, de tenir sa place, et qui s'en félicitera toute sa vie, si, dans ce court intérim, il peut vous être bon à quelque chose.

— Pardon, monsieur, dit madame de Chamblay en faisant un mouvement pour se retirer; mais ce que je venais demander à M. le préfet (et elle appuya sur le mot) était une faveur que seul il pouvait m'accorder, en supposant même qu'il me la pût accorder. Je reviendrai plus tard, lorsqu'il sera libre.

— De grâce, madame! lui dis-je.

Elle se rassit.

— Si c'est une faveur, madame, et s'il peut vous l'accorder, pourquoi ne pas me prendre pour intermédiaire? Doutez-vous que je ne plaide chaudement la cause dont vous daigneriez me charger?

— Pardon, monsieur, mais j'ignore même à qui j'ai l'honneur de parler.

— Mon nom ne vous apprendra rien, madame, car il vous est parfaitement inconnu. Je m'appelle Maximilien de Villiers; je n'ai cependant pas le malheur de vous être tout à fait aussi étranger que vous croyez. J'ai été présenté hier à M. de Chamblay. J'étais à côté de lui à table; nous avons beaucoup causé pendant et après le repas; j'ai été invité par lui à l'ouverture de la chasse à votre château de Bernay; et, sans me permettre de vous faire une visite, je comptais avoir aujourd'hui même l'honneur de vous porter ma carte.

Je m'inclinai en ajoutant :

— C'est un homme d'une grande distinction que M. de Chamblay, madame.

— D'une grande distinction, oui, monsieur, c'est vrai, répondit-elle.

Et, en répondant, madame de Chamblay poussa ou plutôt laissa échapper un soupir.

Je profitai du moment de silence qui se fit à la suite de ce soupir pour jeter un regard sur madame de Chamblay.

C'était une femme de vingt-trois à vingt-quatre ans, plutôt grande que petite, à la taille évidemment mince et flexible, sous le mantelet large et flottant de sa matinée; elle avait des yeux d'un bleu d'azur assez foncé pour qu'au premier abord ils parussent noirs, des cheveux blonds tombant à l'anglaise, des sourcils bruns, des dents petites et blanches sous des lèvres carminées, qui faisaient encore mieux ressortir la pâleur de son teint.

Dans tout l'ensemble du corps se révélait un air de fatigue ou un sentiment de douleur annonçant la femme lasse de lutter contre un mal physique ou moral.

Tout cela me donnait le plus grand désir de connaître la cause qui amenait madame de Chamblay à la préfecture.

— Si je vous interrogeais, madame, lui dis-je, sur le motif qui me procure l'honneur de votre visite, vous croiriez peut-être que je veux abréger les instants où j'ai le bonheur de jouir de votre présence; cependant j'ai hâte, je vous l'avouerai, de connaître en quoi mon ami pouvait vous être utile.

— Voici toute l'affaire, monsieur : il y a un mois, le tirage à la conscription a eu lieu ; le fiancé de ma sœur de lait, que j'aime beaucoup, a été désigné par le sort pour partir; c'est un jeune homme de vingt et un ans, qui soutient sa mère et une plus jeune sœur; en outre, s'il ne fût point tombé à la conscription, il allait épouser la jeune fille qu'il aime. Cette mauvaise chance fait donc tout à la fois le malheur de quatre personnes.

Je m'inclinai comme un homme qui attend.

— Eh bien, monsieur, continua madame de Chamblay, le conseil de révision se rassemble dimanche prochain; M. de Senonches le préside ; un mot dit au médecin réviseur, mon pauvre jeune homme est réformé, et votre ami a fait le bonheur de quatre personnes.

— Mais le malheur de quatre autres, peut-être, madame, répondis-je en souriant.

— Comment cela, monsieur? me demanda madame de Chamblay étonnée.

— Sans doute, madame; combien faut-il de jeunes gens pour le canton qu'habite votre protégé?

— Vingt-cinq.

— A-t-il quelque motif de réforme?

Madame de Chamblay rougit.

— Je croyais vous avoir dit, balbutia-t-elle, que c'était une faveur que je venais demander à M. le préfet.

— Cette faveur, madame, — excusez la franchise de ma réponse, — est une injustice, du moment où elle pèsera sur une autre famille.

— Voilà où je ne vous comprends pas, monsieur.

— C'est cependant bien facile à comprendre, madame. Il faut vingt-cinq conscrits; supposez qu'en ne faisant aucune faveur, un soit bon sur deux; le nombre monte à cinquante, et le numéro 51 est sauvegardé par son chiffre même; me comprenez-vous, madame?

— Parfaitement.

— Eh bien, que, *par faveur*, un de ces vingt-cinq jeunes gens qui doivent partir ne parte pas, le cinquante et unième, qui était sauvegardé par son numéro, part à sa place.

— C'est vrai, dit madame de Chamblay en tressaillant.

— J'avais donc raison de vous dire, madame, re-

pris-je, que le bonheur de vos quatre personnes ferait le malheur de quatre autres personnes, peut-être, et que la faveur que vous accorderait mon ami serait une injustice.

— Vous avez raison, monsieur, dit madame de Chamblay en se levant, et je n'ai plus qu'une prière à vous adresser.

— Laquelle, madame?

— C'est de mettre la démarche que je viens de risquer si malencontreusement sur le compte de la légèreté de mon esprit, et non sur celui de la défaillance de mon cœur. Je n'avais point réfléchi, voilà tout. Je n'avais vu qu'une chose : sauver un pauvre enfant nécessaire à sa famille. Cela ne se peut pas, n'en parlons plus. Il y aura quatre malheureux de plus en ce monde, et, sur la quantité, il n'y paraîtra pas.

Madame de Chamblay secoua une larme qui tremblait comme une goutte de rosée aux cils de sa paupière, et, après m'avoir salué, elle s'avança vers la porte.

Je la voyais s'éloigner avec un profond serrement de cœur.

— Madame, lui dis-je.

Elle s'arrêta.

— Seriez-vous assez bonne, à votre tour, pour m'accorder une faveur?

— Moi, monsieur?

— Oui.

— Laquelle?

— De vous asseoir et de m'écouter un instant?

Elle sourit tristement et reprit sa place sur son fauteuil.

— Je serais inexcusable, madame, lui dis-je, de vous avoir parlé si brutalement, si je n'avais à vous proposer un moyen de tout concilier.

— Lequel?

— Il y a des commerçants, madame, qui vendent de la chair morte : cela s'appelle des bouchers; il y en a qui vendent de la chair vivante : j'ignore le nom de ceux-là, mais je sais qu'ils existent; on peut acheter un homme à votre protégé.

Un sourire d'une tristesse profonde glissa sur les lèvres de madame de Chamblay.

— J'y ai pensé, monsieur, dit-elle; mais...

— Mais?... répétai-je.

— On ne peut pas toujours se passer le luxe d'une bonne action. Un remplaçant coûte deux mille francs, monsieur.

Je fis un mouvement de tête.

— Si ma fortune était à moi, continua madame de Chamblay, je n'hésiterais pas; mais ma fortune est à mon mari, ou plutôt est administrée par mon mari, et, comme ma sœur de lait n'est absolument rien à M. de Chamblay, je doute qu'il me permette de disposer de cette somme.

— Madame, lui demandai-je, permettriez-vous à un étranger de se substituer à vous et de faire la bonne action que vous ne pouvez faire?

— Je ne vous comprends pas, monsieur; car je

ne suppose pas que vous m'offriez d'acheter un remplaçant à mon protégé.

— Pardon, madame, insistai-je en voyant qu'elle faisait un mouvement pour se lever; seulement, veuillez m'écouter jusqu'au bout.

Elle reprit sa place.

— Sur un serment, ou plutôt sur une promesse que j'avais faite à ma mère, je n'ai jamais joué; cette nuit, mon ami Alfred de Senonches m'a forcé de lui confier cent francs pour les faire valoir. Avec ces cent francs, il en a gagné six ou sept mille, dont une portion à votre mari, probablement. Cet argent du jeu qu'Alfred m'a compté ce matin, je n'ai consenti à le recevoir qu'en le consacrant d'avance à une ou plusieurs bonnes actions. Dieu a pris note de cet engagement, puisqu'il vous envoie ce matin, madame, pour que je fasse à l'instant même l'application de ma promesse.

Madame de Chamblay m'interrompit, et, se levant de nouveau :

— Monsieur, dit-elle, vous comprenez, n'est-ce pas, que je ne puisse accepter une pareille offre?

— Aussi, madame, répliquai-je, n'est-ce point à vous que je la fais. Vous me signalez où est la douleur que je puis guérir, où sont les larmes que je puis essuyer. J'y vais, je guéris cette douleur, j'essuie ces larmes; vous n'avez aucune reconnaissance personnelle à me vouer pour cela. A la première quête que l'on fera pour une famille pauvre, pour une église à rebâtir, pour un emplacement de tombe

à acheter, j'irai à mon tour chez vous, je vous tendrai la main, vous y laisserez tomber un louis, et vous m'aurez donné plus que je ne donne aujourd'hui, madame, puisque vous m'aurez donné un louis qui vous appartiendra, tandis que je donne, moi, deux mille francs que le hasard (un mot de vous me fera dire la Providence) a mis en dépôt entre mes mains.

— Vous me donnez votre parole d'honneur, me dit madame de Chamblay d'une voix émue, que cet argent vient de la source que vous m'indiquez ?

— Je vous en donne ma parole d'honneur, madame; je ne mentirais pas, même pour avoir le droit de faire une bonne action.

Elle me tendit la main.

Je pris et baisai respectueusement cette main.

Au contact de mes lèvres, elle frissonna et se retira légèrement.

— Je n'ai pas le droit de vous empêcher de sauver une famille du désespoir, monsieur, me dit-elle; je vous enverrai mon protégé, ou plutôt sa fiancée : le bonheur du pauvre garçon sera plus grand lui venant par elle.

Cette fois, ce fut moi qui me levai.

— Deux fois je vous ai retenue, madame, lui dis-je, et maintenant je m'empresse de vous rendre votre liberté.

— Ne m'en veuillez pas d'en profiter pour aller annoncer à mes pauvres affligés une bonne nouvelle.

Vous allez faire le bonheur de toute une famille, monsieur; Dieu vous le rende !

Je m'inclinai, et j'accompagnai madame de Chamblay jusqu'à la porte de l'antichambre, où, comme je l'ai dit, l'attendait son domestique.

Resté seul, je me trouvai dans une singulière situation d'esprit, ou plutôt de cœur.

D'abord, après avoir refermé la porte sur madame de Chamblay, je demeurai debout près de la porte, sans savoir pourquoi je demeurais debout, ni précisément à quoi je pensais.

Je pensais à ce qui venait de se passer, et j'étais sous l'empire d'un charme puissant.

Sans me rendre compte de la cause, je me sentais dans un état de bien-être physique et moral que je n'avais jamais éprouvé.

Il me semblait qu'un équilibre inconnu venait de s'établir entre toutes mes facultés.

Tous mes sens avaient acquis un degré d'acuité qui semblait les rapprocher de la perfection.

Je me sentais heureux, sans que rien dans ma vie fût changé qui semblât me promettre le bonheur.

J'eus comme un remords; car je m'étais dit, à la mort de ma pauvre mère : « Plus jamais je ne serai heureux ! »

Et voilà que je pensais à cette mort, non plus avec la douleur primitive qu'elle m'avait causée, mais avec une mélancolie sereine qui fixait mon regard au ciel.

Mes yeux furent éblouis par un rayon de soleil.

— O ma bonne mère, ma mère adorée! demandai-je à demi-voix, est-ce toi qui me regardes?

En ce moment, un léger nuage passa sur le rayon du soleil, qui reparut plus brillant.

On eût dit que c'était l'ombre de la mort qui passait entre lui et moi.

Ce rayon de soleil, c'était un sourire : je le saluai en souriant, et je revins m'asseoir dans le fauteuil que j'avais occupé en face du fauteuil de madame de Chamblay, resté vide.

Et, là, je passai à rêver une des plus douces demi-heures de ma vie.

Je fus tiré de ma rêverie par le domestique d'Alfred, qui m'annonça qu'une jeune fille vêtue en paysanne normande me demandait.

Je devinai que c'était la sœur de lait de madame de Chamblay, qui venait me remercier.

Je donnai au domestique l'ordre de l'introduire, et, quand il l'aurait introduite, d'aller prendre deux mille francs dans la coupe de bronze qui était sur ma cheminée, et de me les apporter.

VI

C'était, en effet, la sœur de lait de madame de Chamblay.

Je vis entrer une charmante paysanne qui semblait de deux ou trois ans plus jeune que sa maîtresse; je dis sa maîtresse, parce que je sus plus tard qu'elle remplissait près d'elle les fonctions de femme de chambre.

Elle portait, comme on me l'avait dit, le costume de la paysanne normande, mais dans toute sa coquetterie. Ce costume, qui allait parfaitement à l'air de son visage, en faisait une des plus jolies filles que j'aie jamais vues.

Elle était fort rouge et toute honteuse.

— C'est vous, le monsieur que...? c'est vous, le monsieur qui...? balbutia-t-elle.

— Oui, c'est moi, le monsieur qui..., lui dis-je en riant.

— C'est que madame m'a dit une chose qui ne me paraît pas possible.

— Que vous a dit madame?

— Elle m'a dit que vous nous donniez deux mille francs pour acheter un homme à Gratien.

En ce moment, le domestique rentrait et me remettait les deux mille francs.

— C'est si bien possible, lui dis-je, que les voilà, ma chère enfant. Tendez votre main.

Elle hésitait.

— Vous voyez bien que c'est vous qui ne voulez pas.

Elle avança timidement la main ; j'y déposai les deux mille francs en or.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle, quelle grosse somme cela fait ! Si nous ne pouvions pas vous la rendre !

— Madame ne vous a-t-elle pas dit, mon enfant, que je ne vous la donnais, au contraire, qu'à la condition que vous ne me la rendriez jamais?

— Mais, monsieur, vous ne pouvez nous donner une pareille somme pour rien?

— Je ne vous la donne pas non plus pour rien, et je vais vous la faire payer.

— Oh ! mon Dieu, comment cela?

— Oh ! rassurez-vous : en causant cinq minutes avec moi de quelqu'un qui vous aime beaucoup, et que vous n'êtes point assez ingrate pour ne pas aimer de votre côté.

— Je n'aime que deux personnes au monde, à part ma mère et ma petite sœur : c'est Gratien et madame de Chamblay ; et encore, je devrais dire madame de Chamblay et Gratien, car je crois que je l'aime encore mieux que lui.

— Eh bien, mais c'est de l'une de ces deux personnes que nous allons causer.

— De laquelle?

— De madame de Chamblay.

— Oh! bien volontiers, monsieur; je l'aime tant, que c'est un bonheur pour moi que de parler d'elle.

— Asseyez-vous alors, lui dis-je en poussant une chaise de son côté, et soyez heureuse.

— Oh! monsieur, fit-elle.

J'insistai, elle s'assit.

— Imaginez-vous, dit-elle avec une effusion qui donnait facilement à comprendre que les paroles débordaient de son cœur, imaginez-vous que je ne l'ai jamais quittée, et qu'elle a toujours été si bonne pour moi, que je ne sais pas si, en priant pour elle toute ma vie, je m'acquitterai jamais. — Vous regardez mon costume, et vous le trouvez joli, n'est-ce pas, monsieur? C'est elle qui veut que je sois élégante; elle dit que cela la réjouit, et qu'elle joue à la poupée avec moi comme lorsqu'elle était enfant; tout cela, vous le comprenez bien, monsieur, ce sont des prétextes qu'elle prend pour me faire brave, et elle a eu bien souvent des querelles avec monsieur, à cause de l'argent qu'elle dépensait pour ma toilette. Mais, sous ce rapport, elle a toujours pensé à moi avant de penser à elle.

Je l'interrompis.

— Mais, lui dis-je, madame de Chamblay m'avait dit que vous étiez sa sœur de lait, je crois?

— Oui, monsieur, je suis sa sœur de lait, en effet.

— Cependant elle m'a paru, à la première vue, un peu plus âgée que vous ne paraissez l'être.

— Ah ! dame, monsieur, le chagrin, ça vieillit.

Je sentis mon cœur se serrer; je ne m'étais donc pas trompé : madame de Chamblay était malheureuse.

— Le chagrin? répétai-je.

La jeune fille vit qu'elle en avait dit plus qu'elle n'en voulait dire.

— Oh! le chagrin, quand je dis le chagrin, vous comprenez bien, monsieur, c'est les tracas que je veux dire. Ce n'est pas une raison parce qu'on est riche pour que l'on soit heureux; au contraire, souvent l'argent, quoiqu'il soit bon parfois, — et elle regarda joyeusement l'or qu'elle tenait dans sa main, — il y a d'autres moments où c'est la cause de bien des tourments; enfin, il y a un proverbe, n'est-ce pas? qui dit : « La richesse ne fait pas le bonheur ! »

— Hélas ! oui, ma pauvre enfant, il y a un proverbe qui dit cela, et je suis bien triste, croyez-moi, qu'il s'applique à madame de Chamblay.

— Ah ! dame, monsieur, le bon Dieu éprouve les bons.

— Y a-t-il longtemps, demandai-je comme pour changer la conversation, que madame de Chamblay est mariée ?

— Il y a quatre ans, monsieur; elle avait dix-huit ans.

— Ce qui lui en fait vingt-deux ?

— Oui, monsieur, vingt-deux.

— Et sans doute un mariage d'inclination?

La jeune fille secoua la tête.

— Non.

Puis, baissant la voix :

— C'est le prêtre, dit-elle, qui a fait ce mariage-là.

— Le prêtre? Qu'est-ce que c'est que le prêtre?

— Oh! personne, rien, monsieur! dit la jeune fille, comme épouvantée de ce qu'elle venait de laisser échapper.

Et, en même temps, elle se leva.

— Mon enfant, dis-je, j'ai voulu causer avec vous de madame de Chamblay, parce qu'elle m'a paru une personne charmante; mais je n'ai jamais eu l'intention de vous demander les secrets de votre bienfaitrice.

— Et Dieu me garde, monsieur, de dire sur elle quelque chose qui ne soit point à dire! Mais, quant à ses secrets, que je ne connais pas plus que le reste de la maison, madame ne se plaignant jamais, il serait bien heureux qu'elle rencontrât quelqu'un à qui les confier; un ami, un bon cœur, cela la soulagerait, et je crois qu'elle a grand besoin d'être soulagée.

Je mourais d'envie d'en savoir davantage; mais je comprenais qu'il y aurait indiscrétion à aller plus loin, et je me fis un scrupule de rien surprendre à la naïveté ou à la tendresse de la jeune fille.

Peut-être étais-je déjà allé trop loin.

— Eh bien, mon enfant, lui dis-je, soyez persuadée d'une chose : c'est que cet ami dont madame de Clamblay, selon vous, a si grand besoin, je se-

rais heureux de l'être; c'est que le cœur où elle aurait du bonheur à verser ses secrets, je serais heureux de le lui ouvrir; je ne sais pas si l'occasion s'en présentera jamais, et, se présentant, si ce sera demain, dans un an, dans dix ans; mais, le jour où elle cherchera cet ami, où elle demandera ce cœur, indiquez-moi à elle. Dieu fera le reste, je l'espère.

La jeune fille me regarda avec étonnement.

— Eh bien, oui, monsieur, je le lui indiquerai, dit-elle; car je suis sûre, à la façon dont vous le dites, que vous ferez pour elle tout ce que ferait un frère.

Je lui posai la main sur l'épaule.

— Garde cette croyance dans ton cœur, mon enfant, lui dis-je, et, à l'heure du besoin, ne l'oublie pas.

— Soyez tranquille, dit-elle.

Elle fit quelques pas vers la porte, et s'arrêta d'un air embarrassé.

— Eh bien, voyons, lui demandai-je, qu'y a-t-il?

— Oh! dit-elle, c'est que...

— Quoi?

— Mais non, je n'oserai jamais...

— Ose, mon enfant.

— C'est que ce serait une bien grande faveur.

— Parle.

— Non, non; décidément, je chargerai madame de la demander à monsieur.

— Eh bien, soit! lui dis-je pensant que la de-

mande me vaudrait, soit une lettre, soit une visite de madame de Chamblay. Madame, mais personne autre que madame; à toute autre que madame, je refuse.

— Même à moi? demanda-t-elle en riant.

— Même à toi, répondis-je.

— Eh bien, alors, on obtiendra de madame qu'elle fasse la demande.

— Et, à cette condition, d'avance elle est accordée.

— Ah ! monsieur, s'écria la jeune paysanne, quel malheur que ce ne soit pas vous qui...

— Eh bien, après ? lui demandai-je.

— Oh ! rien, rien !

Et elle se sauva en courant.

Le soir même, je reçus à Reuilly cette lettre de madame de Chamblay :

« Monsieur,

» Zoé m'assure qu'elle a besoin de mon intermédiaire pour obtenir de vous une grande faveur. Quoique j'ignore complétement comment et pourquoi j'aurais une influence sur votre décision, son désir me paraît si naturel, que je me hasarde à vous le transmettre.

» Elle me charge donc, monsieur, de vous prier de lui faire l'honneur d'assister à son mariage. Elle vous doit son bonheur, pauvre enfant ! et, chose bien naturelle, elle désire que vous en soyez témoin.

» Si vous acceptez son invitation, j'en serai per-

sonnellement heureuse, puisque ce sera pour moi une occasion de vous adresser de nouveaux remerciments.

» Votre reconnaissante,

» EDMÉE DE CHAMBLAY. »

— Qui a apporté cette lettre? demandais-je au domestique.

— Un garçon qui a l'air d'être de la campagne, répondit celui-ci.

— Jeune ?

— Vingt-deux à vingt-trois ans.

— Faites-le entrer.

Le messager parut sur la porte. C'était un solide gars, aux joues roses comme les pommes qui bordent les routes de la Normandie, aux cheveux blonds comme les épis qui poussent dans les champs, aux yeux bleus comme les bluets qui poussent dans les épis, vrai descendant des races venues du Nord avec Rollon.

Seulement, il paraît que, dans la succession des âges, il avait perdu les instincts guerriers de ses ancêtres.

— Eh bien, lui demandai-je, c'est donc vous, conscrit?

— Oh ! conscrit ! répondit-il, c'était bon ce matin ; ce soir, grâce à vous, je ne le suis plus !

— Comment ! vous ne l'êtes plus ? vous avez déjà trouvé un remplaçant ?

— Oui-da ! avec de l'argent, on trouve tout ce

que l'on veut. Il y avait Jean-Pierre, le fils du père Dubois, qui a pris le nº 120. Il n'y a pas de danger que ça monte jusqu'à lui. Son père lui a inculqué dans l'esprit qu'il voulait être soldat, il l'a cru; de sorte que nous avons traité pour dix-sept cents francs : c'est trois cents francs que Zoé aura à vous remettre.

— Comment ! demandai-je, son père lui a inculqué dans l'esprit qu'il voulait être soldat ? Qu'entendez-vous par ces paroles ?

— J'entends qu'il lui a fait accroire qu'il avait le goût militaire.

— Et dans quel but ?

— Oh ! c'est un malin, le père Dubois.

— C'est un malin ?

— Oui, un finaud.

— Comment cela ?

— Un madré, quoi !

— J'entends bien ; mais pourquoi est-ce un malin, un finaud, un madré ?

— Il ne connaît que la terre, lui.

— Je ne vous comprends pas davantage, mon ami.

— Oui ; mais je me comprends, moi.

— Ça ne suffit peut-être pas, puisque nous causons ensemble.

— C'est vrai ; mais le père Dubois, qu'est-ce que ça vous fait, à vous qui êtes de la ville, un pauvre paysan de la campagne ?

— Ça me fait beaucoup, j'aime à m'instruire.

— Oh ! vous vous gaussez! comme si je pouvais apprendre quelque chose à un homme comme vous.

— Vous pouvez m'apprendre ce qu'est le père Dubois.

— Oh ! je vous l'ai dit et je ne m'en dédis pas.

— Vous m'avez dit que c'était un malin, un finaud, un madré qui ne connaît que la terre.

— C'est la vérité pure.

— Fort bien; mais c'est la vérité dans son puits, faites-l'en sortir.

— Oh ! ce n'est pas pour dire du mal de lui, mais c'est son caractère, à cet homme; c'est le troisième qu'il a sous les drapeaux, ou, pour mieux dire, qu'il avait : les deux premiers ont été tués en Afrique; mais ça ne fait rien, ils étaient payés.

— Ah çà ! mais ce n'est pas le père Dubois, c'est le père Horace, ce gaillard-là.

— Non, non, c'est le père Dubois.

— Je veux dire qu'il est patriote.

— Lui, patriote? Ah bien, oui, il s'inquiète bien de cela ! il s'inquiète de la terre.

— C'est cela, de la terre de la patrie?

— Mais non, mais non : de sa terre à lui ; il s'arrondit, cet homme. Ça va lui faire ses douze arpents.

— Ah ! oui, je comprends.

— Voyez-vous, sa terre, c'est sa terre. Sa femme, ses enfants, sa famille, qu'est-ce que ça lui fait? Rien de rien, quoi ! Sa terre avant tout. Le matin, dès cinq heures, il est dans sa terre, jetant dans le

champ de son voisin chaque pierre qu'il trouve. Selon la saison, il laboure, il ensemence ou il moissonne. Vous le rencontrez dans la rue avec une corbeille à la main; il regarde à droite, à gauche. Vous vous dites : « Qu'est-ce qu'il peut donc chercher comme cela, le père Dubois ? » Du crottin de cheval pour fumer sa terre. Il y déjeune, il y dîne, sur sa terre : un jour, il y couchera ! Le dimanche, il se fait beau, il va à la messe. Pour qui croyez-vous qu'il prie le bon Dieu? pour les morts, ou pour les vivants ? Bon ! il prie pour sa terre, qu'il n'y ait pas d'orage, qu'il n'y ait pas de grêle, que ses pommiers ne soient pas gelés, que ses blés ne soient pas versés; puis, la messe dite, quand chacun se repose ou s'amuse, il prend le chemin de sa terre.

— Comment ! il travaille le dimanche ?

— Non ; il ne travaille pas, il s'amuse; il esherbe, il guette les mulots, il extermine les taupes. C'est sa jouissance, à cet homme; il n'a que celle-là, mais il paraît qu'elle lui suffit. Il a fait vendre ses deux premiers garçons et il a acheté de la terre avec.

— Mais ne me dites-vous pas que les malheureux ont été tués en Afrique?

— Ça ne fait rien; la terre reste, elle. Il y a trois ans qu'il soigne Jean-Pierre, qu'il le regarde grandir et qu'il dit à tout le monde : « Voyez le beau cuirassier que cela fera au roi Louis-Philippe. » C'est au point qu'on n'appelle à Bernay Jean-Pierre que *le Cuirassier*. Un mois avant le tirage, il met-

tait tous les matins un cierge à Notre-Dame de la Couture pour qu'elle glissât un bon numéro dans la main de son fils, non point pour qu'il ne partît pas, dame : non, pour qu'il pût se vendre comme ses deux frères s'étaient vendus ; et il a une chance, le vieux gueux ! le premier avait pris le 95, le second le 107, le troisième a pris le 120 ; s'il en avait un quatrième, il prendrait le 150.

— Et, alors, vous avez traité ? c'est fini, signé ?

— Parafé par-devant notaire, pour dix-sept cents francs une fois donnés ; c'est trois cents francs que Zoé aura à vous remettre.

— Et vous, mon ami, êtes-vous aussi un adorateur de la terre, comme le père Dubois ?

— Non ; moi, je suis comme les oiseaux du bon Dieu, je vis de ce qui pousse sur la terre des autres.

— Et, comme les oiseaux, vous vivez en chantant ?

— Le plus que je peux ; mais, depuis quinze jours, je dois le dire, je ne chantais plus, je déchantais.

— Cependant, vous exercez une industrie quelconque ?

Je cultive la varlope et fais fleurir le rabot ; je suis garçon menuisier chez le père Guillaume, où j'attends, en gagnant cinquante sous par jour, qu'un oncle que je n'ai pas meure en Amérique ou dans les Indes en me laissant mille écus pour m'établir à mon compte.

— De sorte qu'avec mille écus vous vous établiriez ?

— Oh ! oui, grandement, et il y aurait encore du reste pour acheter le lit de noces; mais, n'ayant pas d'oncle...

— Vous n'avez pas d'oncle, c'est vrai ; mais vous avez madame de Chamblay, qui aime beaucoup votre femme et qui est riche.

— Oui ; seulement, elle ne tient pas les cordons de la bourse, pauvre chère créature ! sans cela, ce n'est pas vous qui auriez acheté Jean-Pierre, c'est elle... Je ne vous en suis pas moins reconnaissant pour cela, croyez bien, attendu que dix-sept cents francs ne se rencontrent pas dans un tas de copeaux; car, au bout du compte, il n'a coûté que dix-sept cents francs, ce qui fait que Zoé aura trois cents francs...

— C'est bien, c'est bien, nous compterons. En attendant, mon ami, j'oublie que j'ai une réponse à faire à madame de Chamblay.

— Et puis à nous.

— Et puis à vous... A vous, elle sera courte et précise, la réponse : J'irai.

— Ah ! voilà une bonne parole ! Décidément, vous êtes un brave... Ah ! pardon, excuse ! fit-il en retirant sa main, qu'il m'avait tendue.

— Pourquoi pardon? pourquoi excuse?... demandai-je en lui tendant à mon tour la mienne.

— Ah ! dame, c'est que d'un garçon menuisier à un vicomte, à un baron ou à un comte... Il est vrai que, quand il y a bon cœur des deux côtés...

— Vous avez raison, c'est un pont sur l'abîme. Votre main, mon ami.

Gratien me donna une chaude et cordiale poignée de main.

— Maintenant, reste la lettre, dit-il.

— Dans un instant, vous allez l'avoir.

J'écrivis :

« Madame,

» Vous m'offrez une nouvelle occasion de vous revoir et de vous remercier encore une fois de m'avoir donné le prétexte de faire un peu de bien. Récompensez-moi toujours ainsi et je me fais joueur.

» Mes vœux s'uniront aux vôtres, madame, pour le bonheur de vos deux protégés.

» Tous les respects du cœur.

» MAX DE VILLIERS. »

— Tenez, mon ami, dis-je à Gratien, voici votre lettre; remettez-la à madame de Chamblay demain matin.

— Oh ! pas demain matin : ce soir, répondit Gratien.

Je regardai la pendule, elle marquait neuf heures passées.

— C'est que, comme vous ne serez pas à Évreux avant dix heures du soir...

— Ça ne fait rien; madame m'a dit : « A quelque heure que tu reviennes, Gratien, fais-moi tenir la réponse de M. de Villiers. » Vous comprenez bien

qu'après une pareille recommandation, fût-ce à minuit, elle l'aurait tout de même.

Et il partit, me laissant tout joyeux de cette idée, que madame de Chamblay attendait ma réponse avec assez d'intérêt pour avoir ordonné qu'on la lui donnât à quelque heure que ce fût.

VII

Je restai trois semaines sans avoir de nouvelles de madame de Chamblay, autrement que pour entendre dire que son mari venait de vendre une petite terre appartenant à sa femme.

Cette petite terre, qui valait cent vingt mille francs, disait-on, avait été vendue par lui avec une telle hâte, qu'il n'avait point attendu d'en trouver la valeur, mais l'avait donnée pour quatre-vingt-dix mille francs.

Je ne sais pourquoi j'éprouvai l'irrésistible envie d'avoir cette terre.

Je m'informai : elle était située dans le département de l'Orne, et s'appelait la terre de Juvigny.

Madame de Chamblay possédait, aux bords de la Mayenne, un petit château; c'est dans ce château qu'elle était née et qu'elle avait été élevée. Son nom de jeune fille était Edmée de Juvigny.

Le petit château avait été vendu tout meublé avec la terre.

J'allai chez le notaire qui avait fait cette vente. Il se nommait maître Desbrosses et habitait Alençon.

Par bonheur, l'acheteur n'avait fait cette acquisition qu'à cause du bon marché, pour revendre Juvigny et gagner dessus.

Le notaire se chargea de lui demander quelles étaient ses prétentions.

Deux heures après, j'eus sa réponse : il voulait vingt mille francs de bénéfice net.

Cette augmentation ne portait la terre et le château de Juvigny qu'à la somme de cent dix mille francs; ce qui la mettait encore à dix mille francs au-dessous de sa valeur.

Mais, me l'eût-on faite dix ou vingt mille francs de plus qu'elle ne valait, que je l'eusse encore achetée.

Je priai maître Desbrosses de dresser le contrat, afin qu'on pût signer le jour même : je m'engageais à payer dans cinq jours.

Le même soir, le contrat fut signé.

Une heure après, je partais pour Paris, afin de réaliser une somme de cent dix mille francs. Je vendis du cinq pour cent, je complétai mes cent dix mille francs, et je repartis pour Alençon.

Maître Desbrosses me félicita sur l'activité que j'avais mise à faire mon acquisition ; car, en mon absence, et le lendemain de mon départ, un prêtre était venu pour acheter Juvigny.

Je ne sais pourquoi ces deux mots, *un prêtre*, à propos de Juvigny, me firent penser à ces deux mots, *le prêtre*, qu'avait dits Zoé à propos de madame de Chamblay.

Il me sembla que le prêtre qui avait fait le mariage de madame de Chamblay devait être le même que le prêtre qui était venu pour acheter Juvigny.

Je demandai comment s'appelait ce prêtre.

Il n'avait pas dit son nom.

Je m'enquis de son signalement. C'était un homme de cinquante-cinq à cinquante-six ans, d'une taille au-dessous de la moyenne, avec de petits yeux verts, un nez pointu et des lèvres minces.

Il avait des cheveux rares collés sur la tête, et restés noirs malgré son demi-siècle accompli.

Il avait parlé des localités de façon à laisser croire qu'il n'y était point étranger; il avait paru fortement contrarié d'arriver trop tard, et avait demandé le nom du nouvel acquéreur. On le lui avait dit; il avait répété deux fois : « Max de Villiers! Max de Villiers! » en homme à qui ce nom n'apprend rien; puis il était parti.

En échange de mes cent dix mille francs et de mes frais de contrat, on me remit les clefs du château.

Je demandai à qui je pourrais m'adresser pour me piloter dans mon nouveau domaine. On m'indiqua une vieille femme nommée Joséphine Gauthier, qui demeurait dans une petite chaumière, à l'une des portes du parc.

C'était la seule gardienne qu'eût eue le château depuis qu'après son mariage avec M. de Chamblay, Edmée l'avait quitté, c'est-à-dire depuis quatre ans.

Je pris une voiture à Alençon, et me fis conduire au village de Juvigny.

Le château était situé à un quart de lieue du village.

J'y arrivai vers trois heures de l'après-midi.

A la porte d'une chaumière attenante au parc, je vis une bonne femme qui filait au rouet.

— N'êtes-vous pas Joséphine Gauthier? lui demandai-je.

Elle releva la tête et me regarda.

— Oui, monsieur, dit-elle, pour vous servir, si j'en étais capable.

— Vous en êtes tout à fait capable, ma bonne femme, lui dis-je en sautant à bas de la calèche; je suis le nouvel acquéreur du château et de la terre de Juvigny.

— Vous? me dit-elle. Impossible!

— Pourquoi cela, impossible?

— Il est venu, il y a cinq ou six jours. C'est un petit vieillot tout jaune qui m'a l'air d'un entasseur d'écus, tandis que vous...

— J'ai plutôt l'air d'un homme qui les fait sauter que d'un homme qui les entasse, n'est-ce pas?

— Oh! je ne veux pas dire cela, monsieur.

— Vous pourriez le dire sans m'offenser, la bonne mère, attendu que ce ne serait pas vrai; mais, pour

mettre votre conscience en repos, je vous dirai, moi, que le petit vieillot tout jaune qui a l'air d'un entasseur d'écus avait, en effet, acheté la terre de Juvigny et l'était venu voir; mais, moyennant vingt mille francs de bénéfice que je lui ai donnés, je la lui ai rachetée et la viens voir à mon tour. En tout cas, si vous éprouvez quelque répugnance à me piloter, ma bonne femme, je ferai la visite tout seul, attendu que voici les clefs, que m'a remises maître Desbrosses.

— Moi, de la répugnance à vous piloter, moi, monsieur? Bien au contraire, je préfère que le bien de ma pauvre petiote soit à vous plutôt qu'à ce vieux grigou.

— Pardon, ma bonne femme, demandai-je, qui appelez-vous votre pauvre petiote?

— Ma pauvre petite Edmée, donc.

— Est-ce que vous seriez la nourrice de madame de Chamblay, par hasard?

— Oui, monsieur; non-seulement sa nourrice, mais encore sa gouvernante.

— Alors, vous êtes la mère de Zoé?

— La mère de Zoé, avez-vous dit? fit la bonne femme en ouvrant de grands yeux.

— Non, je n'ai rien dit.

— Si fait, monsieur... Eh bien, moi, voulez-vous que je vous dise qui vous êtes?

— Oh! je vous en défie bien, ma bonne femme.

— Vous m'en défiez? dit-elle en s'avançant vers moi, vous m'en défiez?

— Oui.

— Eh bien, vous êtes M. Maximilien de Villiers, entendez-vous?

J'avoue que je fus singulièrement étonné.

— Ma foi, ma bonne femme, lui dis-je, je n'ai aucune raison de garder l'incognito vis-à-vis de vous; d'autant plus que si, de mon côté, je vous demande le secret, vous le garderez, n'est-ce pas?

— Oh! tout ce que vous voudrez, monsieur.

— Eh bien, oui, je suis M. Maximilien de Villiers; mais comment le savez-vous?

La bonne femme tira une lettre de son fichu.

— Connaissez-vous cette écriture-là? dit-elle.

— L'écriture de madame de Chamblay!

— Oui, de madame de Chamblay.

— Eh bien, que vous dit cette lettre?

— Oh! lisez, lisez, monsieur!

Je dépliai la lettre, et je lus:

« Ma chère Joséphine,

» Je t'annonce une bonne nouvelle.

» On a acheté un homme à Gratien; il épouse Zoé aussitôt les formalités accomplies. Je tâcherai de t'envoyer chercher pour venir à la noce, car je serai bien heureuse de te revoir.

» Si tu me demandes comment tout cela est arrivé, je te dirai que c'est par miracle, et j'ajouterai: Prie pour un bon et noble jeune homme qui s'appelle Maximilien de Villiers.

» Ta pauvre MA. »

Je regardai la vieille femme.

— Eh bien, dit-elle, est-ce cela?

— Oui, c'est cela, la mère, lui dis-je les larmes aux yeux.

Puis, après un moment d'hésitation:

— Voulez-vous me vendre cette lettre? lui demandai-je.

— Non, pas pour tout l'or du monde, répondit la bonne vieille; mais je veux bien vous la donner.

— Merci, merci, la mère! lui dis-je.

Et, par un mouvement irréfléchi, je portai vivement la lettre à mes lèvres.

— Ah! dit-elle, vous l'aimez!

— Moi? m'écriai-je. Vous êtes folle, ma bonne femme! je l'ai vue une seule fois dans ma vie.

— Eh! monsieur, dit-elle, est-ce qu'il en faut davantage quand on a des yeux et un cœur?

Et elle accompagna ces mots d'un geste indescriptible.

Je me repliai sur moi-même. Cette bonne femme, avec son instinct de tendresse, avait lu dans mon propre cœur plus avant que moi-même.

— Et maintenant, lui dis-je, voulez-vous me montrer le château?

— Oh! bien volontiers, dit-elle; venez par ici.

— Faut-il dételer, monsieur? demanda l'homme qui m'avait amené.

— Pour cela, bien certainement; je ne suis pas même sûr de m'en aller ce soir.

Puis, me retournant vers la vieille Joséphine:

— Pourrai-je coucher au château, si l'envie m'en prend? lui demandai-je.

— Certainement, monsieur; je vous ferai un lit. Oh! vous trouverez tout en bon état, allez, et comme monsieur et madame l'ont quitté.

— Mais il y a longtemps, cependant, que monsieur et madame ont quitté le château?

— Il y a quatre ans.

— Et, depuis ce temps-là, ils y sont revenus?

— Madame, oui; deux fois. Jamais monsieur.

— Et madame y a couché dans ces deux voyages?

— Une nuit chaque fois.

— Et elle n'avait pas peur ainsi toute seule?

— Et de quoi donc voulez-vous qu'elle eût peur? Pauvre petiote! elle n'a jamais souhaité de mal à personne, pour que le bon Dieu lui en fasse.

— Où couchait-elle, dans ce cas-là?

— Dans sa chambre de jeune fille; je vous la montrerai.

— Eh bien, allons donc voir le château.

Nous nous acheminâmes, en conséquence, vers le bâtiment.

C'était une de ces jolies petites fabriques qui remontent au règne de Louis XIII et qui sont bâties en pierres et en briques, avec des toits couverts en ardoise.

On y entrait par un perron de dix ou douze marches, gracieusement arrondi et protégé par une balustrade d'un beau modèle.

Sur le perron s'ouvrait l'antichambre, et, de

l'antichambre, on passait, d'un côté, dans la salle à manger, et, de l'autre, dans le salon.

A la suite du salon était une bibliothèque.

Un grand escalier de pierre à rampe de fer conduisait au premier étage : c'était là que j'avais hâte d'arriver.

La porte d'honneur s'ouvrait sur un salon à tapisseries Louis XV très-bien conservé, donnant sur la plus jolie partie du parc, au travers duquel coulait la Mayenne; un pont conduisait de la rive droite sur la rive gauche.

De ce salon, on passait dans une chambre à coucher tendue de damas vert.

La bonne femme s'y arrêta, et, me posant la main sur l'épaule :

— Tenez, monsieur, dit-elle, c'est dans cette chambre qu'elle est née, la pauvre enfant. Il y aura vingt-deux ans au 15 septembre prochain; le lit, qui est encore le même, était à la même place qu'aujourd'hui; sa mère me la tendit en me disant : « Joséphine, voilà ta fille; j'ai bien peur de n'avoir pas le temps d'être sa mère ! » En effet, le surlendemain, elle était morte, pauvre chère créature du bon Dieu ! Deux ans après, son père se remaria et mourut à son tour, laissant à sa seconde femme cinq cent mille francs d'argent comptant, trois fois autant à peu près à sa fille. Mais ce qu'il laissait à sa fille, c'étaient de bonnes terres et de bons châteaux dans le genre de celui-ci. Pourquoi M. de Chamblay s'en défait-il ? Je n'en sais rien, continua la veille femme

en secouant la tête; mais je doute que ce soit pour les remplacer par de plus beaux et de meilleurs. Ah! la pauvre chère petite, quand, quinze ans après, je l'ai vue couchée dans ce lit-là, la nuit de ses noces, pâle, la tête fendue et ensanglantée, j'ai pensé à sa pauvre mère, qui me l'avait recommandée, et j'ai cru que j'allais mourir de douleur...

— Pardon, lui dis-je; mais je ne comprends pas bien. Vous dites, maintenant, quinze ans après sa naissance, la nuit de ses noces, et tout à l'heure vous me disiez que madame de Chamblay avait vingt-deux ans et était mariée depuis quatre; comment a-t-elle pu se marier à la fois à quinze ans et à dix-huit?

— C'est qu'elle a été mariée deux fois, la chère enfant, si cependant, la première fois, cela peut s'appeler un mariage... J'entends encore les cris de Zoé; à ses cris, j'accourus; il était trop tard! Edmée était couchée là, monsieur, pâle comme une cire, perdant tout son sang par une blessure qu'elle avait reçue à la tête.

— Que lui était-il arrivé?

— Oh! quant à cela, c'est un mystère; on n'en a jamais rien su; il n'y avait que Zoé et elle qui pussent parler, et ni l'une ni l'autre n'ont jamais voulu rien dire à ce sujet; moi, je crois que c'est ce monstre de M. de Montigny qui avait voulu la tuer.

— Qu'était-ce que M. de Montigny?

—Son premier mari, un protestant, un hérétique, un parpaillot; c'était sa belle-mère, qui était une

Anglaise, qui l'avait mariée à ce malheureux. Par bonheur, le prêtre...

— Ah ! ah ! m'écriai-je, voilà le prêtre qui revient.

— Oh ! oui, par bonheur, comme je disais...

Je l'interrompis.

— Un petit homme, n'est-ce pas? de cinquante-cinq à cinquante-six ans, avec des yeux verts, un nez pointu et des lèvres serrées, des cheveux bruns, rares et collés sur les tempes?

— Ah ! vous connaissez donc l'abbé Morin?

— C'est l'abbé Morin qu'il s'appelle?

— Oui; un bien brave homme, qui lui avait fait faire sa première communion, à la pauvre petiote ! Il plaida pour elle et en son nom, et obtint des tribunaux la séparation de corps et de biens. Ce ne fut pas difficile, vous comprenez : un mari qui, la première nuit de ses noces, fend la tête de sa femme !

— Qu'est devenu ce M. de Montigny?

— Il est mort deux ans après, comme un enragé, en blasphémant contre le pauvre abbé Morin !

— De sorte qu'elle se trouva veuve sans avoir été femme ?

— Oh ! mon Dieu ! oui : c'est alors qu'elle épousa M. de Chamblay. Cette fois-ci, c'est le prêtre qui la maria, et le bon Dieu a béni leur union.

— Mais, demandai-je à la bonne femme, vous croyez donc madame de Chamblay heureuse ?

— Sans doute : les deux fois que je l'ai vue, elle m'a parlé de son mari comme d'un homme dont elle n'avait qu'à se louer, et, chaque fois qu'elle m'a

écrit, elle n'a pas manqué de me mettre dans sa lettre qu'elle était bien heureuse. Et puis, allez, elle a ce bon abbé Morin qui veille sur elle, et, avec lui, pauvre petiote, elle est bien sûre de son paradis dans ce monde et dans l'autre !

— Et lorsqu'elle venait ici, vous m'avez dit qu'elle couchait dans sa chambre de jeune fille?

— Oui.

— Et vous m'avez promis que vous me la montreriez?

— Sans doute; elle vous appartient, comme tout le reste.

— Eh bien, montrez-la-moi.

La bonne femme ouvrit une petite porte qui donnait de la chambre à coucher de damas vert dans une chambre moitié moins grande que cette dernière, tapissée de mousseline blanche, tendue sur satin bleu.

Contre la muraille était un petit lit de pensionnaire de forme Louis XVI, avec les deux dossiers capitonnés de satin bleu; sur la cheminée, recouverte de velours bleu, étaient une petite pendule, deux vases de Sèvres et deux candélabres plus ou moins en porcelaine de Saxe, avec des fleurs adorablement peintes et admirablement travaillées.

Un petit bureau de bois de rose était dressé contre la fenêtre; les fauteuils et les chaises étaient recouverts de satin bleu broché de fleurs aux couleurs naturelles.

Enfin, dans un petit enfoncement placé dans un

angle, était une espèce de petit autel, ou plutôt de prie-Dieu, surmonté d'une Vierge qu'à la pureté et à la délicatesse de ses formes, on eût pu attribuer à Jean Goujon.

Cette Vierge était de marbre, sans autre ornement qu'un léger filet d'or bordant son manteau et cerclant sa tête.

Mais ce qui me frappa surtout, c'est qu'autour de son cou elle portait une couronne, et à son côté un bouquet de fleurs d'oranger.

La bonne vieille vit que ces deux objets attiraient plus particulièrement mon attention.

— C'est sa couronne et son bouquet, qu'elle a consacrés à la Vierge, la chère enfant, dit-elle.

Je poussai un soupir.

Cette petite chambre m'inspirait une mélancolie pleine de douceur; c'était le tombeau de tous les souvenirs, de tous les bonheurs, de toutes les joies de la jeune fille. Là, elle avait déposé sa robe virginale et sa blanche couronne, et, avec elles, tous ces rêves purs, toutes ces visions célestes du matin de la vie. De cette chambre, où elle avait grandi sous l'œil de sa belle madone, elle était sortie pour entrer dans ce monde de douleurs et de corruption qu'on appelle la société. Elle y avait perdu son sourire d'ange et sa fraîcheur de rose; elle y avait pris cette pâle teinte des fleurs d'automne qui ont déjà frissonné au vent de l'hiver; elle y avait amassé les larmes, cette amère rosée qui tombe à l'aube des jours orageux, et elle y était revenue deux fois pour

y chercher sans doute, dans son blanc passé, de la force contre le douloureux présent et le sombre avenir.

Sans faire attention que la bonne femme était là, je tombai à genoux sur le prie-Dieu et je baisai les pieds de la Vierge, que sans doute elle avait baisés tant de fois...

Le lendemain, je partis, recommandant à Joséphine Gauthier le plus grand secret sur ma visite, ainsi que sur mon acquisition, et lui laissant toutes les clefs, excepté celle de la petite chambre virginale.

Celle-là, je l'emportai.

VIII

Je revins à Évreux, ou plutôt au château de Reuilly. J'étais absent depuis près de six jours; je n'avais pas même dit à Alfred de Senonches que je partais.

J'avais une telle expression de joie et de sérénité sur le visage, qu'il me regarda avec étonnement, mais sans laisser échapper autre chose que cette exclamation :

— Heureux homme, va !

Je ne répondis point; je ne voulais ni nier ni avouer que je fusse heureux.

— Il y a une chose dont je réponds, continua

Alfred, c'est que tu ne viendras pas aujourd'hui avec moi à Évreux.

— Et pourquoi cela? demandai-je.

— Parce que tu as besoin de solitude, mon cher ami, du frémissement des grands arbres, du murmure de la rivière, des rayons du soleil filtrant à travers le feuillage, toutes choses dont je n'ai plus affaire et que je te cède à mon grand regret. Marche dans tes rêves, égare-toi dans ton paradis, heureux homme ! Moi, je vais être utile à mon pays, je vais faire de l'administration, je vais gratter mon parchemin; écris, toi, pendant ce temps-là, sur ton papier couleur de rose.

Je ne lui répondis pas, je l'embrassai.

— Ah ! dit Alfred, tu es encore plus chez les anges que je ne croyais. Et quand on pense que, moi aussi, il y a eu un temps où je ne pouvais résister au désir d'embrasser un ami, où j'appelais les hommes mes frères, et où j'aurais voulu avoir toutes les fleurs du paradis pour les jeter sous les pieds de la femme que j'aimais !

Il éclata de rire.

— *Par bonheur,* j'en suis bien revenu, de ce temps-là ! ajouta-t-il. Promène-toi, rêve, soupire; je te donne Reuilly et vais à ma préfecture.

Et, sur ces mots, Alfred de Senonches sauta dans son tilbury, prit les rênes des mains de son domestique, cingla d'un coup de fouet son cheval, qui se cabra, bondit et l'emporta comme s'il était monté sur le char de l'éclair.

Il me laissa, comme il me l'avait dit, avec la solitude, le frémissement des arbres, le murmure de la rivière, ces véritables amis de l'homme heureux ou malheureux, qui sourient à son bonheur, qui compatissent à sa tristesse.

Aussi, la première chose que je fis fut-elle de m'enfoncer dans le parc, d'en chercher l'endroit le plus sombre, l'arbre le plus épais, et de me coucher dans l'herbe comme un écolier en vacances.

Depuis combien de temps étais-je là à rêver ? Je n'en sais rien ; la voix de Georges me tira de ma rêverie.

Je me retournai.

— Vous m'excuserez, monsieur, me dit-il, mais c'est M. le curé de Reuilly, qui, en l'absence de M. le comte, désire vous parler.

Et, en effet, à quelques pas en arrière du domestique, je vis le curé, qui se tenait attendant, le chapeau à la main.

Rien ne me touche comme l'humilité chez un prêtre, attendu que c'est une vertu de son état, et qu'il est très-rare que l'homme ait la vertu de son état.

Je me levai vivement, et j'allai à lui le chapeau à la main, et tout en l'observant.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, au visage doux et mélancolique ; il avait de grands yeux noirs, de belles dents blanches, le teint pâle et un peu maladif.

— Je vous demande pardon de vous avoir tiré de

votre rêverie, monsieur, me dit-il d'une voix douce; mais votre ami m'a dit une fois pour toutes de ne pas craindre de le déranger quand il s'agirait d'une bonne action.

— Je reconnais là mon misanthrope, répondis-je en riant, et en faisant signe au bon curé de se couvrir.

Mais lui, avec un sourire triste :

— Je viens au nom des pauvres, monsieur; je dois donc être humble comme ceux que je représente.

Et il me fit signe à mon tour de mettre mon chapeau sur ma tête.

— Vous venez au nom de Dieu, monsieur, lui répondis-je; c'est donc à moi de rester découvert devant vous.

— Monsieur, continua le prêtre, un petit hameau situé à une demi-lieue d'ici, si petit et si pauvre, qu'il n'a pas même de nom et qu'on l'appelle le Hameau, a été brûlé par l'imprudence d'un enfant. On a ouvert une souscription où chacun verse son aumône. C'est aussi peu que l'on veut, monsieur; Dieu voit le fait et ne compte pas la somme.

Et il me présenta un papier que je dépliai; sur ce papier se trouvaient déjà quelques signatures.

Je tirai dix louis de ma poche.

— Monsieur le curé, lui dis-je, voici mon aumône; soyez assez bon pour me laisser votre liste; je me charge d'y faire souscrire mon ami.

— C'est une des choses consolantes de ce monde,

monsieur, me dit le curé, que de voir Dieu bien placer la richesse. Dix ou douze cœurs comme le vôtre, et les pauvres gens recueilleraient plus qu'ils n'ont perdu.

— Oh ! vous les trouverez, monsieur, n'en doutez pas, lui répondis-je.

— Ce sera une grande joie pour moi, monsieur.

Et il s'inclina pour se retirer.

— Pardon, lui dis-je; je vous accompagne jusqu'au château.

— Je ne voudrais point vous déranger.

— Je vais à la ville.

— En ce cas, monsieur, c'est autre chose.

Et, comme il ne voulut point remettre son chapeau sur sa tête, nous marchâmes l'un à côté de l'autre le chapeau à la main.

Arrivé à la porte du château :

— Monsieur, me demanda-t-il, quand me permettrez-vous de venir reprendre cette liste ? Je fais la quête moi-même, et votre générosité donnera peut-être aux autres l'idée d'être généreux. Je compte beaucoup sur le bon exemple.

— Vous n'osez pas dire sur l'orgueil, monsieur le curé.

— Je ne vois que ce que l'on me montre, monsieur; à Dieu seul appartient de lire dans les cœurs.

— Je ne vous donnerai point cette peine de repasser au château, et j'aurai l'honneur de remettre chez vous la liste et les aumônes que j'aurai re-

cueillies avant ce soir. Qui secourt vite secourt deux fois ; je sais cela.

Le curé salua et s'éloigna. Une fois la grille du château dépassée, il remit son chapeau sur sa tête.

Tout cela était fait dignement et simplement. Cet homme, il n'était pas besoin de le regarder à deux fois pour s'en convaincre, cet homme était un prêtre selon le cœur de Dieu.

Je dis à Georges de mettre le cheval au coupé. Une demi-heure après, j'étais à la préfecture.

L'étonnement d'Alfred fut grand de me revoir.

— Ah ! par exemple, me dit-il, si l'on m'eût demandé qui frappait à ma porte, je n'eusse point parié pour toi ! Qu'arrive-t-il donc ? Le feu est-il à Reuilly ? Et encore j'espère bien que tu ne te dérangerais pas pour si peu.

— Non, lui répondis-je, le feu n'est point à Reuilly ; mais il paraît qu'il a été au Hameau.

— Oui ; j'ai entendu parler ce cela ; il y a cinq ou six maisons brûlées.

— Quel homme est-ce que ton curé ?

— Comment ! que mon curé ? Est-ce que j'ai un curé, moi ?

— Je veux dire le curé de Reuilly.

— Oh ! un excellent homme ! Du moins, il m'a paru ainsi.

— Il le faut bien, puisque tu lui as donné chez toi ses grandes entrées.

— C'est vrai.

— Il en a profité en venant faire sa quête.

— Ah! oui, pour les incendiés. Eh bien, tu vois ce brave homme-là?

— Le curé, toujours?

— Oui; — il est malade : il est poitrinaire. Aussi vrai que, dans deux ans, je serai député, lui, dans deux ans, il sera mort; eh bien, il va peut-être faire trente ou quarante lieues à pied pour recueillir un billet de mille francs pour les pauvres incendiés. Voilà les vertus que j'admire, et non pas celles de nos austères Excellences.

— Et, moi aussi, je les admire. C'est pourquoi, en lui donnant mon aumône, je lui ai promis la tienne.

— Combien lui as-tu donné?

— Dix louis.

— Mais tu me ruines, malheureux!

— Comment cela?

— C'est toi qui donneras le plus de tout le département : j'en suis bien sûr; mais le préfet doit donner le double de celui qui donne le plus. Tiens, voilà vingt louis pour ma souscription; et, une autre fois, quand tu t'aviseras de faire le généreux, compte avec ma bourse avant de compter avec la tienne!

Je me levai.

— Eh bien, tu t'en vas? me demanda Alfred.

— Oui, j'ai procuration du curé, et j'ai une bonne maison à exploiter. A ce soir à dîner. Veux-tu que j'invite le curé à venir dîner avec nous?

— Invite; mais il refusera.

— Pourquoi cela?

— Il suit un régime; je t'ai dit qu'il était malade.

— Tant pis! j'ai peur d'être forcé de haïr un autre prêtre, et je ne serais point fâché, comme compensation, d'aimer celui-ci.

Je saluai Alfred et remontai dans mon coupé.

— Chez M. dè Chamblay! dis-je à Georges.

Vous comprenez quelle était ma pensée, n'est-ce pas, cher ami, et pourquoi j'avais pris la liste aux mains du curé?

J'avais immédiatement compris que c'était un moyen tout trouvé de faire une visite à madame de Chamblay, que je ne comptais revoir que le jour de la noce de Zoé.

Je fis demander si M. de Chamblay était chez lui.

M. de Chamblay était à Alençon.

Je fis demander si madame de Chamblay était visible.

Le domestique revint et me fit passer au salon.

Madame me priait de l'attendre quelques secondes.

Pendant ces quelques secondes, je regardai autour de moi : glaces magnifiques, cheminée admirablement garnie, meubles de Boule entre les fenêtres, tapis moelleux, canapé et fauteuils confortables et à la dernière mode; tout indiquait une maison non-seulement riche, mais encore luxueuse.

Au milieu de mon examen, la porte s'ouvrit, et madame de Chamblay entra.

Elle était coiffée en cheveux, avec un petit fichu

de dentelle noué sous le menton et un narcisse, pâle et blanc comme elle, dans les cheveux.

Je m'inclinai devant elle.

— Excusez-moi de vous déranger, madame, lui dis-je avec une voix dont je cherchais en vain à déguiser l'émotion ; j'avais demandé M. de Chamblay, on m'a répondu qu'il était en voyage ; — alors, je me suis hasardé à demander si vous étiez visible. Je n'espérais point que vous me feriez la grâce de me recevoir.

— C'est un véritable plaisir pour moi, monsieur, répondit-elle ; car, depuis que je vous ai vu, je me suis reproché plus d'une fois de ne point vous avoir remercié comme je le devais au nom des bienheureux que vous avez faits. — Et maintenant que vous voilà rassuré, asseyez-vous, monsieur, et dites-moi, si toutefois cela peut se dire à la femme, quelle chose vous faisait désirer de voir le mari.

— Mon Dieu, madame, lui répondis-je, je vous avouerai qu'en commençant par demander M. de Chamblay, j'obéissais à une convenance sociale. C'était vous que je désirais voir.

Elle releva vivement la tête.

— Aimez-vous mieux que j'emploie une autre locution, madame? C'était à vous que j'avais affaire.

Un sourire m'engagea à continuer.

— Quand vous avez bien voulu permettre, madame, que je fusse pour quelque chose dans le salut de vos protégés, j'ai eu l'honneur de vous dire qu'à la première occasion qui se présente-

rait de faire une bonne action je penserais à vous.

La jeune femme tressaillit.

— Cette occasion est venue, madame: un malheur est arrivé à un petit village nommé le Hameau; il a été brûlé, ou à peu près; le curé de Reuilly, qui s'est chargé de faire une quête pour les incendiés, est venu ce matin au petit château d'Alfred, Alfred n'y était pas; j'ai pris la liste des mains du curé; je lui ai remis mon aumône, j'ai passé à la préfecture prendre celle d'Alfred, et je viens vous demander la vôtre.

Les joues de madame de Chamblay, qui étaient très-pâles, se couvrirent d'une vive rougeur; il me sembla qu'elle tremblait, et je la vis essuyer quelques gouttes de sueur qui perlaient à son front.

Tout à coup elle sourit comme ayant une idée, et, tirant de son doigt une bague dans laquelle était enchâssé un brillant :

— Tenez, monsieur, me dit-elle en se levant, voici mon aumône.

Je la regardai avec étonnement.

— Vous me refusez? demanda-t-elle.

— Non, madame, répondis-je; mais je ne vous comprends pas. Cette bague vaut cinq cents francs, sans compter le travail de la monture, qui est de Froment Meurice, je crois.

Elle ne répondit pas, et continua de me tendre la bague.

— Ce que je venais vous demander, madame, continuai-je, c'était une simple aumône, comme on

la met à la messe dans la bourse d'une quêteuse. C'était un louis, par exemple.

Elle sourit tristement. Mon ami, je n'oublierai jamais ce sourire.

— Monsieur de Villiers, dit-elle, à un homme comme vous, on peut tout dire ; à un cœur comme le vôtre, on peut tout confier.

— Dites, madame.

— Eh bien, il y a des moments où il est plus facile à une femme qui ne dispose pas de sa fortune de donner une bague de cinq cents francs... qu'un louis.

Et, laissant tomber la bague dans ma main, elle sortit en appuyant son mouchoir sur ses yeux.

Avant qu'elle eût refermé la porte, le bruit d'un sanglot était arrivé jusqu'à moi.

Je regardai une seconde fois ce salon, presque épouvanté du luxe qui y régnait.

— Oh ! mon Dieu ! murmurai-je, est-il possible qu'une femme qui a apporté deux millions de dot à son mari n'ait pas, au bout de quatre ans de mariage, un louis à donner à des incendiés ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! une telle femme est plus pauvre, plus misérable, plus à plaindre que ceux à qui elle fait l'aumône !

Et j'appuyai la bague sur mes lèvres, et je m'élançai hors du salon ; j'avais besoin d'air : j'étouffais !

Et elle ne s'était jamais plainte, dans toutes ses lettres, à sa nourrice.

Elle lui avait laissé entrevoir qu'elle était heureuse.

Mais c'était donc un ange que cette femme-là !...

Le même soir, je portai au curé de Reuilly mille francs : quatre cents francs au nom d'Alfred, six cents francs au nom de madame de Chamblay.

Ces six cents francs étaient le prix de la bague, à l'estimation du premier joaillier d'Évreux.

IX

Je n'avais pas oublié ce que Gratien, le futur époux de Zoé, m'avait dit : « J'attends, en gagnant cinquante sous par jour, qu'un oncle que je n'ai pas meure en Amérique ou dans les Indes, en me laissant mille écus pour m'établir à mon compte. »

Il me restait cinq mille cinq cents francs de mon gain, plus les trois cents francs que Zoé me redevait, comme disait Gratien.

Le lendemain du jour où j'avais fait à madame de Chamblay cette visite qui m'avait si fort impressionné, en soulevant un coin du voile qui couvrait sa vie, je partis pour Bernay, toujours sans rien dire à Alfred : je ne voulais pas que l'on sût où j'allais.

Au reste, cher Alfred, je dois lui rendre cette

justice, c'était bien l'homme le moins questionneur qu'il y eût au monde.

Je me contentai de lui demander si, pour deux ou trois jours, je pouvais disposer d'un de ses chevaux de selle, et, sur sa réponse affirmative, je fis seller ma monture, je la chargeai d'un léger portemanteau, et, pour ne pas dénoncer mes intentions, je rejoignis par un détour la route de Bernay.

Bernay était le but de mon voyage.

Je fis reposer mon cheval à Beaumont-le-Roger; deux heures après, j'étais à Bernay, hôtel du *Lion d'or*.

Je ne connaissais point Bernay; c'était la première fois que j'y venais; je fus donc obligé de m'informer près de mon hôte.

Je demandai d'abord où était situé le château de M. de Chamblay.

Le château de Chamblay était situé sur les collines du Cours, dans la vallée de la Charentonne. La charmante petite rivière qui donne son nom à la vallée serpentait à l'extrémité du parc, auquel elle servait de limite, un peu au-dessous de l'endroit où ses deux bras se séparent en amont de l'église de la *Coulture*, comme on dit là-bas, pour aller se rejoindre au delà de la ville et continuer leur cours vers le midi.

Je n'avais pas besoin d'en savoir davantage.

Je m'acheminai vers le château.

C'était une bâtisse moderne, avec un fronton du temps de l'Empire, et les lignes droites et tristes de

l'architecture du commencement du XIXe siècle.

Ce qu'il y avait de remarquable dans le château, c'était le parc au milieu duquel il s'élevait.

Il était situé à un demi-kilomètre environ des dernières maisons de la ville, ou plutôt du village qui, se groupe autour de l'église.

Parmi ces dernières maisons, une charmante petite bâtisse portait un écriteau. C'était une de ces jolies et pittoresques chaumières en galandage, construites en pièces de bois et en moellons.

Les pièces de bois, peintes en vert, étaient visibles; les contrevents étaient peints en vert comme les pièces de bois; il y avait un toit de chaume, et, sur la crête de ce toit, tout un champ d'iris s'ouvrait, fleurissant joyeusement au soleil.

Portes et volets étaient fermés; seulement, comme je l'ai dit, un écriteau cloué au-dessus de la porte indiquait à qui il fallait s'adresser.

Il fallait s'adresser à M. Dubois, rue de l'Église, n° 12.

La rue de l'Église était située à quelques pas de là. J'allai sonner chez M. Dubois.

C'était un vieillard : le bonhomme était allé faire sa promenade habituelle; mais, en son absence, une petite fille que je sus être sa nièce m'offrit de me faire voir la chaumière.

J'acceptai. Elle prit la clef et marcha devant moi, de ce pas alerte et affairé de la jeunesse, toute fière d'être appelée à des fonctions plus avancées que son âge ne le comporte.

J'eusse distribué moi-même la petite maison, qu'elle n'eût pas été plus à ma convenance.

Le bas se composait d'une grande pièce pouvant servir de boutique ou de magasin, d'une petite pièce faisant salle à manger, et d'une cuisine.

A l'étage, il y avait deux chambres.

Tout cela naïvement distribué, comme dans les petites baraques de bois que l'on achète pour les enfants, et dont vingt-cinq ou trente tiennent dans une boîte avec des arbres en papier frisé.

Un petit jardin attenait à la maison. Du petit jardin et des fenêtres, on voyait le château de Chamblay.

Je demandai le prix, par année, de la location : c'était cent cinquante francs, à ce que m'assura la petite fille.

Je m'informai si la maison était à vendre.

L'enfant me répondit qu'elle n'en savait rien, et que, quant à cela, il fallait le demander à son oncle, M. Dubois. — Ce nom me frappait pour la seconde fois ; il me semblait l'avoir déjà entendu.

En ce moment, il se fit du bruit derrière moi. Je me retournai et je vis un vieillard que je reconnus facilement pour le propriétaire.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, aux yeux petits et vifs, au nez en bec de corbin, aux cheveux grisonnants.

Nous nous saluâmes et je lui renouvelai la question que j'avais faite à sa nièce.

— Dame, me dit-il, c'est selon le prix.

Un Normand, on le sait, ne dit jamais ni oui ni non.

— Quel prix? demandai-je.

— Le prix que vous en donneriez.

— Ce n'est pas à moi à donner un prix, c'est à vous, qui êtes le vendeur, à en demander un.

— L'écriteau ne porte pas que la maison est à vendre; il porte qu'elle est à louer.

— Alors, vous ne voulez pas la vendre?

— Je ne prétends point cela.

Je commençais à m'impatienter.

— Oh! lui dis-je, mon brave homme, je suis fort pressé, faisons vite.

— Tant mieux! dit-il.

— Tant mieux? répétai-je.

— Oui; j'aime à faire des affaires avec les gens pressés, moi.

— Je ne demande pas mieux que de faire affaire avec vous; mais il faut me répondre catégoriquement.

Le bonhomme me regarda avec inquiétude.

— Qu'est-ce que cela veut dire, *catégoriquement?* me demanda-t-il.

— Cela veut dire qu'il faut répondre oui ou non à cette question bien simple : Voulez-vous vendre ou ne pas vendre votre maison?

— Si nous allions chez M. Blanchard ?

— Qu'est-ce que c'est que M. Blanchard ?

— C'est le notaire.

— Allons chez M. Blanchard.

— Allons-y

La petite fille resta sur le seuil de la porte. Son oncle lui avait fait un signe indiquant que, probablement, nous allions revenir.

Quant à nous, nous prîmes le chemin de la maison du notaire.

L'honorable fonctionnaire était chez lui.

Nous fûmes introduits dans son cabinet par un jeune saute-ruisseau de douze ou quinze ans, qui me paraissait former tout le personnel de son étude.

Le notaire écrivait en cravate blanche, comme il convient à un notaire, et portait des lunettes vertes, non pas sur son nez, mais à son front.

Il les abaissa rapidement à notre entrée.

Je compris que les lunettes vertes de maître Blanchard lui servaient contre ses clients et non pour son papier. Maître Blanchard, lui aussi, était Normand.

— Salut, monsieur Blanchard et votre compagnie, dit le paysan, quoique maître Blanchard fût parfaitement seul. Voilà monsieur qui veut absolument acheter ma maison.

Il me montra du doigt.

— Je viens vous demander comme cela si je peux la vendre.

Le notaire me salua.

Puis, au paysan :

— Certainement que vous pouvez la vendre, mon ami, puisqu'elle est à vous.

— Ah ! c'est que je n'ai pas besoin d'argent, moi, comme vous savez, monsieur Blanchard, et je ne me déciderais à la vendre que si l'on m'en donnait un bon prix.

— Monsieur, dis-je au notaire, je suis très-pressé; ayez la bonté, si cela est en votre pouvoir, de décider monsieur à s'expliquer promptement. Sa maison n'est probablement pas la seule, à Bernay, qui soit à vendre ou à louer.

— Non, bien certainement, répondit le notaire.

— Ah ! oui, c'est sûr qu'il y en a, dit le paysan, mais pas comme la mienne.

— Pourquoi, pas comme la vôtre?

Le paysan secoua la tête.

— Je dis ce que je dis, fit-il.

— Monsieur, répliquai-je m'adressant au notaire, je sais le prix de la location : cent cinquante francs par an.

— Qui vous a dit cela? interrompit le paysan.

— La petite qui m'a fait voir la maison.

— C'est une petite sotte; d'ailleurs, vous ne voulez pas la louer, ma maison, puisque vous voulez l'acheter.

— Soit, je veux l'acheter, dis-je au notaire; je vous prie donc, monsieur, d'obtenir de votre client qu'il me dise son prix.

— Oh ! d'abord, fit le paysan, je l'ai dit à M. Blanchard, on n'aura pas ma maison à moins de six mille francs..., et encore... encore...

C'était le double de ce qu'elle valait.

Je me levai, je pris mon chapeau et saluai.

— Ah! père Dubois! fit le notaire.

Ces mots *père Dubois* me rappelaient mon entretien avec Gratien, le fiancé de Zoé.

En me voyant prendre mon chapeau, le paysan étendit les bras vers moi comme pour me retenir.

— Eh! que diable! monsieur, me dit-il, on ne demande pas un prix pour qu'on vous le donne.

Ce mot me frappa, tant il était commercial.

— Écoutez, mon cher monsieur, lui dis-je, un loyer de cent cinquante francs suppose à la maison une valeur de trois mille francs. Je vous donne trois mille francs de votre maison; c'est treize cents francs de plus que vous n'avez vendu Jean-Pierre.

— Jean-Pierre!... vendu Jean-Pierre..., balbutia le père Dubois.

— Oui, votre dernier fils, celui qu'on appelait le Cuirassier.

Puis, me retournant vers le notaire :

— Monsieur, lui dis-je en tirant ma montre, il est deux heures de l'après-midi; jusqu'à quatre heures, je vais chercher une autre maison à louer ou à vendre; à quatre heures, je repasserai chez vous. Si votre marchand d'enfants veut vendre sa maison pour trois mille francs, je trouverai le contrat tout dressé et vous promets la préférence sur tout ce que j'aurai vu. Si le prix ne vous convient pas, je traiterai avec un autre. Adieu, monsieur; je laisse à votre client deux heures pour réfléchir.

Et je sortis.

Je retournai à l'hôtel du *Lion d'or*, et, certain que le père Dubois me laisserait sa maison pour le prix que je lui en offrais, je fis seller mon cheval et m'en allai par un charmant chemin, tout en remontant la Charentonne jusqu'à Rose-Moray.

A quatre heures précises, j'étais à la porte du notaire.

J'appelai une espèce de mendiant à qui je donnai une pièce de monnaie pour tenir mon cheval, et j'entrai dans l'étude.

Le saute-ruisseau se leva vivement à ma vue, et alla ouvrir la porte de l'étude.

Je trouvai maître Blanchard à la même place et dans la même position. C'étaient sa position et sa place officielles.

— Eh bien, monsieur, lui demandai-je, le père Dubois...?

— Le père Dubois s'est décidé, monsieur; seulement, il veut cent francs d'épingles pour sa petite nièce.

— J'en donne trois cents, monsieur, répondis-je, à la condition que cet argent restera entre vos mains, que vous le ferez fructifier, et que vous le lui remettrez à elle-même le jour où elle aura dix-huit ans, ou le jour où elle se mariera.

— Le père Dubois va être bien attrapé, répondit en souriant maître Blanchard.

— Oui, je comprends : il comptait garder pour lui les cent francs d'épingles.

— C'est bien naturel, dit le notaire.

— Je ne suis pas tout à fait de votre avis. Mais n'importe. L'acte est-il prêt?

— Le voici, tout signé par le vendeur.

Je pris la plume.

— Attendez, monsieur, me dit maître Blanchard; la loi veut, sous peine de nullité, que lecture de l'acte soit faite aux parties.

Il me lut l'acte. Il portait naturellement quittance de trois mille francs.

Pendant que maître Blanchard lisait, je tirai les mille écus de ma poche et les posai sur la table en trois billets de banque.

Puis, la lecture faite, je signai.

Restait à régler les honoraires du notaire.

C'était, compris l'enregistrement, une affaire de quatre-vingt francs.

Je donnai un billet de cent francs, à la condition que les vingt francs d'excédant seraient pour le pauvre petit diable qui, à lui seul, représentait tout le personnel de l'étude.

Moyennant quoi, M. Blanchard me remit les clefs de la maison.

Je le priai de les garder jusqu'à nouvel ordre. Je saluai et sortis.

A la porte, je trouvai mon cheval, gardé non plus par le mendiant, mais par un enfant qui me venait au genou. Je voulus lui prendre la bride des mains.

— *Cé-ty à té,* le cheval? me dit l'enfant dans son patois.

— Oui, *cé à mé*, répondis-je m'efforçant de parler la même langue.

— Faudrait le prouver, répliqua le bonhomme en tirant la bride à lui.

J'appelai le notaire, et le priai de certifier au dépositaire de mon cheval que le cheval était bien à moi.

Le notaire s'interposa, et je rentrai en possession de ma monture. — L'enfant y gagna cent sous.

— Maintenant, dit-il, le cheval est à *monsié*, j'en ferais serment.

Je me retournai vers le notaire.

— Voilà, lui dis-je, un bonhomme qui me fait l'effet de devoir être un fier client pour votre successeur.

Je rentrai à l'hôtel; j'y laissai, en le recommandant, le cheval d'Alfred, et je partis pour Lisieux par la voiture de Caen, qui passait à cinq heures.

Le surlendemain, comme je l'avais dit à Alfred, j'étais de retour à Évreux.

X

Quinze jours après, je me retrouvais au *Lion d'or*.

Cette fois, j'étais venu à Bernay pour assister aux noces de Gratien et de Zoé, le domicile du fiancé

étant à Bernay, chez le père Guillaume, maître menuisier, établi dans la Grande-Rue.

Quant à la fiancée, son domicile naturel était au château de Chamblay, dont nous avons dit la situation, et où elle avait suivi sa sœur de lait.

La comtesse s'était chargée de la toilette de la mariée, et c'est au château que le cortége devait prendre cette dernière.

Sur les trois cents francs restants de l'achat de Jean-Pierre, Gratien avait commandé un dîner au *Lion d'or*. Madame de Chamblay avait obtenu de son mari la permission d'y assister. Quant à lui, il avait jugé à propos de se dispenser de cette fête, qu'il regardait comme une corvée.

Dès le jour de mon arrivée, Gratien était venu me faire sa visite.

La veille du jour fixé pour le mariage, madame de Chamblay et Zoé arrivèrent à leur tour.

Je m'étais arrangé avec l'aubergiste du *Lion d'or*, afin qu'il envoyât, au nom de madame de Chamblay, chercher à Juvigny la mère de Zoé.

La bonne femme m'avait paru si fort désirer revoir sa *petiote*, comme elle appelait la comtesse, que, doutant, d'après ce qui s'était passé à l'endroit de la quête, que madame de Chamblay pût lui procurer ce bonheur, je lui avais envoyé la voiture et fait remettre cent francs pour ses petits achats, en lui écrivant que c'était de la part du nouvel acquéreur du château, mais à la condition qu'elle serait censée venue de ses propres deniers, et que, sous

aucun prétexte, elle ne reconnaîtrait cet acquéreur.

Il me fut facile de lui renouveler ces recommandations, la bonne femme étant arrivée de Juvigny une heure avant que madame de Chamblay et Zoé arrivassent d'Évreux.

En entrant au château, Zoé y trouva donc sa mère, et la comtesse, sa nourrice.

Le soir, j'allais me promener du côté de Notre-Dame-de-la-Culture; je n'avais pas vu madame de Chamblay depuis le jour où elle m'avait donné la bague pour les incendiés du Hameau. Cette bague, que je n'avais pas vendue, comme on s'en doute bien, au bijoutier d'Évreux, mais que je m'étais contenté de payer au prix de l'estimation, je la portais sur ma poitrine, pendue à mon cou par une chaîne d'or de Venise, mince et flexible comme un fil de soie.

Je n'avais pas l'espoir de voir la comtesse; cependant, j'étais malgré moi attiré du côté où elle habitait.

Je sortis de la ville à la nuit tombante, je suivis les bords de la Charentonne, et je me trouvai, au bout de quelques instants, au bas de l'escalier qui conduit à Notre-Dame-de-la-Culture.

Je montai cet escalier et me trouvai dans un petit cimetière, véritable cimetière de province, mélancolique comme celui de Gray. A la lueur de ces derniers rayons de soleil qui s'allongent et resplendissent comme des lances de lumière, je lus quelques

épitaphes qui attestaient et la simplicité des morts et la naïveté des survivants.

Puis j'entrai dans l'église.

Je croyais la trouver solitaire, je me trompais : une femme priait dans un coin.

La vue de cette femme dont je ne pouvais apercevoir le visage, enveloppé qu'il était dans les plis d'un grand châle, me fit tressaillir.

Une voix murmura, non pas à mon oreille, mais à mon cœur : « C'est elle ! »

Je m'arrêtai court, et portai ma main à ma poitrine.

La respiration me manquait.

Je repris, non pas mes forces, mais ma volonté, et j'allai, dans le coin le plus sombre de l'église, m'appuyer au pilier voisin de celui qui supportait l'eau bénite dans une coquille de marbre.

De là, mon regard s'arrêta sur elle.

Un de ces derniers rayons dont j'ai parlé tout à l'heure, et à la lueur desquels j'avais lu les épitaphes, traversaient un des vitraux qui donnaient du jour à l'église, et, passant à travers l'auréole dorée d'un saint, faisait resplendir la jeune femme comme un être qui a déjà cessé d'appartenir à la terre.

Mais, comme je l'ai dit, le jour s'en allait mourant; le rayon commença donc à pâlir peu à peu, et finit par s'éteindre.

Pourquoi mon cœur se serra-t-il à cette vue, comme si cette lumière, que le ciel jaloux lui reprenait, eût été son âme, qui, exilée un instant en

ce monde, remontait à sa patrie première, le ciel?

Bientôt elle ne fut plus éclairée que par la lueur grisâtre du crépuscule, et un mouvement qu'elle fit m'annonça que sa prière était finie ou allait finir.

Malgré moi, je me rappelai le vers d'*Hamlet* :

Nymph, in thy orisons,
Be al my sins remember'd (1).

Elle se leva, baisa le pied droit de la statue de la Vierge, celui qui était posé sur la tête du serpent; puis, s'acheminant vers le tronc des pauvres, elle y laissa tomber une pièce de monnaie.

Je savais, et le Seigneur le savait aussi, combien une aumône, si faible qu'elle fût, lui était difficile à faire.

L'obole donnée aux pauvres, elle s'approcha du pilier pour prendre de l'eau bénite; mais alors je sortis de l'ombre qui me cachait, et, étendant la main, je trempai le bout de mes doigts dans la coquille et les lui présentai humides.

Elle me reconnut, laissa échapper une légère exclamation : je crus la voir pâlir sous son voile; mais elle étendit à son tour sa main dégantée, toucha le bout de mes doigts du bout des siens, fit le signe de la croix et sortit.

Je la suivis des yeux jusqu'à ce que la porte se refermât derrière elle et que j'eusse cessé d'en-

(1) Parle de mes péchés, nymphe, dans tes prières.

tendre le bruit de ses pas; alors je fis le signe de la croix à mon tour, et à mon tour j'allai m'agenouiller sur la chaise qu'elle venait de quitter.

Je ne dirai pas que j'y fis ma prière : je ne sais point de prière. Lorsque j'entre dans une église, c'est plutôt pour méditer que pour prier. Si j'ai une faveur à demander à Dieu, si j'ai à le remercier d'une faveur accordée, c'est avec des paroles, non pas gardées au fond de ma mémoire, non pas empruntées à un livre, mais qui s'échappent de mon cœur, souvent à l'état de pensées, et sans même se formuler par des mots, que je m'adresse à lui. L'état dans lequel j'entre, sans atteindre à l'extase, s'élève au delà du rêve. Pareil à ces enfants qui, dans un songe, croient voler, mon âme prend des ailes et monte doucement au-dessus de la vie réelle; alors, je m'entretiens avec Dieu, non pas comme Moïse au Sinaï, en face du buisson ardent et au milieu des éclairs, mais comme fait l'oiseau qui chante, comme fait la fleur qui parfume, comme fait l'eau qui murmure. Je ne suis plus un homme qui prie, je suis un être qui adore. Je ne me tourne pas vers tel point du ciel ou de la terre; je dis : « Que tu viennes du nord ou du midi, de l'orient ou de l'occident, je sais où tu vas. Porte mon souffle au Dieu par lequel je vis et que je bénis pour m'avoir mis dans le cœur tant d'amour et si peu de haine. »

Et je sors le cœur calme et confiant, et cependant plein de mélancolie ; mais cette mélancolie, Dieu le

sait, ce n'est point du doute, ce n'est point du regret, c'est de l'humilité.

Avait-elle pensé à moi, en priant? Je l'ignore; mais ce que je sais, c'est qu'elle fut au fond de tout ce que je dis au Seigneur.

Il faisait nuit sombre quand je me levai ; ce n'était plus un rayon de soleil qui passait à travers le vitrage, c'était un rayon de lune; il éclairait la Vierge d'une teinte bleuâtre, qui lui donnait l'apparence d'une statue d'argent.

J'approchai mes lèvres de son pied, que je baisai avec une pieuse vénération.

Puis j'allai au tronc des pauvres. J'avais cru voir que c'était une pièce de deux francs qu'elle y avait laissée tomber. Je cherchai dans ma poche, j'y trouvai une pièce pareille. Je donnai ce qu'elle avait donné, et je sortis de l'église.

De la partie la plus élevée du cimetière, je voyais le château.

Une seule fenêtre en était éclairée; c'était évidemment la sienne.

Cette fenêtre, on la voyait de l'église, et l'on devait la voir de la maison du père Dubois.

Je ne sais pourquoi je remarquai ce détail; il ne s'était pas présenté à mon esprit lorsque, quinze jours auparavant, j'avais acheté la maison.

En ce moment, il s'y présenta, et, au lieu de me réjouir, cette pensée me serra le cœur.

Avais-je le pressentiment de ce que je devais souffrir un jour, en egardant cette lumière ?

Je m'assis sur un banc, et je restai là jusqu'à ce qu'elle fût éteinte.

Je retraversai mon petit cimetière, dont les pierres blanchissaient dans la nuit ; un rossignol chantait dans un buisson de rosiers qui couvrait la tombe d'une jeune fille. En m'entendant passer, il se tut.

Les pas d'un vivant effrayaient ce courtisan des morts.

Je descendis l'escalier ; je me retrouvai près de la Charentonne, et je rentrai à l'hôtel.

Il était plus de minuit ; cinq ou six heures venaient de passer avec la rapidité de l'éclair.

Je me couchai en pensant à la petite chambre virginale du château de Juvigny, et je m'endormis avec la bague d'Edmée sur les lèvres.

Pourquoi, à partir de ce soir-là, fut-elle pour moi Edmée, et non plus madame de Chamblay ?

Le lendemain, à neuf heures du matin, Gratien était à l'hôtel du *Lion d'or ;* il me trouva prêt. Le mariage avait lieu à la mairie à dix heures du matin, et à onze heures à l'église.

Le brave garçon venait me prier, attendu que j'étais *le seul monsieur*, de vouloir bien donner mon bras à la comtesse.

Je frissonnai, et il dut me voir pâlir. L'idée de ce bras s'appuyant sur le mien me bouleversait le sang.

Je commençais à comprendre que j'aimais insatiablement Edmée, et cependant, chose étrange, je n'étais point jaloux de son mari.

— Le comte n'y sera donc pas? demandai-je à Gratien.

Il se mit à rire.

— Oh ! M. le comte est trop fier pour venir à la noce de pauvres gens comme nous, répondit-il.

— Et la comtesse n'est pas trop fière, elle? demandai-je.

— Elle, fit Gratien, c'est une sainte.

— Mais, ajoutai-je, je la connais à peine, je n'oserai pas lui offrir mon bras.

— Bon ! dit Gratien, laissez donc ! ça ira tout seul... Vous ne pouvez donner votre bras à une paysanne, pas plus qu'elle ne peut donner son bras à un paysan.

— Sans doute elle ira à l'église en voiture, et je n'aurai pas de bras à lui donner.

— Elle, aller en voiture, quand nous irons à pied, pauvre chère dame ! vous ne la connaissez pas. Elle ira à pied comme nous; d'ailleurs, il n'y a qu'un pas du château à l'église. Mais, ajouta Gratien, on nous attend au château à dix heures moins un quart; ne nous faisons pas attendre.

— Je comprends : tu es pressé de voir comment la couronne d'oranger va à Zoé.

— Oh ! je suis tranquille, dit Gratien, elle ne la blessera pas.

— Alors, partons.

Tout le long de la route, nous recrutâmes des jeunes garçons amis de Gratien; les uns nous attendaient sur le pas de leur porte, les autres au coin des rues.

Toutes les jeunes filles amies de Zoé s'étaient réunies au château.

Au bout de la ville, deux joueurs de violon attendaient avec des rubans à leurs instruments.

Ce n'était point la solennité antique, mais c'était peut-être la tradition.

Nous arrivâmes au château, annoncés par les accords tant soit peu criards de nos musiciens; la grille était ouverte.

Cinq ou six jeunes filles impatientes attendaient sur la pelouse.

Nous les entendîmes crier : « Les voilà ! les voilà ! » et nous les vîmes se précipiter vers le perron.

— Mais, dis-je à Gratien, j'y pense, je n'ai point à donner le bras à madame de Chamblay : c'est elle qui conduira Zoé, et moi qui vous conduirai, si vous le voulez bien.

— Oui, dit-il, en allant ; mais, en sortant, une fois que ma femme sera ma femme, est-ce que vous croyez que je ne lui donnerai pas le bras ?

— C'est juste, fis-je.

Nous étions arrivés; Gratien monta légèrement les cinq ou six marches du perron; mais à la porte il s'arrêta.

— Bon ! dit-il, et moi qui allais entrer avant vous. Entrez, entrez : à tout seigneur, tout honneur.

Je poussai la porte.

Madame de Chamblay, debout, arrangeait ou faisait semblant d'arranger la couronne d'oranger sur la tête de Zoé.

Il me sembla que la main lui tremblait.

Je donnai une poignée de main à Zoé, et saluai respectueusement la comtesse.

Zoé jeta les yeux sur la pendule ; elle eût eu bien envie de reprocher à Gratien de s'être fait attendre; mais il n'y avait pas moyen, nous étions de deux minutes en avance.

Je regardai autour de moi; dans un coin du salon, j'aperçus la bonne vieille Joséphine qui joignait les mains vers moi en signe de remercîment.

On se mit en marche, la mariée en tête, ayant à sa droite sa mère, à sa gauche la comtesse ; — celle-ci n'avait voulu que la seconde place ; — puis venait le marié entre son oncle et moi ; Gratien n'avait plus ni père ni mère.

Le reste de la noce suivait, chaque garçon ayant pris le bras de la fille qui lui plaisait le plus.

A la campagne, c'est bien souvent aux noces que se nouent les futurs mariages.

Selon la coutume, les deux fiancés commencèrent à être unis de par la loi; puis, de la mairie, on passa à l'église.

Je me mis à la gauche de Gratien, et la comtesse se mit à la droite de Zoé. Ce fut le bedeau qui nous fit prendre nos places. Nous étions de cinq minutes en avance ; le prêtre était encore dans la sacristie.

A onze heures sonnantes, il en sortit et passa devant moi.

En le voyant apparaître au seuil de la sacristie,

j'éprouvai une sensation étrange ; je n'avais jamais vu cet homme, et, cependant, il me sembla que je le reconnaissais. Quelque chose de froid me toucha le cœur.

Je regardais ces lèvres minces, ce nez pointu, ces petits yeux perdus sous leur arcade sourcilière, ces cheveux rares et plats, encore noirs, collés aux tempes.

Je m'approchai du marié.

— Est-ce que cet homme ne s'appelle pas l'abbé Morin ? lui demandai-je.

— Oui, me répondit-il étonné.

— Un brave homme?

— Heu ! heu !

Je regardai madame de Chamblay ; elle était pâle comme une morte.

En passant, le prêtre avait jeté sur elle un singulier regard.

Un étranger eût juré que c'était un regard de haine ; je ne qualifierai point ce regard; mais comment se fit-il que, tout à coup, cette jalousie que, malgré l'amour que je portais à la femme, je n'éprouvais point pour le mari, comment se fit-il que je l'éprouvai contre cet homme?

Je me rappelai avec quelle intonation Zoé m'avait dit : « C'est le prêtre qui a fait ce mariage-là. »

A partir de ce moment, je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien.

Mon esprit était tombé dans l'abîme des conjectures.

Il me sembla seulement que, deux ou trois fois pendant l'office, cet homme, en se retournant, m'avait transpercé de son regard.

A chaque fois, j'avais senti comme une aiguille glacée qui me serait entrée dans le cœur.

Il était évident que, cet homme et moi, nous étions destinés à nous haïr.

La messe terminée, il repassa devant moi pour rentrer dans la sacristie, comme il y avait passé pour venir à l'autel. Je me reculai instinctivement, le suivant du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu.

Mais, en son absence, la fascination se continua; je restai immobile à la même place, et il fallut que Gratien me poussât du coude en me disant : « Eh bien, nous partons ! » pour me tirer de cette espèce de torpeur.

Il venait, comme il me l'avait annoncé, de prendre le bras de sa femme ; madame de Chamblay semblait attendre le mien.

J'allai vivement à elle, je lui pris la main, la mis sur mon bras, et, serrant le bras contre mon cœur, je l'entraînai.

— Eh bien, me demanda-t-elle étonnée, que faites-vous donc ?

— Je vous emmène loin de cet homme, lui dis-je; cet homme, c'est votre mauvais génie.

— Oh ! taisez-vous, taisez-vous ! dit-elle.

Et je la sentis trembler de tout son corps ; mais, comme moi, elle pressa le pas ; comme moi, elle sembla avoir hâte de s'éloigner du prêtre.

XI

Je ne respirai qu'en sortant de l'église, qu'en sentant le grand air, qu'en revoyant le jour.

D'ailleurs, un incident se passait qui devait naturellement ramener mes idées à la vulgaire réalité.

Le facteur attendait Gratien à la sortie de l'église. Il lui remit une lettre avec le timbre du Havre.

Elle contenait ces mots :

« Votre oncle Dominique est mort; il vous a laissé une petite maison, rue de l'Église, n° 12. Le dernier désir qu'il a exprimé, c'est que votre dîner de noces se fît dans cette maison.

» L'Exécuteur testamentaire. »

Gratien relut la lettre deux fois.

— Ah! par exemple, dit-il, en voilà une farce!

Et il passa la lettre à sa femme.

Zoé la lut et la passa à la comtesse.

La comtesse me regarda; je vis qu'elle avait tout deviné.

— Que dites-vous de cela, madame la comtesse? demanda Zoé.

— Oui, qu'en dites-vous? insista Gratien. Quant à moi, je trouve que ce n'est pas une plaisanterie à

faire à un mari le jour de sa noce; ça lui fait venir l'eau à la bouche.

— Peut-être n'est-ce point une plaisanterie, dit la comtesse.

— Que voulez-vous que ce soit? demanda Gratien. Jamais, au grand jamais, je n'ai eu qu'un oncle; le voilà, et il s'est, Dieu merci, gardé de jamais rien me donner. N'est-ce pas, mon oncle?

— N'importe! dit la comtesse, passons devant la maison n° 12.

— Mais la maison n° 12 est au père Dubois! fit Gratien.

— Il a bien vendu ses trois fils, dit la comtesse, il a bien pu vendre sa maison.

Puis, se retournant vers moi:

— N'est-ce pas votre avis? me dit-elle avec un si charmant sourire, qu'il semblait avoir pour but de chasser tout nuage de mon esprit, de quelque part que ce nuage vînt.

— Comment oserais-je être d'un autre avis que le vôtre? lui dis-je. Allons au n° 12!

— Cependant... dit Gratien.

— Fais donc ce qu'on te dit, grosse bête! interrompit Zoé; peut-être bien qu'on voudrait et qu'on pourrait se moquer de nous; mais qui pourrait et qui voudrait se moquer de madame la comtesse?

Et Zoé me regardait en disant ces mots.

— Dieu m'est témoin que ce n'est pas moi, lui dis-je. Aussi, si madame la comtesse veut se risquer avec moi, je vais lui montrer la route.

— Laissez passer M. de Villiers, dit Zoé en se rangeant.

Nous passâmes, la comtesse et moi.

Au bout de cinq minutes, nous étions à la porte du n° 12.

La plus grande activité régnait dans la maison; les garçons de l'hôtel du *Lion d'or*, le patron en tête, achevaient de dresser la table dans l'atelier du rez-de-chaussée, dont les murs étaient tapissés d'outils de menuiserie, scies, rabots, varlopes, ciseaux, etc., etc. La cuisine était flamboyante, et la petite salle à manger, transformée en office pour cette occasion extraordinaire, présentait, sur une espèce d'amphithéâtre, les vins destinés au repas et le dessert qui devait le clore.

— Peste! dit Gratien en jetant un regard rapide sur tous les objets, l'oncle Dominique fait bien les choses!

— Alors, dit gaiement Zoé, le rez-de-chaussée te convient?

—Mais oui, mais oui, répondit Gratien; c'est très-gentil comme cela.

— Il faudrait visiter le premier, dis-je, pour savoir s'il est autant de votre goût que le rez-de-chaussée.

— Ah! oui, dit Zoé en reprenant le bras de son mari, allons voir le premier.

— Venez-vous voir le premier, vous autres? dit Gratien aux jeunes gens et aux jeunes filles de la noce.

Puis, à moi et à madame de Chamblay :

— Je ne vous pousse pas à prendre cette peine, dit-il ; je présume que vous le connaissez.

La comtesse allait répondre que non. Je l'arrêtai.

— Laissez-vous mettre de moitié dans le peu que j'ai pu faire, madame, lui dis-je, et, si ce peu mérite une récompense, cette récompense sera doublée et dépassera de beaucoup le mérite de l'action.

— Oui, me dit-elle, mais à la condition que vous me raconterez tout cela.

— Oh ! tout cela est bien court, madame, lui dis-je en lui montrant la porte du jardin, qui était ouverte et à travers laquelle on voyait des arbres fruitiers et des plates-bandes de fleurs.

Elle se dirigea vers le jardin, ou plutôt suivit l'impulsion que je lui donnai, et, bientôt, nous nous trouvâmes sous un berceau de vigne si épais, que pas un rayon du soleil n'arrivait jusqu'au sol.

— Si court que ce soit, voyons, dit-elle ramenant la conversation sur le cadeau que je faisais aux jeunes époux.

— J'ai eu l'honneur de vous dire, madame, la première fois que j'eus le bonheur de vous voir, que, sans jouer jamais, j'avais cependant gagné au jeu une somme assez forte.

— Cette somme montait à sept mille trois cents francs ?

— D'après ce que vous m'aviez raconté de Zoé et de Gratien, j'eus l'idée d'appliquer cette somme à leur établissement et de sanctifier ainsi un or dont

la source, à mes yeux, n'était point parfaitement pure. Je donnai, comme vous savez, deux mille francs à Zoé pour le rachat de son mari, j'en employai trois mille à l'achat de cette maison, que je n'ai achetée que comme leur prête-nom commun, afin qu'elle fût un bien de communauté. Enfin, avec les deux mille trois cents francs restants, j'ai acheté les outils et les meubles. Vous voyez qu'il n'en coûte pas cher pour faire deux heureux.

— Plus heureux que les heureux, celui qui peut en faire ! dit la comtesse en me serrant le bras avec sa main.

Puis, quoique en continuant de marcher, elle tomba dans une rêverie profonde, qui, de la mélancolie, passa à la tristesse.

Bientôt, je vis deux larmes poindre dans ses yeux et trembler au bout de ses longs cils, puis, pareilles à deux gouttes de rosée, tomber sur l'herbe.

Sans songer que j'étais là, elle porta son mouchoir à ses yeux.

Je la laissai pendant un instant tout entière à ses pensées.

Puis, le plus doucement que je pus, pour ne pas la tirer brusquement de sa rêverie :

— J'ai bien envie de hasarder une chose, madame.

Elle leva sur moi ses grands yeux d'azur tout mouillés encore.

— Laquelle?

— C'est que je sais quel souvenir vous fait pleurer.

— Vous? dit-elle.

Puis, secouant la tête avec un triste sourire :

— C'est impossible!

— Vous pensez au château de Juvigny.

— Moi? dit-elle en me regardant avec une espèce d'effroi.

— Vous pensez à cette petite chambre tapissée de mousseline blanche tendue sur du satin bleu de ciel.

— Mon Dieu! fit la comtesse.

— Vous faites en pensée votre prière à cette petite Vierge de marbre, dépositaire de votre couronne et de votre bouquet d'oranger.

— Qu'elle a gardés fidèlement, dit la comtesse avec un sourire d'une tristesse plus profonde encore que le premier.

— J'avais donc raison, repris-je, lorsque je vous disais que je savais ce que vous pensiez.

— J'ignore, monsieur, dit la comtesse, en vertu de quel don du ciel vous lisez ainsi dans les cœurs; mais ce que je ne mets pas en doute, c'est que ce don vous a été fait pour la consolation des affligés.

— Mais, si les affligés veulent que je les console, madame, encore faut-il qu'ils me disent la cause de leur affliction.

— Puisque vous la connaissez, qu'ont-ils besoin de vous la dire?

— Ne sentez-vous pas, madame, que la première consolation d'une douleur est de la verser dans un cœur ami? La liqueur qui déborde d'une coupe tient

facilement dans deux; parlez-moi de Juvigny, madame, des jours bénis que vous y avez passés; pleurez en m'en parlant, et vous verrez que vos larmes emporteront la première amertume de votre chagrin.

— Oui, je l'avoue, dit la comtesse sans que j'eusse besoin de la prier davantage.

Et, comme si elle-même eût éprouvé ce besoin de pleurer auquel je la sollicitais :

— Oui, répéta-t-elle, ce fut une grande douleur pour moi lorsque j'appris que Juvigny était vendu, et j'en voulus à M. de Chamblay, non point d'avoir vendu la terre, non point même d'avoir vendu le château, mais de ne point m'avoir prévenue, afin que j'enlevasse de cette petite chambre, que vous connaissez je ne sais comment, tous ces objets de mon enfance et de ma jeunesse, dont chacun était un souvenir pour mon cœur... Si seulement, ajouta la comtesse, si seulement j'avais pu rentrer dans cette chambre une dernière fois, prendre congé pour toujours de ces objets chéris, faire ma prière aux pieds de ma pauvre petite Vierge, je n'eusse pas été consolée, sans doute, mais ma douleur eût été moins grande. Dieu ne m'a pas même donné cette consolation... — Parlons d'autre chose, monsieur.

— Un dernier mot, madame : ce que vous n'avez point obtenu de votre mari, ne pouvez-vous donc l'obtenir de l'acquéreur du domaine? Il n'a, pour tenir aux objets que vous regrettez, aucun des motifs qui les rapprochaient de votre cœur. Il vous permettra de les revoir, de les emporter même. Il

faudrait des circonstances particulières et presque impossibles pour que cet acquéreur attachât à ces objets une importance égale à celle que vous y attachez vous-même; une démarche de votre part, un mot, une lettre...

— Je ne le connais aucunement; il habite Paris, m'a-t-on dit; je ne sais pas même son nom.

J'allais insister, lorsque j'entendis une voix de petite fille qui appelait « Maman! » et qui, en se rapprochant, répétait cette appellation.

Au même instant, je vis paraître au bout du berceau une enfant de cinq à six ans qui, accourant, vint se jeter dans les bras de la comtesse.

Cette enfant avait appelé la comtesse « Maman! »

Je me sentis comme frappé au cœur; je dus devenir très-pâle, et me soutins en m'appuyant au berceau.

La comtesse se baissa pour embrasser la petite fille, mais sans y mettre l'empressement d'une mère.

En se relevant, elle jeta les yeux sur moi, et, me voyant pâle et tremblant :

— Qu'avez-vous donc? me dit-elle. Vous souffrez, il me semble!

— On m'avait dit que vous n'aviez point d'enfant, madame, dis-je d'une voix à peine intelligible.

Elle me regarda d'un air étonné.

— Eh bien? demanda-t-elle.

— Eh bien, madame, cette enfant vous appelle sa mère.

— Sans qu'elle soit ma fille, monsieur; on a mis cette enfant près de moi pour me faire faire une bonne action.

Cette fois, la comtesse sourit encore; mais il me sembla qu'il y avait dans ce sourire plus d'amertume que de tristesse, surtout lorsqu'elle appuya sur ces mots : « Pour me faire faire une bonne action. »

Mais, de tout cela, je ne vis et n'entendis qu'une chose : c'est que la comtesse n'avait point d'enfant.

Par un mouvement irréfléchi, et auquel elle n'eut pas le temps de s'opposer, je saisis sa main, et la portai à mes lèvres.

— Oh ! merci, m'écriai-je, merci !

La comtesse jeta un faible cri et arracha sa main des miennes.

— Nathalie ! dit-elle.

Je regardai autour de moi, et vis, en effet, une femme à cette même extrémité du berceau par laquelle la petite fille était apparue.

M'avait-elle vu prendre la main de la comtesse? avait-elle vu le mouvement qui en avait été la suite?

Ce qu'il y a de certain, c'est que sa présence avait causé le cri échappé à la comtesse, et probablement aussi la brusquerie du mouvement par lequel, de son côté, elle m'avait arraché sa main.

— Qu'est-ce que Nathalie? lui demandai-je.

— Une femme qui m'est donnée pour m'espionner.

— Et c'est la mère de cette petite fille?

— Oui.

Puis, s'adressant à la nouvelle venue :

— Venez ici, Nathalie, dit-elle ; pourquoi restez-vous là-bas ?

— Je ne savais pas si je pouvais m'approcher, dit la femme d'une voix sèche et presque haineuse, de cet accent enfin qu'ont les mauvaises natures qui ne peuvent pardonner le bien qu'on leur a fait.

— Et pourquoi ne pourriez-vous pas vous approcher ? demanda la comtesse.

Nathalie ne répondit pas.

— Qui a permis qu'Élisa vînt ici ? continua la comtesse.

— M. l'abbé Morin, qui a dit qu'il fallait donner un peu de plaisir à cette enfant.

— Élisa eût eu plus de plaisir à jouer avec les petites filles de son âge qu'à venir à cette noce.

— Madame ordonne-t-elle qu'on la reconduise à sa pension ?

— Non ; puisqu'elle est ici, qu'elle y reste.

— Remercie madame, Élisa, dit Nathalie en pinçant ses lèvres minces et blêmes.

— Merci, maman comtesse, fit la petite fille.

La comtesse l'embrassa.

— L'enfant restera avec moi, dit la comtesse. — Allez.

Nathalie se retira ; la petite resta avec nous.

En ce moment, on entendit des crix joyeux. C'était toute la noce qui faisait irruption dans le jardin. Je pensai que Gratien et Zoé nous cherchaient. Sans doute, madame de Chamblay pensa la même

chose; car, d'un mouvement instinctif, nous sortîmes tous deux du berceau qui nous abritait et nous nous montrâmes.

Les mariés vinrent à nous.

Zoé était toute rougissante.

— Ah! par ma foi, dit Gratien, en voilà un oncle qui n'oublie rien; il a pensé à tout, même au berceau de son petit-neveu, qui n'est pas encore fait.

— Mais, dit un gros paysan réjoui, — qui se fera.

— S'il plaît à Dieu et à madame Gratien! dit le marié en levant joyeusement son chapeau en l'air. Et maintenant, ajouta-t-il, quand madame la comtesse voudra, on se mettra à table.

La comtesse prit mon bras, très-simplement, et comme une chose naturelle, et nous nous acheminâmes vers la maison.

XII

Mon intention n'est point de vous raconter, service par service, lazzi par lazzi, le dîner de Gratien. La mère de Zoé et la comtesse furent placées à la droite et à la gauche du marié; on nous mit, l'oncle de Gratien et moi, à la gauche de la mariée.

L'abbé Morin n'était pas venu, sous prétexte que, le samedi étant jour maigre, il désirait dîner chez

lui, son ordinaire des jours maigres étant non-seulement frugal, mais même sévère.

J'étais placé en face de la comtesse, et, malgré moi, je ne la perdais pas de vue.

Zoé se pencha à mon oreille.

— Ne regardez pas madame comme cela, dit-elle ; Nathalie a les yeux sur vous.

Je jetai à mon tour les yeux sur Nathalie.

Il serait difficile d'exprimer le sentiment d'envie qui se peignait sur le visage de cette créature, en voyant son enfant assise à table, tandis qu'elle, debout et servant les autres, était reléguée au rang des domestiques.

Le dîner fut long, et je sentais la fatigue que j'éprouvais s'abattre sur la comtesse elle-même.

Enfin, on se leva de table.

— Ne vous approchez pas de madame de Chamblay, me dit Zoé ; allez vous promener au jardin, et, dans un instant, j'irai vous dire ce qu'il y a d'arrêté pour le reste de la journée.

Je m'éloignai de l'air le plus indifférent possible, heureux qu'il y eût entre la comtesse et moi une espèce de mystère dont Zoé était le fil.

J'allai m'asseoir sur un banc au bout du berceau de vigne, et, là, je repassai dans mon esprit tous ces petits événements à peine perceptibles pour un étranger, et qui cependant avaient une énorme importance pour moi.

Mais ce qui apparaissait comme le contour le plus visible dans les lointains de ma pensée, c'était ce

prêtre dont la vue m'avait produit une si étrange sensation.

Il n'y avait pas à s'y tromper, la même sensation avait été produite sur la comtesse; je l'avais sentie frissonner tandis que je l'entretenais, frémir lorsqu'elle m'avait dit : « Taisez-vous ! »

Puis les autres détails repassaient par ma pensée : je me demandais pourquoi cette petite fille appelait madame de Chamblay *maman comtesse;* à quel propos elle se trouvait, pour ainsi dire, introduite dans la famille.

« C'est une bonne action *que l'on m'a fait faire,* » m'avait dit Edmée avec une singulière intonation.

Si peu que je la connusse, il me semblait que, lorsqu'il s'agissait de bonnes actions, il n'y avait pas besoin de les *lui faire faire.*

Puis ce mot qu'elle m'avait dit sur Nathalie, lorsque je lui avais demandé qui elle était : « Une femme qui m'est donnée pour m'espionner. »

Pour le compte de qui Nathalie espionnait-elle la comtesse ?

Pour le compte de son mari, sans doute.

Mais M. de Chamblay n'avait pas les allures d'un homme assez jaloux pour faire espionner sa femme.

Serait-ce donc pour le compte du prêtre?

J'en étais là de mes réflexions, et je les creusais aussi profondément que je le pouvais, mon front appuyé dans ma main, lorsqu'il me sembla qu'un corps opaque s'interposait entre moi et le soleil couchant.

Je relevai la tête : Zoé était devant moi.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Voici ce qui est convenu, dit-elle ; madame la comtesse, qui ne peut pas avoir l'air de s'amuser avec des paysans comme nous, est retournée au château, et ne reviendra que pour ouvrir le bal.

— On danse donc?

— La belle demande ! Est-ce qu'il y a une bonne noce sans cela?

— Alors, tu dis que la comtesse revient pour ouvrir le bal ?

— Oui, avec Gratien ; vous lui faites vis-à-vis avec moi, si vous voulez bien me faire l'honneur de m'inviter pour la première contredanse.

— Je crois bien !

— Après quoi, vous dansez avec madame la comtesse, et, moi, je vous fais vis-à-vis avec Gratien.

— Bravo !

— Ai-je bien arrangé cela ?

— Si bien, que je meurs d'envie de t'embrasser, tant je suis content.

— Oh ! embrassez.

— Et Gratien ?

— Gratien sait bien que je l'aime, allez, et vous m'embrasseriez vingt fois, qu'il ne serait pas jaloux.

Je tendais le bras, en effet, pour attirer Zoé à moi, lorsque, en levant la tête, j'aperçus la comtesse à cette même fenêtre où, la veille, j'avais vu une lumière : c'était donc bien sa chambre.

Au mouvement que je fis, Zoé se retourna.

— La comtesse! lui dis-je.

Zoé lui sourit avec ce bon et doux sourire de reconnaissance qui va si bien à un jeune visage.

La comtesse lui fit un signe de la main, et me fit, à moi, une inclination de tête.

Je me levai, je restai debout, et la regardai immobile et muet.

Elle ferma la fenêtre.

Je retombai assis sur le banc.

Au bout de quelques secondes, j'entendis un soupir, je regardai Zoé; elle secoua la tête, et, d'un air triste :

— Vous l'aimez, pauvre monsieur! dit-elle.

— Oh! comme un fou! lui répondis-je, comprenant que je n'avais rien à craindre de la part de celle à qui je faisais un pareil aveu.

— Je vous plains, alors, dit Zoé.

— Et pourquoi me plains-tu?

— Parce que vous vous préparez de grandes douleurs.

— Tant mieux!... Je préfère souffrir pour elle, plutôt que d'être heureux avec une autre.

— Oui; mais peut-être ne souffrirez-vous pas seul.

— Veux-tu dire qu'elle pourrait m'aimer, Zoé? m'écriai-je.

— Le ciel l'en garde! s'écria Zoé.

— Et pourquoi cela?

— Mais parce que c'est un malheur, il me semble, d'aimer un autre homme que son mari.

— Cependant, quand on n'aime pas son mari...

— Qui vous dit que madame la comtesse n'aime pas M. le comte?

— Personne, tu as raison.

Je restai un instant muet; puis, saisissant les deux mains de la jeune femme :

— Tiens, lui dis-je, Zoé, il faut que tu me dises tout.

— Tout quoi? demanda-t-elle.

— Ce que c'est que ce prêtre, ce que c'est que cet enfant qui l'appelle *maman comtesse*, ce que c'est que cette femme qui la surveille et que l'on appelle Nathalie.

— Le prêtre est celui qui a marié madame la comtesse, dit Zoé avec une certaine hésitation.

— La première ou la seconde fois?

— La seconde?... Vous savez donc que madame a été mariée une première?

— Est-ce un secret?

— Non.

— O Zoé, Zoé, tu pourrais dire tant de choses si tu voulais!

— Les secrets de madame ne sont pas à moi, dit-elle en hochant la tête.

— Tu as raison, et je me mépriserais moi-même si je t'interrogeais. Mais si tu savais combien tous ces mystères me tourmentent!

— Mais où voyez-vous donc des mystères?

— Cette blessure à la tête, la première nuit de ses noces...

— Qui vous a dit cela? demanda Zoé en tressaillant.

— Tu vois que je le sais ?

— N'en parlez jamais à madame, n'est-ce pas ? dit la jeune femme en joignant les mains.

— Tu vois bien qu'il y a des mystères dans sa vie ; c'est comme cet enfant qu'on lui a imposé.

— La petite Élisa ?

— Oui.

— Rien de plus simple : M. de Chamblay, n'ayant pas d'enfant, a désiré que sa femme adoptât cette petite fille pour se faire une distraction.

— Oui, et pour que Nathalie pût l'espionner tout à son aise, n'est-ce pas ?

Zoé ne répondit point.

— Je déteste cette fille, continuai-je ; c'est le type de l'envie, de la haine, de la fausseté ; pendant le dîner, elle jalousait son enfant, qui était à table, tandis qu'elle était debout et servait.

— Je ne défends pas Nathalie, dit Zoé ; mais est-ce dans les choses naturelles que la mère serve l'enfant, que l'enfant soit assis à table et que la mère reste debout ?

— Prends garde, Zoé ! tu fais la critique de ta maîtresse.

— Et qui vous dit que c'est madame qui a arrangé les choses ainsi ?

— Si c'est contre sa volonté, pourquoi le souffre-t-elle ?

— Jésus Dieu ! croyez-vous donc qu'elle fasse ce qu'elle veut, pauvre femme !

— Mais, enfin, qu'est-ce que Nathalie? d'où sort-elle ?

— Elle sortait de chez l'abbé Morin lorsqu'elle est entrée chez madame.

Je frappai du pied.

— Oh! ce prêtre! ce prêtre! on le retrouve donc toujours dans tout et partout?

Zoé se tut; chaque fois que j'apostrophais l'abbé Morin, elle regardait avec inquiétude autour d'elle, comme si elle eût craint de le voir sortir de terre.

— C'est bien, Zoé, lui dis-je; peut-être, un jour, arriverai-je à inspirer assez de confiance à ta maîtresse pour qu'elle me dise tout ce que tu ne peux me dire, toi. Mais, sois bien persuadée d'une chose, mon enfant : c'est que, si, ce jour-là, elle a besoin de ma vie, ma vie est à elle.

Zoé me tendit la main.

— A la bonne heure! voilà une parole qui vient de là.

Et elle frappa sur son cœur.

— Ma vie aussi est à elle. Oh! elle les connaît bien, ceux à qui elle peut se fier, et ceux dont il faut qu'elle se défie, la pauvre chère créature!

Ce que je remarquai, c'est qu'il y avait dans toutes les paroles de Zoé une grande tendresse pour sa maîtresse, mais une plus grande pitié encore.

C'est une chose profondément attristante, et qui indique un malheur suprême, que de trouver la pitié là où, d'habitude, on trouve l'envie, c'est-à-dire chez les inférieurs.

Je résolus, dès lors, de ne plus rien demander aux autres, mais d'arriver à gagner sa confiance au point qu'elle me dît tout.

Je fermai les yeux; je me supposai près d'elle : je sentais sa tête appuyée à mon épaule, ses cheveux effleuraient mon visage, son souffle se mêlait à l'air tiède et parfumé que je respirais. D'une voix basse, hésitante, entrecoupée, elle me racontait l'histoire de son cœur, ses espérances, ses joies, ses déceptions, ses tristesses, son mépris des choses réelles, ses aspirations vers l'inconnu; sa parole s'alanguissait ou se pressait selon les péripéties de la narration. Les pleurs qui coulaient de ses paupières attiraient mes pleurs; deux larmes tombaient, l'une de ses yeux, l'autre des miens, sur nos mains entrelacées, et se mêlaient ensemble, pures et limpides comme deux gouttes de la rosée de mai. Un sentiment d'une douceur infinie, chaste comme l'amitié, doux comme l'amour, immatériel comme le dévouement, s'allumait dans nos deux âmes et nous enlevait à la terre pour nous donner un aperçu de la vie des anges qui espèrent en Dieu, vivent en Dieu, aiment en Dieu !

— Oh ! m'écriai-je en me levant, ce serait le paradis sur la terre, ce serait le ciel en ce monde.

Je fis quelques pas au hasard sans savoir où j'allais ; puis, me retournant et rouvrant mes yeux aux choses de ce monde, je vis à quelque distance de moi Zoé et Gratien qui causaient tout bas en me regardant et en ayant l'air de me plaindre.

— Oh ! ne me plaignez pas, leur dis-je, vous n'êtes qu'heureux, vous, tandis que moi... oh ! moi, j'ai l'ange de l'espérance dans le cœur !

XIII

A partir de ce moment, je ne sais plus comment le temps passa.

J'étais appuyé contre un arbre, perdu dans des rêves d'une douceur infinie, lorsque je fus tiré de mon extase par Gratien, qui venait me dire que madame de Chamblay était arrivée, et que le bal commençait.

Je m'élançai vers la grande pièce destinée à l'atelier, et qui, après avoir servi de salle à manger, allait servir de salle de bal.

Elle était éclairée par un lustre et des candélabres apportés du château. J'avoue que j'avais, pour mon compte, entièrement oublié ce détail; la comtesse y avait suppléé.

Elle causait avec Zoé, peut-être de moi; car les deux femmes cessèrent de parler dès qu'elles me virent; la comtesse souriait de ce sourire triste qui lui était habituel.

Il resta sur ses lèvres, mais pâle et infécond, comme un rayon de soleil d'hiver.

La comtesse avait changé de toilette : au lieu du

chapeau de paille de riz, de la robe gris-perle, à volants de dentelle noire, qu'elle portait le matin, elle était coiffée en cheveux, avec une couronne de pervenches naturelles, et était habillée d'une robe de crêpe blanc relevée par une guirlande de fleurs pareilles à celles de la coiffure.

Au reste, pas un bijou. Sa mise, à la rigueur, pouvait être celle d'une paysanne ayant du goût.

Je m'avançai vers elle; sans doute, ma physionomie exprimait la quiétude de mon cœur, car elle me regarda avec étonnement.

— On m'a parlé d'arrangements arrêtés à l'avance, madame; ont-ils été approuvés par vous? lui demandai-je.

— Relativement à la contredanse?

— Oui; n'est-ce pas l'affaire importante du moment?

Elle sourit avec un mouvement de tête d'un grâce suprême, mais en même temps d'une tristesse infinie.

— Je danse avec le marié, dit-elle, et ensuite vous dansez avec moi.

— Après quoi, vous vous retirez, n'est-ce pas?

— Je suis d'une mauvaise santé, et l'on me recommande de ne pas veiller trop tard.

Je tirai ma montre.

— Il est neuf heures, dis-je.

— Oh! fit la comtesse, nous avons deux heures; aujourd'hui, c'est fête; le docteur me pardonnera cet extra.

— Le docteur, oui; mais les autres?

— Quels autres? demanda-t-elle.

— Hélas ! repris-je, vous savez bien ce que je veux dire.

Elle poussa un soupir et baissa la tête.

— Où est Gratien ? dit-elle. Dansons.

Gratien tirait ses gants, qui avaient grand'peine à entrer; on n'avait pas prévu, chez Provost ni chez Jouvin, une main gantant neuf points et demi.

Il parvint à les mettre, grâce à un crevé entre le pouce et l'index.

Il offrit la main à la comtesse avec assez de désinvolture. La bonté de madame de Chamblay donnait de la grâce aux plus humbles, en leur enlevant la gêne.

Nous nous mîmes en place; un instant nous y fûmes seuls.

— Eh bien? dit madame de Chamblay en regardant le reste des convives de Gratien et de Zoé.

— Dame! fit un paysan.

— Oh ! si madame la comtesse le permet, répliqua un autre, on dansera tout de même.

— Eh! sans doute, qu'elle le permet, dit Gratien. Voyons, tout le monde en place!

Chacun se précipita vers sa danseuse. On voyait que, d'avance, les choix étaient faits; la manœuvre s'opéra donc sans confusion.

Les deux violons, renforcés d'un cornet à pistons, donnèrent le signal; les figures s'entrelacèrent.

Quelle étrange chose que ce monde! Parmi les

vingt-cinq ou trente personnes qui se trouvaient là, une seule avait, aux yeux du vulgaire, tout ce qu'il fallait pour être heureuse : jeunesse, aristocratie, fortune, beauté, et cependant il n'y avait qu'à jeter un regard sur la pauvre créature pour comprendre, sans avoir besoin de l'interroger, qu'elle eût volontiers échangé son avenir, s'il eût pu surtout emporter avec lui le passé, contre celui de la plus pauvre des paysannes qui la coudoyaient.

Cependant, peu à peu, au contact de mes mains, qui frémissaient chaque fois qu'elles touchaient la sienne, il me sembla qu'elle s'animait; elle releva et secoua la tête comme un arbre secoue ses feuilles pour en faire tomber la rosée; son teint pâle prit une légère teinte de carmin, l'œil s'anima, et il fut facile de comprendre que l'étincelle pouvait devenir un rayon. La femme luttait contre la statue, le sang persistait à s'infiltrer dans le marbre.

La contredanse finie, la comtesse, au lieu de danser vis-à-vis de moi, allait danser avec moi.

Elle prit mon bras, sans attendre que j'allasse lui demander le sien. Il y avait, de sa part, un effort visible à me traiter comme une connaissance, plus même, comme un ami.

Mais, au frissonnement de sa main, au tremblement de sa voix, à l'hésitation de son regard, il était facile de voir que je n'étais pas plus pour elle un ami qu'un étranger.

Je n'eusse pas osé espérer qu'elle m'aimât encore, mais j'étais sûr qu'elle me craignait déjà.

Je comprenais que je pouvais rester près d'elle sans lui parler, plutôt que de lui parler de choses indifférentes.

Aussi, à peine échangeâmes-nous quelques mots pendant la contredanse. Ces mots, ceux qui les auraient entendus eussent été bien embarrassés de leur donner un sens.

Nous avions déjà une langue à nous, que nous pouvions parler devant les étrangers, sans qu'elle fût comprise par eux.

Après la contredanse, je reconduisis la comtesse.

— Ainsi, lui demandai-je, vous vous en allez à onze heures, c'est-à-dire dans une heure?

— Oui, me dit-elle.

— Avez-vous votre voiture?

— Non. Nous sommes à cinq cents pas du château, et j'ai une pelisse; d'ailleurs, je ne pouvais pas venir en voiture à la noce d'une pauvre paysanne.

— Vous avez, je le sens bien, toutes les délicatesses du cœur. Comment retournerez-vous au château?

— Je me ferai reconduire par Gratien.

— Trouveriez-vous bien inconvenant que je vous reconduisisse?

Elle me regarda.

— Pas moi, dit-elle; j'ai grand bonheur à me trouver avec vous.

— Mais d'autres y trouveraient à redire, n'est-ce pas?

— Peut-être.

— Quelqu'un peut nous accompagner.

— Qui cela ?

— Joséphine, votre nourrice, la gardienne du château de Juvigny.

— Vous avez raison.

— Ainsi je vous ramène au château, n'est-ce pas?

— Oui.

— Merci; il me semble que j'ai des milliers de choses à vous dire, dont je ne trouverai probablement pas une seule quand je serai près de vous.

— Parlez, ou taisez-vous, dit la comtesse en souriant : ce qu'il y a de plus doux après les paroles d'un ami, c'est son silence.

— Pour cela, il faut comprendre aussi bien le silence que les paroles.

— Le silence est quelquefois plus intelligible que les paroles, et c'est pour cela qu'il est quelquefois aussi plus dangereux.

— Il faut, pour admettre cette théorie, supposer entre les individus certains effluves magnétiques.

— Qui existent, dit la comtesse.

— Vous le croyez?

— J'en suis sûre.

— Si je vous demandais une preuve?

— Je vous en donnerais une que je devrais peut-être garder pour moi.

— Laquelle.

— Hier, lorsque vous êtes entré dans l'église, j'étais agenouillée, et je priais.

— Oh ! je vous ai reconnue à l'instant même où je vous ai aperçue.

— Et moi, je vous ai deviné.

— Vous m'avez deviné ?

— Aussi distinctement que si je vous eusse vu dans une chambre obscure.

— Et cependant, lorsque vous m'avez reconnu avec les yeux du corps, vous avez tressailli comme à l'aspect d'un objet inattendu.

— Parce que je m'effraye parfois des mystères de mon organisation; si j'étais née en Écosse, on eût dit que j'avais la double vue.

— Alors, vous êtes une femme de première sensation ?

— Tout à fait : on m'est sympathique ou antipathique à première vue.

— Et vous ne revenez point sur cette impression?

— Je n'ai jamais eu occasion de reconnaître que je me fusse trompée. Il y a plus, je pressens ceux-là qui doivent avoir sur ma vie une influence heureuse ou fatale.

— C'est un don du ciel ; vous pouvez fuir vos ennemis et vous rapprocher de vos amis.

La comtesse secoua la tête.

— La place que la femme tient dans notre société est si étroite, dit-elle, qu'il lui est difficile d'aller à la joie, ou de s'éloigner du malheur.

— Puis-je espérer que vos pressentiments m'ont mis au nombre de ceux dont l'influence sur votre vie doit être heureuse?

— Il me semble que vous me rendrez un jour un grand service; lequel, je ne saurais le dire.

— Vous ne pouvez point préciser?

La comtesse, par un puissant effort de sa volonté, parvint à s'isoler un instant.

— L'eau, le feu, le fer...; non, ce n'est rien de tout cela, murmura-t-elle; et cependant il me semble que vous êtes destiné à me sauver la vie.

— Dieu le veuille! m'écriai-je avec un tel élan, que la comtesse mit en souriant un doigt sur sa bouche pour m'indiquer que je parlais à la fois et trop haut, et avec trop de véhémence.

— C'est la nuit, c'est l'obscurité... je n'y vois rien, dit-elle; je suis dans une cave ou dans un tombeau.

Puis, souriant :

— Il faudrait que je fusse endormie, j'y verrais mieux.

— Vous voyez en dormant? lui demandai-je.

— Dans ma jeunesse, oui, j'étais une excellente somnambule, à ce que disait ma belle-mère, du moins; il m'est arrivé vingt fois de trouver une broderie avancée ou un dessin fini, sans que je pusse m'expliquer le progrès autrement que par un travail nocturne, dont je ne conservais aucun souvenir.

— J'ai bien envie d'essayer, dis-je, si j'aurais quelque puissance sur vous.

— N'essayez jamais, dit-elle, je vous en prie.

— Jamais?

— A moins que je ne vous le dise moi-même.

— Et je puis espérer qu'un jour, vous-même, vous aurez recours à moi?

— Peut-être; seulement, donnez-moi votre parole d'honneur que jamais, à mon insu, vous n'abuserez contre moi de la confidence que je viens de vous faire.

— Jamais, sur ma parole d'honneur.

Elle me tendit la main.

Dix heures et demie sonnèrent; la comtesse se leva.

— Déjà? lui dis-je.

— Vous êtes la seule personne ici avec laquelle j'aie du plaisir à causer, et je ne puis causer éternellement avec vous; mieux vaut donc que je rentre au château.

— Séparé de vous par le corps, serai-je au moins quelques instants encore, après vous avoir quittée, réuni à vous par la pensée?

— Je vous répondrais non, que vous ne le croiriez pas; la pensée est le métal le plus malléable qui existe au monde : la séparation ne la brise pas; contre elle, l'éloignement est impuissant; elle s'étend au delà des horizons, elle se prolonge à l'infini, elle traverse les montagnes, les fleuves, les océans; laissez l'extrémité de votre pensée dans ma main, et faites le tour du monde par l'orient, vous pourrez, en revenant par l'occident, nouer le bout que rapportera votre main à celui qu'aura gardé la mienne.

— Vous pouvez maintenant m'ordonner de vous

quitter et de faire mille lieues; après des paroles comme celles-là, il n'y a plus d'absence.

— D'ailleurs, dit la comtesse en faisant un mouvement pour lever les yeux au ciel, n'existe-t-il pas un lieu où, tôt ou tard, on se réunit pour ne plus se quitter?

— Vous êtes de la nature des anges, et vous aspirez au séjour des anges; mais, moi, le poids de mon corps me retient à la terre. Si vous partez avant moi, donnez-moi la main; seul, j'aurais trop de peine à vous rejoindre.

Elle s'était levée et avait pris mon bras; Zoé accourut à elle.

— Vous partez, madame la comtesse? demanda la jeune femme.

— Oui, répondit-elle.

Puis, posant sa main sur sa tête :

— Reçois, ma pauvre enfant, dit-elle, le souhait d'une femme qui t'aime comme une sœur, mieux encore, comme une mère. Sois heureuse! La Providence vous a donné le premier et le plus solide élément d'un bonheur durable : un amour mutuel. Heureux ceux-là qui, la main dans la main, peuvent dire, le jour où le prêtre les bénit au nom du Seigneur : « Seigneur, nous nous aimons! »

Elle embrassa Zoé au front, tendit la main à Gratien, prit congé des autres invités par une inclination de tête, fit signe à Joséphine de nous suivre, et sortit en s'appuyant à mon bras.

XIV

Je fis un tiers du chemin sans prononcer une seule parole; elle non plus ne parlait point; mais chacun de nous, c'était évident, tâchait de lire, autant que possible, dans le cœur de l'autre.

— Vous étiez heureux, tout à l'heure; pourquoi êtes-vous triste maintenant? me demanda la comtesse tout à coup et sans transition.

— Je ne suis pas triste, je suis seulement rêveur, lui répondis-je.

— Voulez-vous m'expliquer cela?

— Oh! bien volontiers.

— Je vous écoute, dit-elle.

Et elle ralentit le pas.

— Il y a un an à peu près, lui dis-je, que j'éprouvai une des plus profondes douleurs que l'on puisse éprouver : je vis mourir ma mère.

— Dieu m'a épargné cette douleur, à moi, me dit-elle : ma mère est morte en me donnant le jour.

— Sous le poids de cette douleur, je crus qu'il n'y avait plus pour moi une seule joie au monde; il me sembla que la tombe de ma mère s'était ouverte dans mon cœur même, et que dans cette tombe allaient s'engloutir, au fur et à mesure que Dieu me les enverrait, les riantes illusions de la vie. Tout ce

que j'avais de larmes dans les yeux, je les ai versées. Je me suis nourri de mon amertume jusqu'à ce que ma main, lassée, en écartât la coupe de mes lèvres ; ce fut la première lassitude qu'éprouva ma douleur. Je m'éloignai des objets qui me rappelaient la pauvre morte; mais je me mis à la recherche de paysages désolés comme mon cœur, je demandai à l'Océan ses tempêtes, pour les comparer à celles de mon âme, et je vis des gouffres plus profonds, des abîmes plus insondables dans l'homme que dans la mer; puis je m'aperçus que ces mornes plages lassaient mon regard, que cet Océan bouleversé fatiguait mon oreille; je revins chercher les calmes horizons où le vent murmure dans le feuillage des trembles, où les ruisseaux coulent à l'ombre des saules pleureurs ; j'y trouvai, non point l'absence de la tristesse, mais le sommeil de la douleur. C'est pendant cette période que je vous connus, madame; vous m'apparûtes comme le génie de la mélancolie qui eût emprunté les ailes d'azur de l'espérance! ma poitrine retrouva les doux soupirs, ma lèvre les sourires désappris. Il est vrai que je croyais alors que je ne sourirais jamais plus qu'en soupirant; mais encore cette fois je me trompais, et, un jour, je surpris un sourire sur ma bouche, tandis que le soupir qui ne pouvait monter jusqu'à lui retombait au fond de mon cœur. Enfin, hier, aujourd'hui, ce soir, j'ai tout oublié, et le bonheur, un bonheur inconnu, nouveau, inespéré, a séché jusqu'à la fraîcheur de ma dernière larme;

et, chose étrange ! je n'ai pas un remords pour ma douleur oubliée ; je me suis retrouvé au milieu du bruit; j'ai pris part à une fête; le son des instruments joyeux a résonné à mon oreille ; et moi, fils pieux, qui me croyais vêtu d'un deuil éternel, j'ai pris ma part du plaisir et de la gaieté des autres hommes. Voilà à quoi je réfléchissais, madame, quand, après m'avoir vu heureux, vous avez cru me voir triste; ce qui vous semblait de l'abattement n'était que de la rêverie.

— Heureux celui qui n'a reçu du ciel que les douleurs qui peuvent être consolées ! dit la comtesse.

— Il y en a donc d'inconsolables?

— Il y en a d'inguérissables, du moins.

— J'avais cru que la perte d'une mère était de celles-là.

— Non, car vous croyez à l'immortalité de l'âme, n'est-ce pas?

— Je n'ose y croire, je me contente de l'espérer.

— Mais, si l'esprit de ceux qui nous ont aimés leur survit, cet esprit, vous n'en doutez pas, a conservé pour nous tout l'amour qu'éprouvait le cœur.

— Oui, en se purifiant encore à la flamme céleste.

— Votre mère vous aimait?

— L'amour d'une mère est la seule chose que l'on puisse comparer à la puissance de Dieu.

— Eh bien, comment voulez-vous que cet amour exige une douleur éternelle? Il aimerait mal, celui

qui, partant pour toujours, imposerait à celui qui reste un regret qui n'aurait pas d'allégement. C'est votre mère qui, invisible, mais toujours présente, marchant devant vous comme ces divinités que les poëtes antiques cachent dans un nuage, c'est votre mère qui vous a éloigné de la chambre mortuaire, qui vous a conduit près des océans, qui vous a mis en face des tempêtes et qui, de son souffle impalpable chassant les nuages de votre front, de sa main invisible séchant les larmes de vos yeux, vous conduisit, comme sur un tapis toujours plus doux, toujours plus riant, des âpres rivages de la mer dans nos paysages calmes et verdoyants. Elle avait son but, cette ombre adorée qui vous guérissait ainsi peu à peu : c'était de vous ramener des portes de son tombeau aux lumineuses splendeurs de la vie; vous y êtes, ou vous croyez y être ; eh bien, pensez-vous qu'elle regrette votre tristesse, qu'elle réclame vos soupirs, qu'elle aspire à vos larmes? Non; elle est là, près de vous, elle marche à vos côtés, elle sourit à votre bonheur, elle murmure tout bas : « Sois heureux, mon fils! sois heureux! »

— Ah! vous aviez bien raison, lui dis-je, vous êtes véritablement douée de la double vue.

Et je fus près d'ouvrir les bras et d'étreindre l'air limpide et transparent de la nuit, en disant : « Ma mère! ma mère! »

Nous retombâmes dans notre premier silence, et nous arrivâmes ainsi, sans nous être dit une seule parole, jusqu'à la charmante église de Notre-Dame-

de-la-Culture, qui, debout sur son piédestal de rochers, dressait, au milieu des ténèbres, son clocher découpé à jour.

— Tournons-nous l'église, ou traversons-nous le cimetière? demandai-je à la comtesse. Je crois que, par ces deux routes, on va au château.

— Traversons le cimetière, répondit madame de Chamblay; j'ai quelque chose à vous montrer.

Nous montâmes les quinze ou vingt marches qui conduisent au rustique campo-santo, qu'aucune porte ne ferme, qu'aucune barrière ne clôt; on dirait une allusion à la mort contre laquelle, comme l'a dit un poëte, « il n'y a ni garde, ni grille, ni muraille. » A la dixième ou douzième marche, j'arrêtai Edmée.

— Écoutez, lui dis-je.

Des notes d'une admirable sonorité s'égrenaient dans les airs.

— C'est mon rossignol, dit-elle.

— Comment! votre rossignol?

— Oui, je l'ai trouvé, il y a deux ans, tombé hors du nid; je l'ai recueilli et élevé. A mesure que les plumes lui sont venues, je l'ai apporté dans le cimetière et habitué peu à peu à un buisson. Le jour où j'ai cru qu'il pouvait vivre sans mon aide, je l'y ai laissé; tout l'été, je l'y ai vu; il ne chantait pas encore. A l'hiver, il est parti; puis, un matin du printemps suivant, au mois de mai, en venant à l'église, tout à coup j'ai entendu chanter un rossignol: c'était le mien!

Nous achevâmes de monter les marches; nous passâmes derrière l'église, et nous allâmes droit au mélodieux buisson.

La première fois, à mon approche, l'oiseau s'était tu; mais, cette fois, comme s'il eût reconnu sa mère d'adoption, il continua de chanter.

A quelques pas du mur auquel était adossé le buisson, et en face d'un terrain planté de saules pleureurs et semé de pervenches pareilles à celles qu'elle portait dans ses cheveux et à sa robe, Edmée s'arrêta.

— Pourquoi, lui demandai-je, avez-vous choisi plus particulièrement cet endroit pour en faire la patrie de votre rossignol?

— Parce que c'est ma patrie, à moi, répondit la comtesse avec son sourire triste.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous ne comprenez pas que, le château de Chamblay étant à deux cents pas d'ici, que l'église de Notre-Dame-de-la-Culture étant son église, et le cimetière, par conséquent, son cimetière, l'endroit m'ait plu? Vous ne comprenez pas que, dans un moment de tristesse, j'aie dit : « On doit être bien là, la tête appuyée à ce mur, couchée à l'ombre de ces saules, sous ces pervenches qui semblent des étoiles; on doit être bien là pour dormir pendant l'éternité, » et que j'aie acheté cette place, et que j'y aie fait faire un caveau, et que j'y aie mis à tout hasard ce rossignol?

— O Edmée ! lui dis-je en lui serrant le bras.

Elle ne parut point s'apercevoir que je l'avais appelée par son nom de baptême, et continua :

— Bon ! ce sont là des précautions sans conséquence, comme de faire son testament et de se confesser; les prêtres et les notaires vous le diront : on ne meurt point pour cela.

— Dans tous les cas, lui dis-je en essayant de sourire, votre rossignol vous est infidèle.

— Comment cela?

— Vous le voyez, ce buisson ne fait point partie de votre terrain, et il a adopté une tombe qui, par bonheur, n'est point la vôtre.

— Oui, dit la comtesse, il a adopté la tombe d'une pauvre enfant de quinze ans, douce, belle, charmante, et qui eût bien voulu ne pas mourir, elle; mais la mort est ainsi faite, non-seulement inflexible, mais haineuse. Nous la couchâmes là, l'année dernière. Elle m'aimait beaucoup, et, en mourant dans mes bras, elle demanda deux choses : c'était, la première, de la faire enterrer le plus près possible de l'endroit où je serai un jour enterrée moi-même... Voilà comment mon rossignol chante sur sa tombe. Je le lui prête ; mais, un jour, je le lui reprendrai.

— Oh ! mon Dieu ! lui dis-je, pouvez-vous avoir des idées si sombres, si tristes ?

Elle sourit.

— Et qui vous dit que ce ne sont point mes idées gaies, à moi ? Il sait bien cela, au reste, l'ami des morts, qu'il appartient, non à la pauvre Adèle, mais à moi ; vous allez voir.

Elle se détacha de mon bras et s'avança vers la pierre du caveau qui faisait saillie sur le sol.

Je voulus la suivre.

— Non, dit-elle, restez là, vous l'effrayeriez.

Je restai.

La comtesse alla jusqu'à la pierre, et se coucha dessus, accoudée sur son bras.

Aussitôt le rossignol quitta le buisson, vint se percher sur une branche de saule directement au-dessus de la comtesse, et se mit à chanter.

La lune, en ce moment, sortit d'un nuage et jeta un de ses rayons sur ces saules, sur cette tombe et sur la comtesse couchée dessus.

Elle était si immobile et me parut si pâle, que je frissonnai, et, m'élançant vers elle et la soulevant dans mes bras :

— Oh ! m'écriai-je, pas une minute, pas une seconde de plus ; ne tentons pas Dieu !

Et je l'éloignai de cette terre mortuaire pour la ramener dans le chemin.

L'oiseau, effrayé par mon approche, s'était envolé.

— Partons! partons, repris-je ; je ne veux pas que vous restiez plus longtemps ici.

Edmée appela Joséphine. La bonne emme était allée s'agenouiller sur une tombe qui n'avait ni pierre, ni croix, ni buisson, ni saule, ni rossignol, mais qu'elle reconnaissait cependant dans l'herbe au milieu des autres.

C'était celle de son mari.

Elle nous rejoignit à l'entrée ou plutôt à la sortie du cimetière, et nous continuâmes notre chemin vers le château.

— Et la seconde chose que vous aviez promise à Adèle, demandai-je au bout d'un instant, quelle était-elle?

— De lui faire son épitaphe.

— Alors ces vers que j'ai lus, que j'ai retenus, qui sont restés dans ma mémoire, ou plutôt dans mon cœur, ces vers :

Elle aurait eu quinze ans à la saison nouvelle.
Un soir, elle tomba, beau lis battu des vents.
O terre de la mort, ne pèse pas sur elle,
Elle a si peu pesé sur celle des vivants!

— Ces vers, interrompit la comtesse, disent mal ce que j'eusse voulu bien dire, voilà tout.

Comprenez-vous, mon ami, quel abîme de poésie et de tristesse était ce cœur?

Encore une fois, nous retombâmes dans le silence et nous atteignîmes la grille du château sans avoir prononcé une parole.

Je sentis qu'arrivé là, il fallait prendre congé de la comtesse.

— Madame, lui dis-je, au moment de vous quitter, — pour combien de temps, hélas! je n'en sais rien, — j'ai une restitution à vous faire.

— Laquelle? demanda la comtesse étonnée.

Je tirai de ma poitrine la bague qu'elle m'avait donnée pour les habitants du Hameau, j'ouvris le

ressort de la chaîne qui soutenait la bague, et je la lui tendis.

— Cette bague, lui dis-je.

La comtesse tressaillit, et, s'il eût fait jour, je l'eusse vue rougir.

— Cette bague n'est plus à moi, dit-elle, je vous l'ai donnée.

— Oui, lui répondis-je, mais un scrupule me retient.

— Lequel?

— Ce n'est point à moi qu'elle a été donnée, c'est aux incendiés du Hameau.

— Ne leur en avez-vous point donné le prix?

— Si fait, madame.

— Alors, vous avez accompli mes intentions. Quant à la possession actuelle de cette bague, un autre l'eût achetée; vous avez pris les devants : j'aime mieux qu'elle soit entre les mains d'un ami qu'entre celles d'un étranger.

— Mais, vous le voyez, lui dis-je, elle n'était pas dans les mains d'un ami... elle était sur son cœur !

— Qu'elle reste où elle était.

Et la comtesse fit un mouvement pour passer le seuil de la grille, que Joséphine tenait ouverte.

— Pardon, madame, lui dis-je tout tremblant, permettez un échange.

Le sourcil de la comtesse se fronça.

— Oh ! attendez, lui dis-je.

— J'attends.

— Prenez cette clef.

Et je lui présentai une clef, en effet.

— Qu'est-ce que cette clef ? demanda-t-elle.

— Celle de cette petite chambre que vous eussiez voulu revoir une dernière fois avant que le comte de Chamblay eût vendu Juvigny.

— Je ne comprends pas, dit la comtesse.

— Joséphine vous dira tout, lui répliquai-je.

Et, la saluant avec un profond respect, je m'éloignai.

A peine avais-je fait trente pas, que j'entendis un doux mot qui traversait doucement l'espace.

C'était la comtesse qui me criait : « Merci ! »

XV

O mon ami, que les premières sensations d'un véritable amour, à quelque âge qu'elles nous prennent, sont une enivrante chose ! Peut-être ai-je été plus vivement heureux, jamais je ne l'ai été plus complétement que cette nuit où je quittais Edmée avec la certitude de laisser en elle une portion de moi, comme j'emportais en moi une portion d'elle, et où je m'en allais le front ceint de ce mot *merci*, comme d'une couronne de roses.

J'étais arrivé sur cette limite extrême de la terre

qui, si on la dépassait, ne serait plus la terre, mais le ciel.

Et, chose singulière, c'est qu'aucune pensée charnelle ne se mêlait à cette source d'amour, née dans mon cœur, et qui débordait de mon cœur. Il me semblait qu'il se faisait chez Edmée un partage tout naturel du corps et de l'âme. Le corps était à son mari, mais l'âme était à moi.

Pour le moment, je n'en demandais pas davantage; de même que mon esprit était tout entier sous l'influence des instants que je venais de passer avec elle, j'étais certain que, de mon côté, j'avais laissé dans sa mémoire une empreinte indélébile, et tout ce que j'avais fait d'inspiration, histoire de la bague, achat du château de Juvigny, don de la maison de Gratien, n'eût pas mieux réussi, quand c'eût été l'effet d'un calcul.

Je me trouvais maintenant mêlé non-seulement à ses souvenirs, mais encore à sa vie.

Elle m'avait déjà parlé du présent; la première fois qu'elle me reverrait, elle me parlerait du passé.

Seulement, quand la reverrais-je ?

Pour cela, je m'en rapportais à Dieu, qui, par un concours de circonstances si inattendues, avait déjà rapproché et mis en contact nos deux existences, lesquelles, selon les probabilités, devaient s'écouler loin l'une de l'autre.

Je revins par la route que j'avais suivie avec elle; je sentais, pour ainsi dire, son bras appuyé au mien; je repassai à travers le cimetière; le ros-

signol chantait, la lune tamisait sa douce lumière à travers les branches des saules; je regardai, les mains jointes et les larmes aux yeux, cette pierre où, un instant auparavant, elle était couchée, et il me semblait que je n'eusse rien demandé de plus au Seigneur que de dormir là, côte à côte avec elle, pendant l'éternité.

J'entendais les grincements des violons et les éclats métalliques du cornet à pistons. Je pensai qu'il était temps d'aller me montrer aux danseurs: on m'avait vu sortir avec madame de Chamblay, il était bon que l'on me revît seul.

Je rentrai dans un intervalle de repos; je pris congé de Zoé par un baiser sur le front, de Gratien par une poignée de main, et je rentrai au *Lion d'or.*

Rien ne me retenait plus à Bernay; essayer de revoir Edmée eût été une imprudence; des yeux jaloux et perçants étaient fixés sur nous; il fallait, autant que possible, qu'ils ne vissent rien de plus que ce qu'ils avaient déjà surpris.

D'ailleurs, j'emportais assez de bonheur avec moi pour attendre, même dans la plus complète solitude, qu'un événement quelconque me ramenât en présence de madame de Chamblay.

Je n'avais pas oublié l'invitation du comte pour ouvrir la chasse avec lui; mais s'en souviendrait-il?

La chasse s'ouvrait le 3 septembre, nous étions au 20 août; ce n'était que treize ou quatorze jours à attendre.

J'éprouvais une étrange indifférence à l'endroit

de M. de Chamblay. Sans être de mœurs austères, j'avais toujours ressenti une profonde répugnance à faire la cour à une femme mariée ; or, voilà que je m'étais pris d'un amour profond et invincible pour la comtesse, sans même songer qu'elle avait un mari et sans éprouver en rien cet éloignement que j'avais toujours ressenti pour la femme qui n'est pas libre. Je pressentais vaguement qu'il y avait, entre le comte et sa femme, quelque mystère qui me permettait de l'aimer sans jalousie et sans remords.

D'ailleurs, je l'ai déjà dit, c'était le cœur de la comtesse que j'ambitionnais, c'était cette douce et tendre portion de l'amour qui touche à la fraternité ; et, quand j'avais entendu la petite Élisa l'appeler *maman*, le sentiment qui m'avait si cruellement étreint le cœur, ce n'était pas l'idée du rapprochement conjugal qui avait donné le jour à cet enfant, c'était le regret qu'une portion de ce cœur, que je voulais posséder tout entier, me fût enlevée par l'amour maternel.

Comme j'avais été heureux d'apprendre qu'Edmée, orpheline comme fille, à peu près veuve comme femme, ne tenait à rien au monde sur la terre, et, en échange de tout mon amour, pourrait me donner tout le sien !

Aussi la sérénité de mon visage frappa-t-elle Alfred.

— Bon ! dit-il ; il ne faut pas demander si la noce était gaie et si la dame de nos pensées y était.

— Quelle noce? demandai-je à Alfred, auquel je n'avais fait aucune confidence.

— Bon! la noce de Gratien le menuisier avec Zoé, la sœur de lait de madame de Chamblay.

— Comment sais-tu que je viens de la noce?

— Je t'ai fait espionner.

— Comment! tu m'as fait espionner?

— Oui, je m'essaye. J'ai voulu savoir l'aptitude que j'aurais à commander une escouade de mouchards.

— Je ne te comprends pas; mais, en tout cas, si tu espionnes, j'espère que c'est pour ton compte.

— Tu vas comprendre, mon ami. Tu vois un homme qui cultive dans ce moment-ci le champ planté d'arbres à pommes d'or que l'on appelle l'élection: un des députés du département de l'Eure est mort; je me mets sur les rangs pour le remplacer. J'ai déjà fait ma circulaire; la voici. Je promets à mes mandataires des chemins de fer, des ponts, des canaux. Je vais faire d'Évreux une Venise et de Louviers un Manchester. Une fois nommé, tu devines bien que je rentrerai dans les bornes modestes d'un budget de huit cents millions. Tu comprends qu'avec mes talents administratifs et mon éloquence tribunitienne, je ne demeurerai pas longtemps simple député; je serai de toutes les commissions, on me nommera du conseil d'État; puis, au premier changement de ministère, j'attraperai un portefeuille. — Le portefeuille qui convient à un grand administrateur comme moi, c'est

celui de l'intérieur? Le véritable préfet de police, celui qui demeure rue de Jérusalem, n'est que son premier commis. Eh bien, mon ami, voici ce que je me suis dit : J'ai reçu avis que M. Max de Villiers — malgré son amitié bien connue pour le pauvre prince que nous avons eu le malheur de perdre — conspire contre le gouvernement...

— Comment! interrompis-je, je conspire contre le gouvernement?

— Laisse-moi donc continuer! Je ne dis pas que tu conspires; je suppose que j'aie reçu avis que tu conspirais; eh bien, mon devoir est de te convaincre de conspiration ou de t'innocenter. Je lâche donc après toi mes mouchards; il faut que je sache ce que tu fais jour par jour, heure par heure, minute par minute. Veux-tu voir dans ton dossier le rapport qui m'a été envoyé sur tes faits et gestes?

— Ma foi, oui.

— Le voilà : « Parti pour Alençon le 29 juillet; le même jour a fait visite à un notaire nommé Desbrosses, fort connu pour ses opinions avancées. » Tu vois que les premiers indices sont contre toi.

— Mais, mon cher Alfred, je n'allais pas chez M. Desbrosses pour parler le moins du monde politique; j'y allais...

— Ah! si tu me dis pourquoi tu y allais, je n'aurai plus le mérite de l'avoir deviné.

— Continue alors.

— « Comme la conversation a eu lieu tête à tête, on ne sait pas si le susdit Max de Villiers a parlé

politique; le résultat visible de l'entretien a été l'achat du château de Juvigny. Le soir même, M. de Villiers est parti pour Paris et en est revenu avec cent vingt mille francs. » Est-ce exact?

— Ma foi, oui, et je t'en fais mon compliment. Voyons, monsieur le futur ministre de l'intérieur?

Alfred ramena les yeux sur son rapport et continua :

— « Pris une voiture à Alençon; s'est fait conduire au château de Juvigny; y est arrivé vers trois heures de l'après-midi. » Eh bien?

— Mon cher ami, continue; tu es déjà, dans mon esprit, à la hauteur de M. Lenoir.

— « A visité le château et y a couché. De retour à Évreux, après six jours d'absence. Le jour même du retour, a fait estimer une bague chez M. Bochard, joaillier dans la Grande-Rue; mais, au lieu de la vendre, a acheté une chaîne de Venise, et a pendu la susdite bague à son cou. »

Je rougis malgré moi.

Alfred s'aperçut de ma rougeur.

— Je ne te demande pas si c'est vrai ou non, je te lis mon rapport. « Reparti pour Bernay; loge au *Lion d'or*, achète chez maître Blanchard une petite maison rue de l'Église, moyennant trois mille francs. Parti pour Lisieux, y a acheté des instruments de menuiserie et des meubles. » Suit le détail des instruments de menuiserie et des meubles que tu as achetés... Veux-tu le vérifier?

— Non, inutile. Tu montes, pour moi, à la hauteur de M. de Sartine.

— Attends donc, attends donc ! « Est revenu à Bernay, a fait mettre à leur place, dans la maison achetée, les meubles et les instruments; a commandé un repas de noces à l'hôtel du *Lion d'or*, à la condition que ce repas de noces serait servi dans la maison de la rue de l'Église. »

— Je dois dire qu'aucun détail n'a échappé à ta perspicacité. Maintenant, reste à savoir ce que j'ai fait depuis avant-hier.

— Tu es arrivé depuis dix minutes, cher ami; conviens qu'il n'y a pas encore de temps perdu; j'attends mon dernier rapport.

En ce moment, la porte du cabinet d'Alfred s'ouvrit, et l'huissier lui remit une lettre de grand format.

— Par ma foi, dit-il, tu es servi à souhait, et le voici.

— Le rapport sur moi?

— Le rapport sur toi.

— Veux-tu me permettre d'ouvrir cette lettre?

— Comment donc ! j'allais t'en prier.

J'ouvris la lettre et je lus :

Rapport sur M. Max de Villiers, journées des 18, 19 et 20 août.

« 18 août.

» Reparti pour Bernay; arrivé à l'hôtel à quatre heures de l'après-midi; à six, est allé visiter l'église

de Notre-Dame-de-la-Culture, n'en est sorti qu'au bout de trois quarts d'heure, dix minutes après la comtesse de Chamblay; est resté dans le cimetière jusqu'à onze heures et demie du soir, est rentré au *Lion d'or* à minuit.

» 19 août.

» A été visité, à neuf heures du matin, par le menuisier Gratien Benoît, avec lequel il est sorti à dix heures moins un quart pour se rendre au château de Chamblay, où attendait la fiancée du susdit Gratien; parti pour la mairie à dix heures et demie, entré dans l'église à onze heures moins cinq minutes; donnait, en sortant, le bras à madame la comtesse de Chamblay... »

Alfred me regarda.

— C'est vrai, lui dis-je; qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

— Rien; continue.

Je continuai.

« Le soir, a ouvert le bal avec la mariée, a dansé la seconde contredanse avec la comtesse de Chamblay, l'a reconduite à son château, accompagnée d'une vieille femme nommée Joséphine Gauthier, l'a quittée à minuit, est revenu à la maison de la rue de l'Église, a pris congé des jeunes époux, est rentré au *Lion d'or,* et le lendemain, 20 août, c'est-à-dire aujourd'hui à huit heures du matin, est reparti pour Évreux, où sa première visite a été pour

M. le préfet, dans le cabinet duquel il est en ce moment. »

— Qu'en dis-tu?

— J'ai fort entendu vanter la police de M. Fouché; mais je crois qu'elle était bien peu de chose près de la tienne.

— Alors, tu attesteras que je ferai un bon ministre de l'intérieur?

— En ce qui concerne la police, oui. Mais, voyons, dis-moi, que signifie cette plaisanterie?

— Ce n'est pas une plaisanterie le moins du monde. Quand je t'ai rencontré sur le boulevard du Jardin-Botanique, à Bruxelles, je t'ai dit : « Dans trois mois, je serai préfet, » et, au bout de trois mois, j'ai été préfet. Aujourd'hui, je te dis à Évreux, dans mon cabinet : Dans trois mois, je serai député, et, dans un an, ministre. Aussi vrai que j'ai été préfet dans le délai indiqué, dans le délai indiqué je serai député et ministre.

— Et tu n'as rien autre chose à ajouter? demandai-je à Alfred en le regardant fixement.

— Si fait, dit-il.

Il baissa la voix et posa la main sur mon bras.

— J'ai à ajouter ceci, mon cher Max : Tu aimes madame de Chamblay, et cet amour m'inquiète.

— Alfred!

— Ami, je suis encore le seul qui le sache, et ton secret est là, ajouta-t-il d'un ton grave et en posant la main sur sa poitrine, plus en sûreté, crois-moi,

dans mon cœur que dans le tien ; mais ce que je sais, Max, un autre peut le savoir de la même manière. Il suffit de faire ce que j'ai fait, d'écrire au préfet de police d'envoyer un de ses agents. M. de Chamblay est un esprit taciturne; je suis comme César, je me défie des faces maigres et pâles. Eh bien, suppose que M. de Chamblay conçoive quelques soupçons, suppose qu'il écrive au préfet de police, suppose que le préfet de police lui envoie un homme aussi habile que celui qu'il m'a envoyé, suppose encore une chose que je ne suppose pas, moi, mais dont je suis sûr, c'est que tu sois aimé comme tu aimes. On surprend M. Max de Villliers aux genoux de la comtesse...

— Et on leur brûle la cervelle à tous les deux?

— Non.

— On provoque M. Max de Villiers et l'on se bat avec lui?

— Non.

— Que fait-on, alors?

— On met la comtesse dans un couvent, on la force de renouveler une procuration générale expirée ou près d'expirer, et en vertu de laquelle on a vendu cette terre de Juvigny, qui devait être sacrée au comte comme ayant été le berceau de sa femme, et on la dépouille du peu qui lui reste; et le monde, sans donner raison à M. de Chamblay, n'ose plus lui donner tout à fait tort.

Je restai un instant interdit de cette conclusion.

— Et la philosophie de tout cela, demandai-je à

Alfred, est-elle que je dois renoncer à madame de Chamblay?

— Ce serait le plus sage, mais c'est tout bonnement impossible; où tu en es de ton amour, mon pauvre Max, tu renoncerais plutôt à la vie que de renoncer à lui. Non, la philosophie de tout cela est que tu avais besoin d'être prévenu, convaincu même, pour prendre à l'avenir les précautions nécessaires; te voilà prévenu, te voilà convaincu, n'est-ce pas? Tu as déjà le courage du lion, ajoutes-y la prudence du serpent. Quand tu iras, je ne puis pas te dire où, mais où tu meurs d'envie d'aller, regarde devant toi, derrière toi, autour de toi; quand tu y seras arrivé, sonde les planchers, explore les cabinets, ouvre les armoires; si c'est au rez-de-chaussée, réserve-toi une porte par laquelle tu puisses sortir; si c'est au premier étage, une fenêtre par laquelle tu puisses sauter sur des plates-bandes comme Chérubin; si c'est au second, un escalier dérobé par lequel tu puisses t'évader comme don Carlos; si c'est au troisième, ma foi, arme-toi, défends-toi, et tue le diable avant que le diable te tue. Ce n'est peut-être pas précisément le conseil d'un préfet que je te donne là, mais c'est celui d'un ami.

Je serrai la main d'Alfred.

— Et je l'accepte comme tel, lui dis-je.

— Bien! maintenant, le suivras-tu?

— Je ferai de mon mieux pour cela.

— On ne peut pas demander davantage à un homme. Et, maintenant que te voilà propriétaire

dans le département, je te demande ton influence pour me faire nommer député.

— Tu le désires donc bien?

— Autant que tu désires revoir madame de Chamblay, qui, sur mon honneur, est une adorable femme.

Sur quoi, Georges étant venu dire que le coupé était attelé, Alfred prit son chapeau et ses gants, m'offrit un cigare et en alluma un.

— Tu ne viens pas avec moi? dit-il.

— Où cela?

— Faire une visite d'élection.

— Non, merci.

— Tu as bien raison! rêve, mon ami, rêve! il n'y dans ce monde de nécessaire que le superflu et de positif que l'idéal.

Et il sortit.

Une seconde après, la porte se rouvrit.

— A propos, dit Alfred en passant la tête par l'ouverture, défie-toi d'une certaine Nathalie; c'est une drôlesse capable de tout pour de l'argent.

XVI

Ma conversation avec Alfred m'avait laissé une certaine inquiétude dans l'esprit : je dis à Georges de me seller un cheval, et, sans attendre Alfred, je partis pour le château de Reuilly.

J'en étais arrivé à adorer la solitude de son parc et les ombrages de ses arbres. Il me semblait, quand je m'y promenais seul et que je laissais mes pensées suivre leur cours, que je voyais parfois glisser une ombre blanche dans l'épaisseur des massifs, que je suivais cette ombre et que, tout à coup, au détour d'une allée, je la voyais assise, rêveuse, sur un banc, ou inclinée, pensive, au bord de la rivière.

Cette ombre blanche, c'était Edmée ou plutôt l'âme d'Edmée, qui m'apparaissait muette, impalpable et fugitive, mais enfin qui faisait tout ce que peut faire une âme pour le corps et pour l'âme qui l'aiment.

Parfois, je songeais aussi à ce que m'avait dit Alfred. Sans qu'on pût rien dire de positif contre lui, M. de Chamblay avait une étrange réputation dans le département. Il était joueur, cela était bien connu; mais on ajoutait que parfois, soit chagrin secret, soit entraînement naturel, il se laissait aller, dans ses soupers d'amis, à des ivresses pendant lesquelles ses divagations allaient jusqu'à la folie, ses emportements jusqu'à la fureur.

Il fallait bien qu'il y eût quelque mystère caché pour que la comtesse, cet ange de vertu, de résignation et de dévouement, fût malheureuse d'un malheur tel, qu'elle n'avait point la force de le cacher.

Et, chose singulière! il me semblait comprendre instinctivement que tout le malheur de la comtesse

ne venait pas de son mari, et qu'il y avait dans les gens qui l'entouraient une autre cause à ses tressaillements subits et à ses tristesses prolongées.

Une voix me disait : « C'est le prêtre ! »

Et alors je frissonnais.

Se défier d'un prêtre, avoir à craindre un prêtre me paraissait, à moi, homme d'éducation religieuse, cœur pieux bien plutôt qu'incrédule, une anomalie à laquelle je ne pouvais m'habituer. De temps en temps, les tribunaux nous révélaient bien quelque exécrable cruauté, quelque assassinat abominable commis par un homme d'Église : les noms des Maingrat et des La Collonge venaient bien de temps en temps frapper d'épouvante la société ; mais ces hommes, à tout prendre, étaient des monstres dans l'ordre physique, et, à quelque classe de la société qu'ils eussent appartenu, ils auraient, comme les Papavoine et les Lacenaire, été des exceptions dans le crime. Les sévérités de leur état, qui ont fait la vertu des autres, avaient fait leurs déréglements à eux; mais, enfin, je m'explique mieux la brutalité de frère Léotade que l'hypocrisie de Tartufe; je plains l'un, je méprise l'autre.

En somme, tout cela restait vague et flottant dans mon esprit; il me semblait que j'étais entré dans un monde où je coudoyais des êtres de forme indéterminée, comme ceux que l'on voit dans les songes. Comme dans les songes, j'étais atteint de certaines craintes auxquelles je ne pouvais pas assigner une cause matérielle, mais seulement instinctive.

Je sentais bien qu'un jour la lumière se ferait dans ce crépuscule; mais, ce jour-là, tout au contraire de ceux qui, en se réveillant, sont débarrassés du danger imaginaire qu'ils couraient pendant leur sommeil, moi, ce serait au moment où mes yeux pourraient voir, où mon esprit pourrait comprendre, que j'entrerais dans un danger réel.

Trois jours s'écoulèrent ainsi sans que j'eusse même la pensée d'aller à la ville.

Le troisième jour, comme je me levais de table, on me dit qu'une paysanne déjà âgée me demandait.

Ce ne pouvait être que la vieille Joséphine Gauthier.

J'étais seul à table; j'ordonnai à Georges de la faire entrer.

Je ne m'étais pas trompé : c'était Joséphine; je la fis asseoir, tout joyeux, près de moi. Pour quelque cause qu'elle vînt, elle avait quitté madame de Chamblay, la veille, et elle allait me donner de ses nouvelles. Avec cette bonne femme, qui avait été sa nourrice et qui l'aimait autant qu'elle aimait sa fille, et peut-être davantage, je pouvais parler d'Edmée tout à mon aise, et je ne craignais pas d'être trahi.

— Eh bien, lui demandai-je, et la noce, où en est-elle?

Comme vous pensez bien, répondit-elle, tout est fini. Le lendemain, on a mangé les restes de la veille, et, le surlendemain, ceux du lendemain;

mais ça ne pouvait pas durer toujours. Chacun s'est remis à son ouvrage, et maintenant il n'y paraît plus.

— Les jeunes époux sont contents et heureux?

— Grâce à vous, monsieur le baron, qui êtes leur providence; aussi m'ont-ils bien chargée de vous dire qu'après le bon Dieu et la comtesse, vous êtes ce qu'ils aiment le plus au monde.

— Et au château?

— Au château, tout va bien aussi. La petiote est un peu triste.

— Madame de Chamblay?

— Oui.

— Et vous ne connaissez pas les causes de sa tristesse?

— Non. Tout ce que je sais, c'est que son mari va faire une absence de quelques jours.

— Et vous croyez que c'est cela?

— Du moins, quand il l'a quittée, après lui avoir annoncé cette nouvelle, je l'ai trouvée les yeux bien rouges : elle avait beaucoup pleuré.

— Elle ne vous a rien dit?

— Si fait; elle m'a dit : « En l'absence de mon mari, ma bonne Joséphine, j'irai passer un jour et une nuit à Juvigny; je veux revoir ma petite chambre. » Je lui ai répondu : « Venez, madame la comtesse; vous y serez bien reçue par votre vieille Joséphine, pour qui ce sera un beau jour que celui où elle vous reverra dans la maison de votre jeunesse. » Alors elle a poussé un gros soupir, et a dit quel-

ques mots que je n'ai pas compris. « Ah ! lui ai-je dit, il y a quelqu'un qui vous recevrait encore bien mieux que moi là-bas. — Qui donc ? a-t-elle demandé. — Le propriétaire actuel, M. de Villiers. »

— Et qu'a-t-elle répondu à cela ?

— Rien ; seulement, elle a poussé un second soupir encore plus gros que le premier...

— Et croyez-vous, demandai-je à Joséphine, qu'il lui serait désagréable de me voir à Juvigny ?

— Il n'est jamais désagréable de voir les gens qu'on aime.

— Vous croyez donc, ma chère Joséphine, que madame de Chamblay a de l'amitié pour moi ?

— Ah ! ça, j'en réponds. Si vous saviez comme elle regardait la clef de la petite chambre ! Je crois même qu'une ou deux fois elle l'a baisée.

— Cela prouve, non pas qu'elle m'aime, mais qu'elle aime sa chambre.

— Sans doute ; mais il y a une chose dont je suis sûre, c'est qu'elle l'aime encore mieux depuis que vous la connaissez.

— Qui vous fait croire cela ?

— Ses questions, donc.

— Elle vous a questionnée ?

— Ah ! jour du bon Dieu ! m'en a-t-elle demandé, de ces détails ! Et qu'est-ce que vous avez dit ; — et qu'est-ce que vous avez fait ; — et comment vous y êtes entré ; — et comment vous en êtes sorti ; — dans quelle chambre vous vous êtes assis, dans quel lit vous avez couché ; — si vous aviez l'air triste, si

vous aviez l'air gai. C'est-à-dire qu'une fois que nous n'étions que nous deux, il n'était plus question que de vous.

J'éprouvais un indicible bonheur à entendre parler la bonne femme, et bientôt, à mon tour, je l'interrogeai sur Edmée, comme celle-ci l'avait interrogée sur moi. Ce fut alors que j'eus toute sorte de détails charmants sur sa jeunesse : comment, enfant, elle passait sa vie entre ses fleurs et ses oiseaux; comment elle semblait s'entretenir avec eux dans une langue inconnue, venant raconter tout ce que les oiseaux disaient, tout ce que les fleurs pensaient; n'aimant que la solitude, et passant des heures entières à regarder dans l'eau des choses que personne n'y voyait.

Puis, la nuit, c'était bien autre chose. La bonne Joséphine couchait dans la chambre à côté de la petite chambre bleue. Elle avait conservé ses habitudes de nourrice, et, au moindre mouvement que faisait sa fille, elle s'éveillait, se levait sur la pointe du pied, et allait regarder par la porte entr'ouverte. Alors l'enfant, tout endormie et aussi souriante, du moment où elle dormait, qu'elle était mélancolique et rêveuse une fois éveillée, alors l'enfant répondait à ses questions, la rassurait, la tranquillisait, lui racontait qu'elle était en train de voyager dans des contrées inconnues où les feuilles des arbres étaient d'émeraudes, et les corolles des fleurs, de rubis et de saphirs; comment elle rencontrait dans le pays de ses rêves de belles créatures aux yeux bleus, aux

cheveux blonds, aux longues robes blanches, aux ailes d'or. Puis la bonne femme ajouta — ce qu'Edmée m'avait raconté elle-même — que souvent elle se levait, et, les yeux fermés, allait prendre sa broderle et s'asseoir devant une table, et, là, sans lumière, illuminée par une flamme intérieure, se mettait soit à broder, soit à écrire. Et elle avait grandi ainsi, presque sans autres leçons que celles que lui donnaient ces instituteurs inconnus qui semblaient lui désigner les livres où elle avait appris toutes les belles choses qu'elle savait; si bien que, le matin, elle allait dans la bibliothèque prendre un livre que personne ne connaissait, qu'elle ne connaissait pas elle-même la veille; ou bien, si elle ne voulait pas se déranger, y envoyait un domestique ou chargeait Joséphine d'y aller, lui désignant si bien le livre, lui disant si bien la place où il était, qu'elle n'avait qu'à étendre le bras et à mettre la main dessus.

Tout cela faisait que les domestiques avaient pour elle une sorte de crainte respectueuse comme celle que l'on éprouve pour un être surnaturel; mais, par bonheur, d'un autre côté, elle était si bonne, que, cette bonté doublant l'amour qu'on lui portait, cette crainte n'était plus que celle de lui déplaire.

Je passai une heure à écouter la bonne femme : je l'eusse écoutée toute la journée, toute la vie.

Par malheur, elle devait partir pour Juvigny, ayant déjà fait un détour de cinq ou six lieues pour venir me trouver.

De tout son récit, ce qui m'avait frappé le plus, c'était le point par lequel elle avait commencé, c'est-à-dire la visite que la comtesse devait faire au château.

Passer un jour avec la comtesse dans ce château tout plein de son enfance et de sa jeunesse, tout vivant de ses souvenirs de jeune fille, c'était pour moi un bonheur que je n'osais pas rêver.

Je le tenterais, et voici comment :

Comme je ne savais point quel jour la comtesse irait au château, je partirais, moi, dès le lendemain, pour le village de Juvigny.

Là, je resterais parfaitement inconnu, et comme un paysagiste qui vient faire des croquis.

Elle devait passer par le village pour arriver au château : je saurais donc le jour de son arrivée.

Joséphine préviendrait la comtesse que j'étais au village, — je ne voulais pas de surprise, — et lui demanderait si elle voyait un danger à me recevoir.

Si elle y voyait même un inconvénient, elle ne me recevrait pas.

Dans le cas contraire, elle mettrait sur la fenêtre de sa chambre, qui était visible de la route, un vase de Chine avec un bouquet de fleurs dedans. Je saurais alors que je pouvais me présenter.

Je craignais que la bonne vieille ne fît confusion dans tous ces détails, de sorte que, pour plus grande sûreté, je les lui écrivis sur une feuille de papier.

Au bas de ma prière, j'avais mis les trois mots que vous aviez un jour gravés à la pointe du cou-

teau sur le seuil de ma porte, et qui depuis s'étaient si souvent présentés à mon esprit : *Ainsi soit-il !*

Laissez-moi vous dire en passant, mon ami, que ces trois mots sont une espèce de talisman qui toujours m'a porté bonheur.

Tout étant arrêté, la bonne femme se remit en route.

Comme d'habitude, Alfred rentra à cinq heures.

Il monta à ma chambre ; je reconnus son pas et n'eus qu'à me retourner lorsqu'il entra.

— Ah ! par ma foi, dit-il en entrant, je t'amène un convive sur lequel tu ne comptais pas.

— Qui donc?

Il regarda tout autour de la chambre, comme pour s'assurer si j'étais seul.

— M. de Chamblay, dit-il.

Je tressaillis malgré moi.

— M. de Chamblay ! et pourquoi m'amènes-tu M. de Chamblay? lui demandai-je.

— Je ne te l'amène pas spécialement, à toi; je l'amène à Reuilly. Que diable ! quand on a l'ambition d'être député, il faut cultiver l'électeur. M. de Chamblay a vendu Juvigny; mais il a encore Chamblay, il est encore grand contribuable, membre du conseil de département. C'est donc un homme pour lequel on doit avoir des égards; en outre, il a une belle chasse à laquelle il t'a invité pour les premiers jours de septembre. Tu tiens à y aller; je sais cela. Il n'y a pas de mal qu'il te renouvelle son invitation; enfin, il est mari de madame de Chamblay.

Bref, il est venu me faire une visite à la préfecture, s'est plaint de ce que tu avais été à Bernay sans entrer au château : il t'en voulait fort. J'ai pensé qu'il était urgent que tu fisses ta paix avec lui; je l'ai amené à Reuilly.

— Il quitte donc Bernay?

— Oui; il va pour trois ou quatre jours à Paris; il a des affaires à finir avec son notaire. Voyons, n'es-tu pas bien aise d'être confirmé dans la certitude qu'il va pour deux ou trois jours à Paris?

— Confirmé?

— Sans doute; car je présume que tu le savais déjà et que la vieille bonne femme qui est venue te voir n'avait pas d'autre nouvelle à t'annoncer.

— Alfred!

— Mon cher ami, il est du devoir d'un bon administrateur de tâcher qu'il n'arrive pas de conflit dans son département. Laisse-moi prendre toutes mes précautions, que diable! Sous un gouvernement constitutionnel, les fonctionnaires sont responsables. Je ne veux pas perdre ma place. Puis tu verras s'il y a certaines choses qu'il faut que M. de Chamblay sache et que nous lui glisserons en dînant entre la poire et le fromage.

— Quelles choses?

— Oh! des bagatelles auxquelles tu ne songes pas, toi; comme, par exemple, que c'est toi qui es le propriétaire actuel de Juvigny.

— Vas-tu donc le lui dire?

— Aimes-tu mieux qu'il l'apprenne à Paris par

son notaire, et qu'il fasse toute sorte de réflexions absurdes au-devant desquelles, moi, j'irai par quatre paroles? Sans compter que des paroles de préfet, il n'y a pas à en douter, c'est officiel comme la première colonne du *Moniteur;* seulement, nous dînerons de bonne heure, comme des bourgeois. Il faut que M. de Chamblay soit à Évreux à huit heures pour prendre la voiture qui correspond avec le chemin de fer de Rouen. Aussi la belle grimace qu'a faite Bertrand quand il a su que son dîner était avancé d'une demi-heure ! La même que tu as faite, toi, quand tu as su que tu dînais avec M. de Chamblay.

En ce moment, la cloche du dîner se fit entendre.

Alfred tira sa montre.

— Cinq heures et demie ! ponctuel comme un cadran solaire! Grand homme que Bertrand, mon ami, très-grand homme, que je te léguerai par testament si je fais la sottise de me laisser mourir avant toi. Descendons; il ne faut pas qu'un député fasse attendre son électeur; Louis XIV l'a dit : « L'exactitude est la politesse des rois. »

Nous descendîmes. M. de Chamblay, qu'Alfred avait laissé dans le parc, s'acheminait vers le perron, attiré par le bruit de la cloche.

J'allai au-devant de lui.

Nous nous fîmes les compliments d'usage sans que sa figure, fort belle du reste et tout à fait distinguée, trahît la moindre arrière-pensée.

Nous nous mîmes à table.

Ce fut alors seulement que M. de Chamblay me reprocha gracieusement d'être venu, pour ainsi dire, jusqu'à la porte de son château sans le visiter.

Je lui répondis que, ne l'ayant pas vu à la noce de Gratien lorsque sa femme y était, je l'avais cru absent; que je n'avais connu sa présence que le soir, de la bouche même de la comtesse, et que, partant le lendemain au point du jour, je n'avais pu me présenter chez lui.

Alors, Alfred entama l'affaire de la candidature et raconta comme quoi, pour que je pusse lui être utile en temps et lieu, il m'avait fait acheter, bien contre mon gré, la terre de Juvigny, que M. de Chamblay venait de faire vendre; j'avais même poussé le dévouement à l'amitié jusqu'à payer cette terre, que je n'avais pas vue, que je ne connaissais pas, vingt mille francs de plus que le premier acquéreur ne l'avait achetée de M. de Chamblay.

Le comte parut un peu embarrassé, rougit légèrement, balbutia quelques mots où il se félicitait de ce que cette terre de famille, dont certaines considérations l'avaient poussé à se défaire, fût entre les mains d'un ami, au lieu d'être entre celles d'un étranger; puis il ajouta avec un sourire :

— Ce sera, je l'espère, une raison de plus, cher concitoyen, pour que vous veniez ouvrir la chasse dans la terre que j'ai conservée.

Je lui renouvelai la promesse de ne pas manquer

au rendez-vous. La conversation sauta de ce sujet hasardeux à des considérations générales, et, comme lors de la première entrevue que nous avions eue ensemble, le comte me fit l'effet d'un homme non-seulement distingué, mais encore instruit, presque savant.

A sept heures un quart, le tilbury s'arrêta devant le perron; le comte nous fit ses adieux en remerciant Alfred, s'assit près du cocher et lui prit les rênes des mains.

Le cocher, qui connaissait le cheval pour très-difficile à conduire, hésitait à les lui remettre.

— Donne ! donne ! lui dit Alfred; si Bab-Ali fait le méchant, le comte lui montrera comment on met les mauvais sujets à la raison.

Georges, qui tenait Bab-Ali au mors, le lâcha.

Le cheval se cabra et essaya de se jeter à droite, puis à gauche.

Mais, à l'aide des rênes et du fouet savamment combinés, le comte remit Bab-Ali dans le bon chemin; de sorte que, lorsqu'il sortit de la grille, il paraissait aussi décidé à être sage que s'il eût été aux mains du cocher ou d'Alfred lui-même.

— Sur ma parole, lui dis-je, j'ai cru un instant que tu avais l'intention de faire de madame de Chamblay une veuve !

— Aide-toi et le ciel t'aidera ! répondit Alfred. Les proverbes sont la sagesse des nations.

Puis, se tournant vers son groom :

— Georges, lui dit-il, M. le baron quitte demain

Reuilly pour deux ou trois jours; veillez à ce qu'Antrim soit en état de le porter où il va.

— Ah çà! demandai-je à Alfred, qui t'a dit que je partais?

— Oh! je m'en doute bien, répondit-il, et tu conviendras qu'il ne faut pas être sorcier pour cela.

— Si tu avais l'intention d'espionner, comme la dernière fois, je te dirais tout de suite où je vais; ce serait toujours un peu de peine de moins pour ton homme.

Alfred secoua la tête en souriant.

— Non, me dit-il, ce n'est pas de toi que je m'occupe cette fois.

— Et de qui donc?

— De lui.

— Qui appelles-tu *lui?*

— Eh! pardieu! M. de Chamblay.

Je fis un mouvement.

— Que veux-tu! c'est une manie, me dit-il; mais je tiens à ce qu'il ne t'arrive pas malheur.

Le soir, en montant à ma chambre, je trouvai sur la table de nuit une charmante petite paire de pistolets de poche à canons superposés.

Les pistolets étaient tout chargés et reposaient sur un papier où étaient écrits ces mots de la main d'Alfred :

« A tout hasard. »

XVII

Le lendemain, à huit heures du matin, j'enfourchais Antrim et je sortais au grand trot de la grille de Reuilly.

A dix heures, j'avais fait cinq lieues. Je m'arrêtai pour faire souffler mon cheval et manger moi-même un morceau.

C'était un beau jour de la seconde quinzaine d'août, rafraîchi par une douce pluie tombée pendant la nuit. Les arbres, désaltérés, avaient redressé leurs branches reverdies, dans le feuillage desquelles rougissaient des pommes au vif carmin.

De temps en temps, le chemin de traverse que j'avais pris était festonné par un ruisseau clair et murmurant, comme il en jaillit à chaque pas dans les prairies normandes. La terre, divisée en échiquier, présentait des compartiments de différentes couleurs, depuis le vert vigoureux du gazon jusqu'au jaune d'or des épis; les vaches, couchées la tête à la brise, les grands bœufs ruminants, les moutons pressés en troupeaux, les chèvres capricieuses se dressant au tronc des arbres ou contre les traverses des haies, le berger les regardant appuyé sur son bâton; tout cela faisait un paysage ravissant que, temps en temps, dominait une maison longue,

basse, à un seul étage, couverte d'ardoises ou de chaume, et zébrée de charpentes peintes en noir comme ses contrevents.

Et moi, le cœur joyeux, la tête haute, la poitrine libre, je voyageais au milieu de ce paysage, souriant aux animaux, aux champs, aux hommes, à l'azur.

Je n'avais jamais été si heureux, je crois.

J'arrivai vers onze heures à Juvigny; je m'arrêtai à une auberge qui formait l'avant-dernière maison du village, et d'où, comme je l'ai dit, on voyait le château, et je demandai une chambre donnant sur la rue.

J'eus sans difficulté ce que je demandais.

Je m'assis près de la fenêtre, et, calme, sans impatience aucune, comme un homme sûr du bonheur qui l'attend, je me mis à dessiner le château, noyé dans son groupe d'arbres.

Une partie de la journée s'écoula sans que je visse passer personne; je me fis servir à dîner, sans quitter mon poste. Sept heures sonnèrent.

Comme vibrait encore le dernier tintement, j'entendis le roulement d'une voiture venant du côté de Bernay.

C'était sans doute celle que j'attendais.

Je me rappelai alors ce que m'avait dit la comtesse de sa double vue. Je voulus essayer d'un de ces merveilleux effluves qu'on appelle influences de volonté.

Je me tins debout derrière le rideau.

Si c'était la comtesse qui venait dans sa voiture, il fallait donc qu'en passant elle me devinât caché derrière cette fenêtre et se retournât de mon côté.

La voiture s'avançait rapidement.

Je m'effaçai de manière à pouvoir regarder sans être vu.

Elle était dans un coupé dont les stores de soie étaient baissés; mais, en approchant de l'auberge, elle releva le store qui était de mon côté, passa la tête par la portière, et, sans hésitation aucune, fixa son regard sur la fenêtre où je me tenais debout.

Je restai caché, la voiture passa.

Je demeurai tout pensif, l'épreuve avait réussi.

D'où pouvaient venir ces affinités entre deux êtres séparés par une distance semblable? quels courants magnétiques, s'échappant de l'un, pouvaient aller chercher l'autre, porter le désir, imposer la volonté?

Était-ce seulement l'amour, et fallait-il dire comme Euripide : « O amour, plus puissant que les hommes et que les dieux ! » ou bien était-ce une loi générale, une de ces pressions dont on retrouve l'exemple dans le monde physique, comme dans le monde intellectuel, exercée par le plus fort sur le plus faible?

Était-ce une de ces preuves que les spiritualistes peuvent invoquer en faveur de l'âme, et cette double vue, dont on rencontre, dit-on, tant d'exemples en Écosse, franchit-elle non-seulement les monta-

gnes des Highlands, mais encore le détroit de la Manche?

Certes, s'il existait un sujet — je me sers du terme consacré — sur lequel ces incompréhensibles phénomènes pussent se produire, c'était bien la comtesse, organisation nerveuse, esprit exalté, imagination fiévreuse s'il en fut.

Elle-même m'avait avoué être accessible à ces perceptions inconnues; mais, en même temps, elle m'avait prié de n'exercer mon pouvoir sur elle que de son consentement.

Je le lui avais promis, j'attendais donc; mais, en formulant vivement ce désir dans mon esprit quand je me trouverais près d'elle, sans doute aussi aurais-je l'influence de hâter sa décision.

Ce fut en faisant toutes ces réflexions que je me remis à la fenêtre.

Vous vous rappelez que j'avais un signal à attendre.

La comtesse devait être arrivée au château et devait savoir autrement que par intuition que j'étais là.

En effet, au bout d'un instant, je vis la fenêtre, sur laquelle j'avais les yeux fixés, s'ouvrir et la comtesse poser sur le rebord de cette fenêtre un bouquet de roses dans un vase de Chine.

Elle consentait à me recevoir!

Je battis des mains comme un enfant, tant j'étais joyeux.

Je ne sais si elle distingua mon geste, mais elle

me vit et me fit une douce et charmante inclination de tête, comme ferait une sœur à un frère.

Le crépuscule commençait à tomber, je n'aurais donc pas longtemps à attendre.

En effet, la nuit venue, je sortis, et, par un long détour, pour que personne ne pût deviner où j'allais, je gagnai la petite maison de Joséphine.

La bonne femme m'attendait.

— Vous aviez donc écrit à madame? me demanda-t-elle d'abord.

— Non, répondis-je ; pourquoi cela?

— Mais parce que, quand je lui ai dit : « M. de Villiers est ici, » elle m'a répondu, en faisant comme cela de la tête (et la bonne femme fit un mouvement de la tête de haut en bas) : « Oui, je le sais. » Donc, si elle le sait, puisque ce n'est pas par moi qu'elle le sait, c'est par vous.

Je souris, sans répondre à la bonne femme. Je jugeai inutile de lui expliquer une chose qu'elle n'eût pas comprise.

— Où est madame?

— Au château.

— Puis-je aller l'y rejoindre?

— Sans doute; elle vous attend.

Je fis un signe d'adieu à Joséphine et je passai la grille.

Tout était calme et silencieux sous ces grands arbres, dont pas un souffle de vent n'agitait les cimes.

De temps en temps, de grandes ombres; puis un rayon de lumière bleuâtre descendait du ciel et al-

lait se briser dans quelque bassin dont il faisait étinceler l'eau, agitée par les poissons qui venaient se jouer à la surface et qui semblaient des éclairs d'argent.

Il serait impossible de donner une idée du sentiment, du calme et de la sérénité épanchés sur la terre par cette belle nuit.

Je savais qu'elle m'attendait; je brûlais du désir de la voir. Dans tout autre temps, à toute autre heure, en toute autre circonstance, je me fusse hâté, j'eusse bondi.

Non. Par cette belle nuit, par ce doux silence, par cette sérénité suprême, toute chose hâtée ou violente eût été inharmonieuse et choquante.

Lorsque j'arrivai au bout de l'allée, je la vis au haut du perron, vêtue d'un long peignoir et blanchissant sous le rayon de la lune.

En m'apercevant, elle descendit, marche à marche, l'escalier.

Il semblait que cette tranquillité profondément tendre, mais en même temps profondément sereine de mon cœur, fût passée dans le sien.

Elle me tendit la main, que je pris et que je baisai.

En ce moment où j'accomplissais cette action en apparence plus fraternelle que passionnée, j'eusse certainement, sur un geste, sur un mot, sur un signe, donné ma vie pour elle.

— Vous voilà, me dit-elle; je suis heureuse de vous voir.

Je la regardai à travers un sourire d'ineffable bonheur.

— Et moi donc! lui dis-je, doutez-vous que je sois heureux?

— Je voudrais en douter, que cela me serait impossible; vous savez bien que j'ai le don de double vue.

— Je commence à y croire.

— A quel propos y croyez-vous?

— Ne m'avez-vous pas deviné derrière le rideau de l'auberge?

— Je vous y ai vu; c'était mieux encore que de deviner.

— C'est inouï!

— Par malheur, avec moi, il faut croire. Je suis précise comme un mathématicien. Vous étiez debout, et vous aviez derrière vous un carton avec un dessin commencé; ce dessin était une vue du château.

— Savez-vous que c'est effrayant, ce que vous me dites là?... Et cette faculté de double vue, elle est, selon votre volonté, la même à l'égard de tous?

— Non; c'est une chose, au contraire, dans laquelle mon libre arbitre n'est pour rien. Tout à coup, je sens que quelque chose d'étrange se passe en moi, un voile se déchire entre moi et les objets que je dois voir, et cela avec un bruit presque matériel. Les obstacles disparaissent et se fondent comme un brouillard qui se dissipe, et je vois. C'est

comme une évocation à laquelle je serais forcée d'obéir.

— Alors, dis-je cette fois, j'ai été le magicien. J'ai désiré que vous me vissiez en passant, sans me douter que mon désir aurait cette puissance sur vous. Vous m'aviez parlé de votre susceptibilité magnétique, et j'ai voulu faire un essai. Vous m'y aviez presque autorisé en me disant qu'un jour vous me permettriez de vous endormir.

— Oui, nous verrons.

— Quand cela?

— Peut-être ce soir, peut-être demain... Je voudrais que l'absence de mon mari se prolongeât pour rester à Juvigny le plus longtemps possible. Si vous saviez quelle joie j'ai éprouvée en me retrouvant ici, et comme je suis heureuse que ma pauvre petite cabane soit à vous! Il me semble qu'elle est toujours à moi.

— Avec un ami de plus, vous avez bien raison. Mais est-ce que vous ne me montrerez pas, en me l'expliquant comme souvenir, ce cher appartement à vous, que j'ai visité seul?

— Oui, et je m'en fais une joie.

Elle appuya son bras sur le mien.

— Comprenez-vous? dit-elle; je n'ai jamais eu un ami! Depuis que je suis malheureuse, — et, depuis que je me connais, je le suis! — mes douleurs sont tombées une à une dans mon cœur, sans jamais en sortir par un aveu ou par une confidence. Le cœur est un abîme; mais, si profond que soit un abîme,

à force d'y jeter les épaves de sa vie, on finit par le combler. Eh bien, aujourd'hui, mon cœur déborde; je trouve un ami à qui faire porter une part de ma croix; cet ami, je ne le repousserai pas. Voulez-vous être mon Simon le Cyrénéen?

— Pourquoi ne puis-je pas, puisque je vous rencontre sur la voie douloureuse, vous prendre le fardeau tout entier et vous laisser derrière moi, radieuse et souriante! Oh! comme mes souffrances me paraîtraient douces du moment où ce seraient les vôtres et non pas les miennes que je porterais!

— C'est convenu. Vous emporterez, en vous en allant, la partie de ma vie qui m'appartient; quant à l'autre, ce n'est pas moi qui en tiens la clef.

— Je saurai ce que vous voudrez bien me dire, et je ne vous demanderai rien de plus. Le peu que vous m'accorderez sera un trésor qui, comme cette maison, appartiendra à nous deux.

La comtesse poussa un soupir.

— Quoi? lui demandai-je.

— Rien.

— Eh! oui, repris-je, c'est étrange!

— N'est-ce pas? dit-elle en répondant à ma pensée.

— On se rencontre toujours trop tard!

— Mais il y a le ciel, dit-elle en levant vers la voûte d'azur qui nous enveloppait un regard de suprême espérance et de résignation infinie.

Puis, prenant mon bras, elle s'enfonça avec moi

dans une des allées du parc, jusqu'à ce que, trouvant un banc, elle s'assit et me fit signe de m'asseoir auprès d'elle.

XVIII

Il y eut un instant de silence, pendant lequel la comtesse sembla revivre dans le passé.

— Je vais vous raconter des choses étranges, dit-elle, et qui, scellées au fond de mon cœur, ne devraient peut-être pas sortir de ma bouche; mais vous êtes passé comme je jetais mon cri de détresse: ce cri, vous l'avez entendu; vous êtes venu à moi. Je veux croire que vous venez de la part de Dieu. Écoutez donc. Je vais vous raconter tout cela sans ordre, n'est-ce pas? Ce n'est pas un récit que je fais; c'est une âme qui déborde et qui se répand au dehors. Ce que vous ne comprendrez pas avec l'esprit, vous le comprendrez avec le cœur.

» Je n'ai jamais connu ma mère. Elle est morte, je crois que je vous l'ai dit ou que Joséphine vous l'a dit, en me donnant la naissance.

» Mon premier souvenir date de ce banc où nous sommes assis. C'est sans doute pour cela que je vous y ai conduit, et c'est un souvenir de terreur.

» Joséphine nous promenait, Zoé et moi, lorsque,

plusieurs fois, en la tirant par sa robe et en essayant de l'entraîner vers la maison, je lui dis :

» — Le chien ! le chien !

» Ma voix avait, à ce qu'il paraît, l'expression de la peur.

» Elle m'a souvent raconté cette scène depuis, et Zoé, de quatre ou cinq mois plus âgée que moi, se la rappelle parfaitement.

» Tout à coup, nous entendîmes des cris, et un énorme chien de berger, le poil hérissé, les yeux sanglants, la bouche écumante, parut dans cette allée, poursuivi par des paysans armés de fourches et de bâtons.

» Il se dirigeait droit sur nous.

» Joséphine comprit qu'il était enragé.

» Elle me prit entre ses bras, cria à Zoé de nous suivre et s'enfuit vers le château.

» Le chien dévia de son chemin pour nous donner la chasse.

» A la façon dont Joséphine me portait, je pouvais voir derrière elle, et ce que je voyais était terrible.

» Dans son accès de rage, le chien nous poursuivait, et, tout en nous poursuivant, sans ralentir sa course, il ramassait des pierres qu'il broyait entre ses dents.

» Les paysans qui couraient après lui, effrayés en voyant la direction que le chien avait prise, s'étaient arrêtés et s'étaient tus, de peur que leurs cris et leur poursuite n'ajoutassent encore à la rapidité de sa course.

» Cette précaution n'y faisait rien, il gagnait sur nous, il allait nous atteindre.

» Tout à coup, je vis, à travers les arbres, mon père, pâle comme la mort ; il revenait de la chasse avec son fusil, et, se trouvant là par la permission de Dieu, il avait compris l'effroyable danger que nous courions.

» Il ajusta le chien et fit feu de son premier coup.

» Le chien ne parut pas touché et continua de nous poursuivre avec la même rapidité.

» Il allait atteindre la petite Zoé; il ouvrait déjà la gueule pour la saisir, lorsque le second coup retentit.

» La bête s'arrêta, se mordit l'épaule, voulut reprendre sa course, tomba, tenta de se relever, puis retomba une seconde fois.

» Mon père était déjà entre nous et le chien.

» Il le frappa d'un si violent coup de crosse sur la tête, que la crosse se brisa.

» Mais alors il le frappa de l'extrémité du canon et de la batterie.

» A la troisième abattée, le chien resta sans mouvement.

» Joséphine m'emportait toujours; elle rentra au château, ferma la porte de l'antichambre, passa dans la salle à manger, en ferma aussi la porte ; enfin, elle alla s'asseoir ou plutôt tomber sur le canapé du salon.

» Derrière elle, les portes se rouvrirent; mon

père entra, plus pâle que je ne l'avais vu au moment de tirer sur le chien. Il se précipita sur moi, me saisit entre ses bras, et m'embrassa en me serrant à m'étouffer.

» Il m'aimait beaucoup, mon pauvre père ! Cette scène, qui était une preuve de son amour pour moi, est restée dans mon souvenir.

» Peut-être est-ce à la terreur que je ressentis que je dois cette surexcitation nerveuse qui a amené chez moi les singuliers phénomènes dont nous parlions tout à l'heure.

» Je me rappelle mon père dans cette circonstance. Je pouvais avoir trois ou quatre ans. Le dramatique de cette scène avait triomphé de ma faiblesse enfantine, et, dans mon cerveau encore plein d'idées confuses, ce souvenir s'était profondément gravé.

» Quelque temps après, mon pauvre père mourut d'un anévrisme.

» Il avait prévu sa mort et avait pris ses précautions pour séparer entièrement ma fortune de celle de la seconde femme qu'il avait épousée. Grâce aux précautions prises par ce bon père, je devais, par les intérêts composés — comme on dit, je crois, — d'une certaine somme placée, je devais, à l'âge de quinze ans, c'est-à-dire à l'âge où je pouvais me marier, être riche de trois millions.

» J'étais enfant. Je ne ressentis pas, comme je l'eusse fait si j'avais eu quelques années de plus, la perte terrible que je venais de faire. Je me rappelle

seulement quelques détails de la nuit funèbre où mon père mourut.

» Cette mort était fort inattendue, puisqu'elle arriva instantanément, produite par la rupture d'une artère; vers deux heures du matin, je m'éveillai tout à coup en pleurant, presque étouffée par mes larmes et criant :

» — Papa est mort !

» Et, en même temps, je frottais mes lèvres, où il me semblait sentir l'impression d'un baiser glacial.

» Dans ma pensée enfantine, mon père était venu me dire adieu, et ce froid qui avait glacé ma bouche, c'était le contact de la mort.

» Joséphine s'était réveillée à mes cris, et, comme je ne cessais de répéter : « Papa est mort ! » elle se leva et courut à la chambre de ma belle-mère, séparée de celle de son mari par une simple cloison, et la réveilla.

» Mon père s'était couché la veille comme de coutume, à dix heures du soir; aucun symptôme n'avait pu faire présumer dans son état quelque chose de plus alarmant; il avait eu ses palpitations habituelles, mais voilà tout.

» Ma mère ne crut donc point d'abord à ce que lui disait Joséphine; elle se contenta de frapper à la cloison, convaincue qu'au bruit qu'elle faisait, son mari allait s'éveiller et lui répondre; mais aucun mouvement ne répondit à son appel.

» Elle commença à s'effrayer, descendit de son lit et alluma une bougie à la veilleuse.

» Puis elle alla à la chambre de son mari et frappa à la porte; mais on ne lui répondit pas plus que lorsqu'elle avait frappé à la cloison.

» Elle ouvrit la porte alors, et son regard plongea dans l'alcôve : mon père était couché comme s'il dormait, il n'avait fait aucun mouvement; seulement, une légère frange d'écume rougeâtre bordait ses lèvres.

» Il était mort.

» Explique qui voudra ce phénomène : l'âme, en s'échappant du corps, avait-elle voulu prendre congé de moi, comme la chose qu'elle avait le plus aimée au monde ? avait-elle effleuré ma lèvre du bout de son aile, et, par ce contact, me mit-elle en communication avec ce monde des esprits, invisible pour tous, visible pour moi?

» J'ai encore un vague souvenir de quelques détails sombres; du bruit d'un marteau enfonçant des clous; de Joséphine me mettant un rameau bénit à la main et me faisant jeter de l'eau sur le cercueil; du chant des prêtres s'arrêtant devant la maison avec la croix; puis tout retombe dans la nuit pour ne s'éclairer que quand la jeunesse succède à l'enfance.

» Je me retrouve alors dans un pensionnat d'Évreux avec une foule de jeunes filles dont les visages sont restés dans ma mémoire comme autant de boutons de rose éclos dans le céleste jardin des souvenirs.

» Ma belle-mère m'y venait voir deux fois l'an,

accompagnée d'un homme noir, au teint pâle, aux cheveux rares, aux tempes concaves, au front étroit mais protubérant, aux sourcils sombres, à l'œil gris, vif et perçant, aux lèvres minces...

— C'était le prêtre, n'est-ce pas? m'écriai-je en interrompant la comtesse.

— Oui, dit-elle, c'était lui. A quelle époque cette figure commença-t-elle à se dresser dans ma vie, je n'en sais rien; il me semble qu'elle y était ombre avant d'y être réalité.

» Chaque fois que ma belle-mère venait, on me laissait une heure avec le prêtre; il me confessait sérieusement, comme si j'eusse su ce que c'était que le péché.

» Lorsque je retournais chez ma belle-mère, aux vacances, je retrouvais toujours le prêtre à ses côtés quand j'arrivais. Il me faisait un petit sermon, me menaçant des vengeances du Seigneur, et ne me parlant jamais ni de ses miséricordes, ni de ses bontés.

» Il est vrai que toute la nature m'en parlait à sa place.

» Sur ces entrefaites, je gagnai mes treize ans, et le jour de ma première communion arriva.

» L'abbé Morin obtint de l'évêque d'Évreux d'assister le prêtre chargé de la direction du pensionnat.

» J'étais du nombre des jeunes filles dont il eut à faire l'instruction religieuse.

» Son amitié pour ma belle-mère lui donnait le droit de s'occuper tout particulièrement de moi.

» Mais c'était une chose étrange : plus il affectait une tendre inquiétude pour mon salut, plus j'éprouvais une singulière terreur. Je lui obéissais passivement, sans que mon intelligence se mêlât en rien. de discuter l'action que j'accomplissais.

» Je devins ainsi, en apparence du moins, une des plus ferventes catéchumènes du pensionnat.

» Je fus choisie pour dire les Vœux du baptême. L'abbé Morin me les fit répéter comme un directeur doit faire répéter une actrice, mais non pas, à coup sûr, comme un jeune cœur apprend à parler à Dieu.

» Le jour venu, j'étais faible et fiévreuse à la fois, sortant de ma faiblesse pour passer à une suprême exaltation, et retombant de cette exaltation dans ma faiblesse.

» Lui, pendant ce temps, et chaque fois que l'occasion s'en présentait, me parlait bas à l'oreille. Que me disait-il? Je n'en sais rien; je n'entendais pas, ou plutôt je ne comprenais pas.

» J'ai vu depuis un tableau de Scheffer représentant Méphistophélès parlant à l'oreille de Marguerite. Je tressaillis en voyant ce tableau. Il me sembla que ce devait être avec cette expression diabolique que le prêtre me parlait.

» Le grand jour arriva; j'étais dans un état étrange: il me semblait que rien de terrestre n'était plus en moi, et qu'au moment où la sainte hostie toucherait mes lèvres, il me pousserait des ailes d'ange et que je monterais au ciel.

» J'ai dit la peine que l'abbé Morin avait prise

pour me faire réciter les Vœux d'une certaine façon. Tant qu'il avait été près de moi et m'avait fait répéter, j'avais subi son influence et imité ses intonations.

» Mais, lorsque vint le moment de parler à Dieu lui-même, tout fut oublié. La déclamation disparut pour faire place à l'enthousiasme; ma voix devint pleine, vibrante, sonore, si bien que, partageant l'émotion que je faisais éprouver aux autres, lorsque j'achevai, mon visage était inondé de larmes.

» Puis, enfin, vint le jour de la communion : ce fut avec un étrange frémissement de joie que je sentis l'hostie sainte toucher mes lèvres. J'éprouvai quelque chose d'un bonheur ineffable, céleste, suprême, et je m'évanouis.

» On m'emporta dans la sacristie.

» C'était un singulier évanouissement que le mien, évanouissement pendant lequel je voyais et j'entendais, comme si j'avais les yeux ouverts, et comme si toutes mes facultés, moins celles du mouvement, m'étaient conservées.

» On m'a dit, depuis, que cet état s'appelait la catalepsie.

» Le prêtre n'avait pas pu quitter la cérémonie pour me suivre; mais, dès qu'elle fut achevée, je le vis, à travers mes paupières fermées, s'approcher de moi; je le sentis poser sa main sur mon cœur; ses yeux, ardents et pareils à deux charbons, semblaient me transpercer comme deux rayons magnétiques. Il allait et venait dans la sacristie, mais ne

me perdait pas de vue. Les enfants de chœur, qui dépouillaient leurs vêtements, et les personnes qui entraient et sortaient, ne remarquaient point cette persistance ; mais, à travers mon évanouissement, elle me fascinait.

» Enfin, il y eut un moment où le prêtre se trouva seul.

» Il regarda autour de lui, puis reporta les yeux sur moi, lança un dernier regard au bout de la chambre, marcha vivement vers la table où l'on m'avait déposée avec un oreiller sous la tête, et s'inclina vers mon visage.

» J'éprouvais une telle terreur, que, dans l'effort que je fis pour me soustraire au contact de cet homme, tous les fils qui liaient mon sommeil se rompirent.

» Je jetai un cri terrible, et, sans savoir comment, je me trouvai debout.

» Le prêtre recula vivement. En ce moment, la porte s'ouvrit : c'était le curé du pensionnat qui rentrait à son tour.

» Quoique, à l'âge où j'étais arrivée, les impressions ne se gravent pas très-profondément dans le souvenir et s'effacent rapidement, la scène que je viens de raconter demeura constamment présente à ma mémoire. Il est vrai que vous êtes le premier à qui j'en fais confidence, et que, n'étant pas sortie de mon cœur, elle ne sortit pas de ma pensée.

» Maintenant, expliquez ceci : cet homme, tout en m'inspirant une terreur profonde, avait conservé

une suprême influence sur moi; j'étais comme ces fées du moyen âge qui tremblent devant la baguette d'un méchant enchanteur, et qui, cependant, sont forcées de lui obéir.

» Je ne revis l'abbé Morin qu'aux vacances suivantes. Il fut pour moi ce qu'il était d'habitude : un directeur plutôt indulgent que sévère. Il ne pouvait se douter que, pendant mon évanouissement, les sens de la vue et de l'ouïe me fussent restés, et que, par conséquent, je n'eusse rien perdu de ce qui s'était passé. Il n'y fit aucune allusion, et, quant à moi, j'eusse mieux aimé mourir que de lui parler de cette étrange hallucination.

» D'ailleurs, je n'étais pas bien sûre que ce ne fût point un rêve.

» L'abbé était directeur d'un couvent d'ursulines, et souvent il me vantait le calme et la tranquillité de ces épouses du Seigneur, en me disant que bien heureuses étaient celles à qui Dieu envoyait la vocation.

» Mais, chaque fois qu'il me parlait de ce bonheur, je devenais si pâle, et j'étais si près de m'évanouir, que ma belle-mère, qui, au fond, était une excellente femme, évoquant une prétendue aversion que mon père aurait eue pour les communautés religieuses, pria l'abbé Morin de ne jamais revenir avec moi sur ce sujet de conversation.

» L'abbé Morin en prit son parti, et se contenta de faire des allusions aux anticipations de bonheur céleste que pouvait nous donner la terre; mais ces

allusions devenaient d'autant plus rares, que madame de Juvigny, sans que je devinasse pourquoi, mettait une certaine affectation à ne pas me laisser seule avec lui.

» Pendant l'année qui suivit ma première communion, ma belle-mère vint me voir trois fois. Chaque fois, selon son habitude, elle était accompagnée de l'abbé Morin; mais pas une fois il n'eut l'occasion de me dire un mot qu'elle ne pût pas entendre.

» J'atteignis ainsi ma quatorzième année.

» Ce fut pendant les vacances qui suivirent cette quatorzième année que j'arrangeai la petite chambre bleue comme elle l'est aujourd'hui. J'avais trouvé, dans un magasin de curiosités d'Évreux, la Vierge que vous avez remarquée; je la dorai moi-même et la plaçai où elle est encore. La petite chambre fut terminée au moment où je retournais à la pension, et je me faisais une fête de la venir habiter dans un an.

» Folle espérance ! Vous allez voir ce qui devait se passer dans cette année.

» Un jour, ma belle-mère vint me chercher, quoique ce ne fût point l'époque des vacances ; j'avais eu quinze ans la veille du jour de son arrivée.

» Il y eut une longue conférence entre elle et ma maîtresse de pension ; à la suite de cette conférence, la bonne madame Leclère — c'était le nom de notre institutrice — m'embrassa et me bénit

avec une solennité qui me fit comprendre qu'il se passait, ou du moins qu'il allait se passer quelque chose de très-important dans mon existence.

» Ce quelque chose, je n'osais demander ce que c'était.

» Mon premier étonnement avait été, à l'arrivée de ma belle-mère, de ne pas voir le prêtre avec elle. Je m'attendais à le voir paraître d'un moment à l'autre.

» Il ne parut pas.

» Je me gardai bien de demander ce qu'il était devenu : il m'inspirait une crainte profonde, et je me disais que je le reverrais toujours assez tôt.

» Sans doute nous attendait-il à Juvigny.

» Nous arrivâmes à Juvigny. Je regardai de tous côtés, et je ne vis pas la noire apparition ; je commençai à respirer.

» Le soir, rentrée dans ma petite chambre, et la porte de ma petite chambre bien fermée, je me hasardai à demander à Joséphine ce qu'était devenu l'abbé Morin.

» Joséphine était assez peu instruite à ce sujet ; elle déplorait son absence, voilà tout. — Joséphine regardait l'abbé Morin comme un saint.

» Tout ce qu'elle avait appris, c'est qu'il y avait eu une querelle entre lui et ma belle-mère ; à la suite de cette querelle, on avait su le départ de l'abbé Morin pour Bernay, dont il était nommé curé.

» Depuis ce temps — et il y avait de cela trois mois — on ne l'avait pas revu à Juvigny. Il avait été

remplacé par un jeune vicaire nommé sous son influence.

» Le lendemain de mon arrivée au château, on me fit, vers les deux heures de l'après-midi, habiller avec des robes que je n'avais jamais mises, et qui n'avaient plus la forme de celles que je portais à ma pension.

» Je demandai le motif de ce changement à Joséphine, qui, d'un air mystérieux, me renvoya à ma belle-mère.

» Madame de Juvigny, interrogée par moi à son tour, me répondit que j'étais, non plus une enfant, mais une jeune fille, et que, par conséquent, il était tout naturel que l'on ne m'habillât plus en enfant, mais en jeune fille.

» J'étais fort satisfaite, au reste, de ce changement; ma coquetterie y gagnait cent pour cent. Au lieu de mon fourreau de pensionnaire, gris avec des rubans bleus, j'avais une jolie robe de mousseline brodée, décolletée, avec des volants.

» On m'habillait, parce qu'il devait venir du monde au château.

» Je dois dire que, tout en courant dans le parc, j'avais l'oreille aux écoutes et l'œil aux aguets.

» Vers quatre heures de l'après-midi, j'entendis le roulement d'une voiture.

» Je me glissai à travers les massifs, de manière à voir qui allait franchir la grille et passer dans l'allée de tilleuls.

» Je vis une calèche fort élégante, et, dans cette

calèche, un homme nonchalamment couché. Cet homme pouvait avoir une trentaine d'années; il avait une belle figure, un peu sévère peut-être, encadrée par une barbe noire parfaitement soignée. Il était vêtu simplement mais élégamment.

» La calèche s'arrêta au perron; l'inconnu sauta lestement de la voiture à terre; ma belle-mère s'avança au-devant de lui jusqu'à la première marche.

» Je pus remarquer, du massif où j'étais cachée, qu'on le recevait avec beaucoup de prévenances.

» Tous deux, ma belle-mère et lui, entrèrent dans l'intérieur de la maison.

» Au bout d'un instant, je m'entendis appeler par mon nom d'Edmée, et je reconnus la voix de Joséphine.

» Je fis en courant un grand tour dans le parc, et répondis seulement lorsque je fus assez éloignée de l'allée de tilleuls pour qu'on ne soupçonnât point ma curiosité.

» Je me décidai enfin à me montrer dans une allée; la bonne femme m'aperçut et accourut à moi tout essoufflée.

» — Mais venez donc, mademoiselle, dit-elle; au nom du bon Dieu, venez donc ! On vous cherche de tous les côtés, et, depuis dix minutes, on vous appelle à tue-tête.

» — Me voilà, ma bonne Joséphine, répondis-je, me voilà.

» — Sans doute, vous voilà, mademoiselle, mais

dans quel état! avec votre robe froissée, avec vos cheveux défrisés, et cela, quand il vient un beau monsieur pour vous voir.

» — Comment! pour me voir? Tu vas me faire accroire que le monsieur de la calèche vient ici pour moi?

» — Pour vous et pour madame de Juvigny. Mais, à propos, dites-moi, vous l'avez donc vu, le monsieur de la calèche?

» — Oui, de loin, à travers les arbres, répondis-je, toute confuse de m'être laissé surprendre en flagrant délit de curiosité.

» — Alors venez vite... Oh! la méchante enfant!

» Et Joséphine me suivit ou plutôt me poussa devant elle.

» En arrivant sur le perron, j'étais tout essoufflée.

» — Voyons, dit Joséphine, remettez-vous, au nom du bon Dieu. Ne dirait-on pas une pensionnaire qui vient de jouer à la corde?

» — Eh bien, dis-je, quand je viendrais de jouer à la corde, quel mal y aurait-il à cela?

» — Voulez-vous vous taire! dit Joséphine; une demoiselle bonne à marier!

» Toutes ces précautions m'intriguaient énormément: les derniers mots de Joséphine me suffoquèrent. Mon cœur battait de plus en plus fort.

» Au lieu d'entrer au salon, je mourais d'envie de me sauver.

» Peut-être allais-je céder à cette envie, lorsque j'entendis violemment retentir la sonnette.

» Un domestique passa rapidement.

» — Eh bien, viendra-t-elle enfin, cette petite fille? s'écria ma belle-mère avec impatience.

» — Qui cela, s'il vous plaît, madame? demanda le domestique.

» — Mais mademoiselle Edmée, donc.

» — Elle est là, sous le vestibule, avec madame Gauthier.

» Ce fut pour le coup que la peur me reprit. Je fis un mouvement pour fuir.

» Joséphine m'arrêta.

» — Allez la chercher, dit madame de Juvigny.

» Il n'y avait plus moyen d'échapper; d'ailleurs, Joséphine me poussait.

» — Mais allez donc! me disait-elle, allez donc!

» — Me voici, madame, répondis-je faisant un effort pour répondre à madame de Juvigny, et surtout pour lui obéir.

» Le visage de ma belle-mère, qui, en me regardant, me semblait fort irrité, se radoucit: dans le demi-tour qu'elle fit en me prenant par la main pour me présenter à l'étranger, il était redevenu tout à fait riant.

» — Il faut l'excuser, monsieur, fit madame de Juvigny, elle est si jeune!...

» Puis, sans me donner le temps de me reconnaître :

» — Monsieur, dit-elle, j'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle Edmée de Juvigny.

» Puis, se tournant vers moi :

» — Monsieur Edgard de Montigny, dit-elle.

— Mais alors, m'écriai-je, c'était votre premier mari ?

— Lui-même, répondit madame de Chamblay.

— Oh ! continuez, madame, continuez ! m'écriai-je. Vous n'avez pas idée de l'intérêt avec lequel je vous écoute.

XIX

— Le même soir, lorsque M. de Montigny fut parti, continua madame de Chamblay, ma belle-mère m'annonça que ce gentilhomme me faisait l'honneur de rechercher ma main, et, comme toutes les convenances de fortune et de position étaient réunies en lui, elle ne voyait aucun empêchement à ce que le mariage s'accomplît.

» Pour parler plus clairement, madame de Juvigny se trouvait, à vingt-sept ans, avoir une grande fille de quinze, que les étrangers pouvaient prendre pour sa propre fille, ce qui la vieillissait, et, quoiqu'elle fût encore jeune, elle n'était pas fâchée d'éloigner d'elle un visage plus jeune que le sien.

» Je n'étais pas habituée à avoir des volontés;

aussi répondis-je à madame de Juvigny qu'elle était libre de faire de moi ce que bon lui semblerait; que je savais que mon devoir était de lui obéir, et que je lui obéirais.

» Cette soumission parut combler tous les vœux de ma belle-mère, qui me fit alors un grand éloge de M. de Montigny, m'affirma que je serais avec lui la femme la plus heureuse du monde, et m'envoya coucher exactement comme lorsque j'étais une petite pensionnaire qu'il n'était aucunement question de marier.

» J'obéis sans réplique; dans ma petite chambre, j'allais retrouver ma bonne Joséphine, avec laquelle mon cœur s'ouvrait comme avec une mère.

» Je me jetai dans ses bras en pleurant.

» Joséphine était au courant de la situation.

» Elle commença par me laisser épuiser mes larmes. Il était évident que, dans le premier moment, je n'eusse écouté aucune raison, si bonne qu'elle fût; puis, lorsque le premier paroxysme fut un peu calmé, elle attaqua franchement la question, me demandant tout d'abord, et comme grief principal, si je trouvais M. de Montigny laid.

» Je fus obligée de répondre que non, et même d'avouer qu'il était d'une figure agréable.

» Elle me demanda alors si je le trouvais de façons vulgaires.

» Je fus de nouveau obligée de répondre qu'au contraire, M. de Montigny m'avait paru de manières extrêmement distinguées.

» Elle me demanda si c'était son âge que je trouvais disproportionné avec le mien.

» Là, j'avais bien quelque objection à faire, car M. de Montigny avait juste le double de mon âge; mais à mes objections Joséphine répondit que plus j'étais jeune et enfant, plus j'avais besoin que l'on me donnât, pour me conduire et me diriger, un homme raisonnable, et que, sous ce rapport, je trouverais chez M. de Montigny ce double amour du père et du mari qui assure le bonheur de la femme.

» Tout cela était tellement raisonnable, que, ne sachant plus que répondre, je me tus, me couchai et m'endormis.

» Il y a un âge où c'est par là que finissent toutes les douleurs, et j'étais encore dans cet âge-là.

» En ouvrant les yeux, je trouvai Joséphine au chevet de mon lit : la bonne femme guettait mon réveil.

» Mon premier mot fut pour lui demander si elle croyait que M. de Montigny reviendrait.

» Elle me répondit qu'elle n'en doutait pas, attendu que je lui avais beaucoup plu.

» Je soupirai, au désespoir d'avoir produit un effet si éloigné de ma volonté.

» Puis je m'habillai et m'en allai me promener dans le parc.

» Pour la première fois, je cherchai les endroits les plus sombres et les plus déserts. Je m'arrêtai au bord de la source; je m'assis et me mis à rêver,

en arrachant des myosotis et en les jetant au courant, qui les emportait.

» Les pensées poétiques qui, depuis, préoccupèrent parfois ma pensée, naquirent sans doute en ce moment-là.

» Je mentirais si je n'avouais pas que mon regard, perdu à l'horizon, y suivait pour la première fois une forme humaine; et, sans que ma volonté y fût pour rien, cette forme était celle de M. de Montigny.

» Je le voyais, avec ses cheveux noirs; sa figure, dont la sévérité se tempérait parfois d'un sourire; son teint, dont la pâleur ajoutait encore à sa distinction. Je levais sur ce rêve un regard que, la veille, je n'avais pas osé lever sur la réalité, et je n'avais plus besoin de Joséphine pour me faire avouer que M. de Montigny était un des hommes les plus distingués que j'eusse encore vus.

» Il est vrai que, sous ce rapport, mes investigations étaient fort bornées.

» Le résultat de toutes ces réflexions fut que, quand la cloche du déjeuner sonna, je me rapprochai du château plus rêveuse que triste.

» J'y trouvai ma belle-mère, qui m'embrassa comme d'habitude, mais qui ne me dit pas un mot de M. de Montigny. En me levant de table, j'aurais pu croire que j'avais rêvé toute l'histoire de la veille.

» J'avais bien envie de lui demander si M. de Montigny reviendrait, mais je n'osai pas; d'ailleurs,

j'avais Joséphine à qui adresser ces sortes de questions.

» Mais, chose singulière! lorsque je vis Joséphine, je n'osai pas plus m'informer auprès d'elle qu'auprès de madame de Juvigny.

» En montant dans ma chambre, je trouvai trois ou quatre robes étendues sur mon lit.

» J'en choisis une, et j'appelai Joséphine pour qu'elle m'aidât à m'habiller.

» — Allons, allons, me dit-elle, je vois que la chère enfant ne veut pas paraître trop laide à M. de Montigny.

» — Il vient donc aujourd'hui? demandai-je

» — Dame, répondit-elle, je ne sais pas.

» — Ah! c'est que, s'il ne venait pas, repris-je, ce ne serait point la peine que je m'habillasse.

» — Bon! dit-elle en riant, habille-toi toujours, et à tout hasard.

» Je choisis celle des quatre robes qui me parut la plus jolie, et je m'habillai, je dois le dire, avec plus de soin que je n'avais fait la veille.

» Puis, ma toilette achevée, je redescendis au parc, non pas cette fois pour aller, comme la veille, épier l'arrivée du visiteur, mais pour reprendre ma promenade et mes rêves du matin.

» Tout à coup, au moment où j'étais le plus profondément perdue dans ces vagues pensées que roule un esprit de quinze ans, j'entendis un bruit de pas et un froissement de branches; je levai la tête: M. de Montigny était à dix pas de moi.

» Je ne jetai qu'un regard sur lui; mais il me suffit pour m'assurer que lui aussi avait donné à sa toilette plus de soin que la veille.

» En l'apercevant, j'avais fait un mouvement involontaire, presque poussé un cri.

» — Excusez-moi, mademoiselle, dit-il; je vous ai fait peur?

» — Je ne vous attendais pas, monsieur, répondis-je.

» — J'ai été autorisé par madame de Juvigny à vous chercher, me dit-il; et, comme j'ai su que cette partie du parc était votre promenade favorite...

» — Au contraire, monsieur, je n'y venais jamais, me hâtai-je de répondre, et c'est ce matin que, pour la première fois, je me suis aperçue, en effet, qu'elle était une des plus jolies.

» M. de Montigny regarda autour de lui, et se rendit compte des moindres détails du paysage.

» Il sourit.

» Ce sourire me fit passer une flamme sur le visage; il me sembla qu'il voyait dans ce paysage tout ce que j'y avais vu moi-même.

» Je me détournai.

» Je le sentis s'approcher de moi.

» — Aimez-vous les poëtes? me demanda-t-il.

» Je le regardai avec étonnement; je n'avais pas bien compris sa question.

» — La poésie? aurais-je dû dire.

» — On ne m'a jamais laissé lire que les poésies sacrées de Racine, répondis-je.

» — Ah ! me dit-il; et, n'ayant lu que les poésies sacrées de Racine, vous aimez les endroits sombres, le murmure des sources, le tremblement du soleil sur le gazon, les fleurs suivant le fil de l'eau; alors, vous avez deviné ce que vous n'avez pas lu; vous avez deviné Burns, Gray, Millevoie, André Chénier, Gœthe, Lamartine, tous vieux amis à moi, que je serai heureux de vous faire connaître.

» — Une de mes amies m'a dit un jour des vers de Millevoie qui m'ont paru si tristes et si beaux, que je les ai appris par cœur.

» — *La Chute des feuilles :*

De la dépouille de nos bois...?

dit M. de Montigny en souriant.

» — Oui, répondis-je.

» — Et ces vers vous ont plu?

» — Beaucoup !

» — Voulez-vous que je vous en dise d'autres?

» — Je le veux bien.

» Et je lui pris le bras, pleine de curiosité.

» Il appuya sa main sur la mienne; et, d'une voix douce et harmonieuse, il commença ces vers qui firent la réputation des premières poésies de Lamartine ;

Un soir, t'en s'ouviens-tu? nous voguions en silence...

» J'écoutai d'un bout à l'autre, et dans une espèce d'extase, cette merveilleuse chanson qui éveillait en moi une foule de cordes inconnues; ou plu-

tôt, muette jusque-là, tout le temps qu'elle avait duré, j'avais retenu mon haleine, comme on fait pour un oiseau qui chante, de peur de l'effaroucher: je ne respirai qu'après que la dernière strophe se fut éteinte, tout à la fois comme une musique et comme un parfum.

» Sans doute, M. de Montigny craignit d'émousser mes sensations en les prolongeant; il savait à merveille conserver leur volonté à ces premières fleurs de l'âme dont Dieu fait la couronne de ses anges; de sorte qu'il passa des vers, cette poésie de l'homme, à la nature, cette poésie de Dieu.

» En un instant, et sans sortir des limites de l'intelligence d'une enfant de quinze ans, il me parla botanique, mythologie, physique, astronomie, science enfin, c'est-à-dire toutes choses que je connaissais à peine de nom, que je regardais comme fort ennuyeuses, et qui m'apparurent dès lors comme autant de séduisantes fées dont chacune gardait un trésor plus précieux que ceux des *Mille et une Nuits.*

» Il en résulta que, le soir, lorsque Joséphine, en me déshabillant, m'annonça que mon mariage était fixé à trois semaines, c'est-à-dire au temps strictement nécessaire à l'accomplissement des formalités, je me contentai de répondre avec un soupir qui, cette fois, n'avait rien de désespéré :

» — Que veux-tu, Joséphine! puisque ma bellemère le veut!

» — Oui, n'est-ce pas? il faudra bien lui obéir. Pauvre victime !

» Et je m'endormis en répétant ces quatre derniers vers du *Lac :*

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que le parfum léger de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé! »

XX

» A partir de ce moment, M. de Montigny revint tous les jours.

» Je ne vous dirai pas que j'en vins à aimer M. de Montigny; si je l'eusse aimé, certes les événements qu'il me reste à vous raconter ne seraient point arrivés; mais, à travers une certaine crainte respectueuse que m'inspirait l'universalité de ses connaissances, je reconnus vaguement qu'avec un pareil homme, une femme pouvait être parfaitement heureuse.

» Supposez-moi vingt ans et une certaine expérience du monde, au lieu de mes quinze ans et de mon inexpérience de tout, et j'eusse regardé comme un bonheur cette union, que je n'envisageai jamais sans une certaine crainte.

» Pendant ces trois semaines, au lieu de me faire

sa cour, M. de Montigny ne se préoccupa que d'une chose.

» C'était de découvrir en moi, comme fait un mineur, tous les filons de mon intelligence, si je puis dire cela. Si je sais quelque chose aujourd'hui, si je ne suis pas tout à fait étrangère à la musique et à la peinture, cela tient à l'éveil donné par lui à toutes les facultés de mon esprit, facultés qui se développèrent d'abord dans la solitude, ensuite dans le malheur.

» Au reste, on pressait le jour de mon union avec M. de Montigny, comme si l'on craignait que quelque obstacle inconnu ne vînt tout à coup s'y opposer. Lui-même paraissait attendre le jour de cette union avec la plus grande impatience. Si je n'avais pas été à cette époque une enfant à peu près nulle, je dirai même en beauté, n'ayant jamais été précisément jolie, j'affirmerais qu'il était amoureux de moi.

» Une ou deux fois, au milieu de nos conversations, auxquelles ses connaissances et son genre d'esprit faisaient prendre une tournure grave, il avait abordé la question religieuse, sondant, pour ainsi dire, mes principes, et s'inquiétant si je tenais beaucoup au dogme catholique.

» J'avoue que ses questions, à cet endroit, dépassaient les bornes de mon intelligence; mon éducation religieuse, je vous l'ai dit, avait été faite par l'abbé Morin; j'avais reçu ses instructions sans les discuter, et ces instructions se bornaient à deux ou

trois préceptes : croire et adorer aveuglément les dogmes de la religion catholique; craindre et haïr toute personne, quels que fussent son pays et son éducation, qui professait des dogmes opposés; regarder une hérésie comme plus condamnable qu'une séparation complète.

» Tout au contraire de ces principes si absolus, M. de Montigny m'avait paru, chaque fois qu'il avait abordé la question religieuse, non pas avec moi, bien entendu, mais avec les personnes du voisinage qu'il avait rencontrées au château, d'une tolérance complète. Seulement, un jour, il avait, avec une science qui m'avait émerveillée tout en m'effrayant, énuméré les malheurs que la France avait dus aux persécutions catholiques de Charles IX et de Louis XIV, et il s'était hasardé à dire qu'il n'y aurait pas eu de Vendée en 1793 s'il n'y avait pas eu de prêtres et surtout s'il n'y avait pas eu de *confessionnal.*

» Je n'avais pas très-bien compris ce que le *confessionnal,* dans lequel je ne voyais que son côté matériel, pouvait avoir eu à faire dans la guerre de la Vendée.

» Il est vrai que je savais assez mal ce que c'était que la guerre de la Vendée; mais ce qui avait survécu dans mon esprit de ces différentes conversations, c'est que l'esprit de M. de Montigny n'était pas exempt d'une certaine impiété.

» Il en résulta que cette crainte vague que m'avait inspirée sa science, à laquelle les bornes de mon savoir et de mon intelligence donnaient les propor-

tions de l'infini, prit une consistance qui s'augmenta lorsque, deux ou trois jours avant celui qui avait été fixé pour notre mariage, il me demanda si je tenais énormément à ma religion.

» Je le regardai avec des yeux si effarés, qu'il se mit à rire.

» — Écoutez, me dit-il, et surtout ne me prenez pas pour Satan qui vient vous tenter; croyez-vous qu'un cœur tendre puisse faire, par amour, ce qu'un cœur ambitieux peut faire par ambition?

» — Je ne vous comprends pas, lui dis-je.

» — Vous avez lu, dans votre *Histoire de France* telle qu'on vous l'a apprise, — et je dois vous dire, ma pauvre enfant, qu'on vous l'a apprise assez mal, — vous avez lu, dis-je, dans votre *Histoire de France*, que Henri IV avait abjuré le protestantisme, en disant que Paris valait bien une messe?

» — Oui.

» — Eh bien, je vous demande si vous ne feriez pas, vous, par amour, ce que Henri IV fit par ambition, et si, arrivant un jour à aimer profondément quelqu'un, vous ne consentiriez pas à abandonner votre religion pour suivre celle de l'homme que vous aimeriez?

» Je jetai un cri de terreur.

» — Jamais! lui dis-je, jamais!

» Et j'ajoutai vivement :

» — D'abord, je n'aimerai jamais un homme ayant une autre religion que la mienne.

» — Diable! fit M. de Montigny avec un sourire

de doute, voilà une résolution bien précise et bien arrêtée pour une enfant de quinze ans.

» — Mais, lui dis-je, je ne suis plus une enfant, puisque je vais me marier.

» — Le mariage, me dit toujours en riant M. de Montigny, peut changer votre situation; mais il ne changera pas votre âge. Nous recauserons de cela quand vous aurez vingt ans, et que, depuis cinq ans, vous serez ma femme.

» Puis, m'enveloppant le cou de son bras, il approcha doucement mon front de ses lèvres et y déposa un baiser en ajoutant :

» — Petite fanatique !

» Le mouvement avait été si rapide et si inattendu, que je n'avais pas même eu l'idée de m'y opposer; mais, quoique la sensation que j'éprouvai n'eût rien de douloureux, je jetai un cri, et, le repoussant, je me sauvai.

» Cette scène se passait au salon. Dans le corridor, je rencontrai madame de Juvigny.

» — Eh bien, petite, me demanda-t-elle en me voyant tout effarée, qu'y a-t-il donc?

» — Oh ! madame, madame, lui dis-je en tremblant, M. de Montigny vient de m'embrasser.

» — Bah ! dit madame de Juvigny, et où cela?

» — Au front, madame.

» Elle éclata de rire; ce rire me fit relever la tête. J'aperçus M. de Montigny à la porte du salon : au lieu d'être confus comme doit l'être un coupable, il souriait.

» — Oh! c'est affreux! c'est affreux! m'écriai-je en me sauvant de nouveau.

» Je me réfugiai, cette fois, dans les bras de Joséphine. Je m'y jetai en pleurant.

» Elle me fit la même question que madame de Juvigny; je lui fis la même réponse que j'avais faite à ma belle-mère, et, à mon grand étonnement, elle se mit à rire.

» J'avoue que ce rire me bouleversa.

» — Ah! Joséphine, Joséphine, et toi aussi? lui dis-je.

» Et j'allai me réfugier dans le jardin, près de ma source.

» Cependant ma terreur, pour être sans cause, n'était pas sans excuse. Je vous ai dit que, dès mon enfance, j'avais eu l'abbé Morin pour directeur. Chaque fois que je m'étais confessée à lui, et surtout depuis que j'étais jeune fille, il m'avait fait regarder, même dans les jeux les plus innocents, le contact des lèvres d'un homme comme un énorme péché, et, à part ce baiser glacé que j'eusse juré que mon père avait déposé sur mon front en mourant, à part ce baiser étrange que j'avais cru, dans la sacristie, sentir souiller mes lèvres, jamais le souffle même d'un autre que madame de Juvigny, de Joséphine ou de Zoé n'avait effleuré mon visage. Or, complétement ignorante des nouvelles relations que créait le mariage dans la vie d'une femme, j'avais regardé comme une audace inouïe l'action, moitié paternelle, moitié conjugale, de M. de Montigny.

» En outre, ces mots de M. de Montigny : « Soyez » tranquille, je ne suis pas Satan qui vient vous » tromper, » me revenaient sans cesse à l'esprit.

» L'abbé Morin m'avait fort parlé des tentations de Satan; le mauvais génie qui perdit notre première mère jouait toujours un grand rôle dans la péroraison des discours qu'il m'adressait avant de me donner l'absolution; de sorte que je ne fus pas loin de croire que c'était pour mieux se déguiser que M. de Montigny avait dit : « Je ne suis pas Satan. »

» J'en étais là de mes réflexions, lorsque j'entendis un léger bruit dans le feuillage, et qu'à travers les branches doucement écartées, j'aperçus M. de Montigny.

» Je vous ai dit qu'il était beau ; sa beauté même en ce moment, et surtout son genre de beauté tout méridional, me rappela celle de l'ange rebelle du *Paradis perdu* de Milton, poëme qui faisait partie de la bibliothèque du château et dont souvent je m'étais amusée à regarder les gravures. J'éprouvai donc une véritable terreur en l'apercevant.

» — Ne m'approchez pas ! lui criai-je.

» — Je venais vous demander pardon, me dit-il, et vous promettre que je ne me permettrai plus une pareille liberté que lorsque je serai votre époux.

» — Jamais ! jamais ! répondis-je en m'enfuyant.

» Je rentrai au château et courus à la bibliothèque ; je voulais m'assurer de la ressemblance qu'il y avait entre M. de Montigny et le héros du poëme de Milton.

» Le hasard fit que la ressemblance était réelle ; je restai absorbée dans cette contemplation une partie de la journée.

» On m'appela pour dîner; je descendis toute tremblante ; M. de Montigny avait quitté le château ; il ne devait revenir que le surlendemain, c'est-à-dire le jour du mariage.

» Madame de Juvigny passa une longue soirée à me faire de la morale ; elle essaya de me faire comprendre la différence qu'il y avait entre un mari et les autres hommes, et à me donner une idée des droits que donnait le mariage et des priviléges que donnaient les fiançailles. J'écoutai presque sans entendre; mes regards étaient fixés sur le point le plus sombre du salon ; il me semblait, dans la pénombre, voir se dessiner le visage pâle, aux dents blanches et aux yeux brillants, de M. de Montigny.

» Comme je ne répondis point, madame de Juvigny me quitta, persuadée qu'elle me laissait raisonnable et convaincue.

» Il va sans dire que je ne lui avais pas soufflé mot de la ressemblance de M. de Montigny avec le prince des ténèbres.

» Excusez-moi de m'appesantir sur ces folies, me dit madame de Chamblay, hélas ! elles ont décidé du destin de ma vie.

» En rentrant dans ma chambre, je trouvai, sur ma table, un livre, sinon étranger, du moins inconnu; comme tous les livres de la bibliothèque;

il portait le chiffre de mon père. — Je l'ouvris et je lus :

HISTOIRE VÉRITABLE

DU

PROCÈS DU MAGICIEN URBAIN GRANDIER

ET DE LA POSSESSION DES RELIGIEUSES DE LOUDUN.

» J'appelai Joséphine.

» — Qui a mis là ce livre? lui demandai-je.

» Elle parut étonnée et regarda le livre.

» — Je n'en sais rien, dit-elle.

» Puis, voyant qu'il portait la marque de la bibliothèque :

» — C'est vous qui l'aurez été chercher en dormant, comme vous faites d'habitude, dit-elle.

» C'était possible; je n'insistai pas. Je renvoyai Joséphine, je fis ma prière devant ma petite Vierge, je me déshabillai et me couchai.

» Puis j'étendis le bras et j'ouvris le livre.

» Vous le connaissez et, par conséquent, vous savez les choses étranges que j'y lus.

» Il est vrai que ces choses étranges demeurèrent dans mon esprit à peu près incompréhensibles; mais les noms de Satan, d'Astaroth et de Belzébut, prononcés à chaque page, étaient si bien en harmonie avec ce qui se passait dans mon cerveau, que je n'en devins que plus craintive à l'endroit de M. de Montiguy.

» Je dormis à peine : toute frissonnante de peur, je dévorai le livre.

» Moins j'avais compris ces mystères de la possession, et plus les détails m'en avaient paru obscurs, plus ma terreur devint grande. Deux ou trois fois, je pensai à l'abbé Morin, et, malgré ma vague répulsion pour lui, je me dis que, s'il était encore à Juvigny, j'irais lui confier mes craintes.

» Je passai une journée fort agitée; je m'étais réfugiée près de ma source, et, comme on pensait que, si jeune que je fusse, je méditais sur mon changement de position, on me laissa méditer à loisir.

» C'était le soir même que j'allais à confesse; quoique les péchés que j'avais commis jusque-là fussent des péchés bien véniels, on avait suivi la coutume adoptée, et qui consiste à mettre le moins de temps possible entre l'absolution et la cérémonie nuptiale.

» Je tremblais en entrant à l'église : elle était fort sombre, n'étant éclairée que par une lampe qui brûlait dans le chœur ; c'était la première fois que je me confessais au nouveau prêtre, et j'avais préparé une liste de péchés pris à ces examens de conscience que l'on imprime pour les enfants.

» Joséphine m'accompagnait. Elle s'arrêta à dix pas du chœur et se mit à dire ses prières.

» Je m'acheminai vers le confessionnal et m'y agenouillai.

» A peine y étais-je, que j'entendis le pas du prêtre.

» Ce pas lent, compassé, solennel, plutôt pareil au pas tardif et sombre de la Vengeance antique,

qu'au pas doux et empressé du Pardon chrétien, retentissait sur les dalles froides et humides et avait un écho frissonnant dans mon cœur,

» Je n'osai me retourner.

» La robe du prêtre silencieux effleura la mienne; il ouvrit la porte du confessionnal et la referma.

» Je sentis son souffle s'approcher du grillage qui sépare la pénitente de son directeur ; ce souffle était haletant et chaud.

» J'éloignai vivement ma joue; il me sembla éprouver la même impression que j'avais déjà ressentie dans la sacristie lorsque j'étais évanouie.

» Je tombai dans cette espèce de stupeur que doit éprouver l'oiseau devant la fascination du serpent, et, quoique ce fût naturellement à moi de prendre la parole la première, je restai muette.

» — Parlez, ma chère enfant, me dit le prêtre au bout de quelques secondes.

» Je jetai un cri.

» — Oh ! m'écriai-je, c'est vous ?

» J'avais reconnu la voix de l'abbé Morin, et je compris alors l'impression que m'avaient produite son pas et son souffle.

» — Oui, ma chère enfant, répondit-il, c'est moi qui viens exprès pour sauver votre âme des griffes du démon. Arriverai-je à temps ?

» — Ah ! m'écriai-je, c'était donc vrai ?

» — Quelle chose regardiez-vous comme vraie, ma chère enfant ?

» — Que M. de Montigny...

» J'hésitai à aller plus loin.

» — M. de Montigny, reprit le prêtre avec un accent de haine impossible à rendre, est un hérétique qui est d'avance voué à l'enfer et qui vous entraînera en enfer avec lui.

» — Oh! mon père! mon père! murmurai-je, voilà ce que j'avais pressenti.

» — On a hâte de se débarrasser de vous, pauvre enfant, et l'on vous jette aux bras du premier venu. Voilà pourquoi on m'a éloigné, voilà pourquoi on a pressé ce mariage impie; on espérait qu'il s'accomplirait sans que j'en fusse prévenu; mais j'ai tout appris, et me voici prêt à vous protéger.

» Un frisson me passa par tout le corps. Le protecteur, je ne savais comment m'expliquer cela, me paraissait plus à craindre que celui contre lequel il me protégeait.

» — Par malheur, continua le prêtre d'une voix sombre, je ne puis vous défendre ouvertement; par malheur, vous n'oserez pas lutter contre la volonté de votre belle-mère, et, au pied de l'autel, dire : « Non. »

» — Je n'oserai jamais, je n'oserai jamais, m'écriai-je.

» — Je m'en doutais, dit le prêtre. Mais, au moins, reprit-il, quand vous appartiendrez à cet homme, aurez-vous la force de lutter contre lui?

» — Je ne vous comprends pas, mon père, répondis-je; pourquoi lutter contre lui, et de quel danger dois-je me défendre?

» — Avez-vous lu, dans les saintes Écritures, l'histoire du possédé exorcisé par le Christ ?

» — Oui, mon père.

» — Eh bien, le danger que vous courez est celui d'être possédée.

» — Comme les religieuses de Loudun? m'écriai-je.

» — Avez-vous lu ce livre pieux, mon enfant ?

» — Hier, par miracle, sans doute, je l'ai trouvé dans ma chambre.

» — Eh bien, je n'ai plus rien à vous dire. M. de Montigny est un hérétique, un de ces êtres réprouvés par le ciel, contre lesquels malheureusement, aujourd'hui, la justice n'informe plus comme au temps du cardinal de Richelieu et de la révocation de l'édit de Nantes ; si jamais vous lui appartenez, vous êtes perdue.

» — Mais, demain, à dix heures du matin, je lui appartiendrai, mon père.

» — Pas tout à fait, ma fille : vous serez sa femme ; mais le mariage n'est pas encore tout à fait la possession.

» — Qu'est-ce que c'est donc que la possession ? demandai-je.

» — Ne l'avez-vous pas vu dans l'histoire des religieuses de Loudun ?

» — Si ; mais je n'ai pas compris.

» — Eh bien, alors, dit le prêtre avec un accent étrange, puisque ceux qui devaient vous instruire du danger ont négligé de le faire, c'est à moi de tout vous dire.

» Et, en effet, continua madame de Chamblay, il me dit tout.

» O saint mystère de la confession, celui qui t'a institué se douta-t-il jamais combien on oserait, un jour, t'écarter de ta voie, te détourner de ton but!

» Alors, tout ce qui m'était resté obscur dans l'histoire de la possession des religieuses de Loudun s'éclaircit aux paroles du prêtre. Ces sensations dont elles s'accusaient et qui, selon elles, étaient l'œuvre du démon, me furent expliquées; mieux que cela, analysées. Je courbai la tête sous les paroles impures que j'entendais, comme si la honte n'en devait pas appartenir tout entière à celui qui les prononçait; dix fois, je fus prête à lui dire : « Assez, au nom du Ciel, assez! » Je n'osai point; mais j'appuyai mes mains sur mes oreilles et je cessai d'entendre.

» Je ne sais combien de temps je restai ainsi; je sentis avec terreur qu'on essayait de me soulever en me prenant par-dessous les bras; je me retournai vivement, prête à crier si c'était le prêtre... C'était Joséphine.

» Le prêtre était sorti du confessionnal et était rentré dans la sacristie.

» — Viens, dis-je alors vivement à ma nourrice.

» Et je l'entraînai hors de l'église.

» Un instant après, en rentrant au château, j'eus l'envie de me jeter aux pieds de madame de Juvigny et de la supplier de ne pas me forcer à devenir la femme d'un hérétique; mais il y avait plus

d'une heure qu'elle s'était retirée dans sa chambre, en recommandant qu'on ne la réveillât point avant le lendemain, sept heures du matin.

» Mon courage échoua devant cette défense; d'ailleurs, je sentais que ma démarche serait inutile et qu'il y avait chez madame de Juvigny un parti pris de m'éloigner d'elle.

» Je rentrai dans ma chambre et je tombai à genoux devant ma petite Vierge en disant à Joséphine de m'envoyer Zoé.

» Joséphine ne savait qu'une chose, m'obéir aveuglément. Vous savez où elle demeure; pour m'envoyer Zoé, il lui fallait traverser le parc, éveiller sa fille, qui, elle aussi, était couchée, la faire lever et me l'amener.

» Trois quarts d'heure après, Zoé était dans ma chambre.

» J'avais toute confiance en Zoé; elle avait été élevée près de moi; elle ne m'avait jamais quittée; j'étais sûre qu'elle ferait à la lettre ce que je lui ordonnerais de faire.

» Je lui racontai tout. Zoé ne partageait point mes préventions contre M. de Montigny; elle le trouvait fort bel homme, ne savait pas ce que c'était qu'un hérétique; mais elle déclarait que, si Satan lui ressemblait, elle n'était plus étonnée que tant de gens se donnassent à Satan.

» L'impression était trop profonde pour céder aux raisonnements de Zoé; ses plaisanteries sur ce sujet me semblaient une impiété. Je lui dis que,

si elle continuait sur ce ton, j'allais la renvoyer chez elle. Elle se tut, m'aida à me déshabiller en gardant le silence; puis, quand je fus couchée, elle tira un grand fauteuil près de mon lit, s'y étendit en me disant qu'elle y dormirait à merveille, et, dix minutes après, j'avais la preuve qu'elle ne m'avait pas menti : Zoé dormait profondément.

» Quant à moi, je ne parvins à fermer les yeux qu'écrasée par la fatigne.

» Je fus réveillée par Zoé, qui m'annonça que madame de Juvigny, accompagnée de la coiffeuse et de la couturière, m'attendait dans la chambre verte pour me faire ma toilette de mariée. On eût dit que madame de Juvigny prenait à tâche de ne point se trouver seule avec moi; peut-être n'y pensait-elle pas, mais c'était ma conviction, à moi.

» Il était huit heures du matin; la cérémonie aurait lieu à dix, et ce n'était pas trop de deux heures pour me transformer en mariée.

» Je me laissai faire machinalement, sans aider à ma toilette, ni me défendre; à neuf heures, j'entendis le roulement d'une voiture dans la cour du château; quelques minutes après, un domestique frappa à la porte de la chambre verte fermée en dedans, et, à travers la porte, annonça :

» — M. de Montigny.

» Je crus que j'allais tomber de mon haut; je me sentis devenir très-pâle; mes jambes tremblaient.

» — C'est bien, dit madame de Juvigny, qu'il entre au salon et nous y attende.

» Puis, se retournant vers moi :

» — Voyons, petite sotte, me dit-elle avec brutalité, n'allons-nous pas faire du scandale?

» Je ne répondis rien, j'étouffais.

» Cinq minutes après, ma toilette était achevée. On me conduisit devant la glace, afin que je pusse me voir de la tête aux pieds; on me dit que j'étais jolie, on me caressa, on m'embrassa et nous descendîmes.

XXI

» M. de Montigny était, en effet, au salon, dans une toilette irréprochable.

» Je ne jetai qu'un regard sur lui; il me parut encore plus beau que d'habitude; mais, je vous l'ai déjà dit, sa beauté même, ou plutôt son genre de beauté était pour beaucoup dans mon effroi.

» Lui, se leva, vint à nous, et, après quelques paroles qui retentirent sourdement à mon oreille et qui me parurent une permission demandée, il me baisa la main.

» Quoique ses lèvres eussent effleuré mon gant seulement, je me sentis frissonner par tout le corps.

» Dans les deux occasions où ses lèvres avaient touché, une fois mon front, l'autre fois ma main,

j'avais ressenti une impression qui me rappelait ce que j'avais lu dans le livre des religieuses de Loudun, et ce que m'avait dit l'abbé Morin des sensations fébriles et presque enivrantes qui précèdent la possession.

» M. de Montigny s'aperçut de ma terreur : son sourcil se fronça légèrement; mais madame de Juvigny se hâta de lui dire, en riant, quelques mots; lui alors sourit à son tour, et, comme dix heures sonnaient à l'horloge de l'église :

» — Rien ne nous arrête plus ? dit-il.

» — Non, répondit madame de Juvigny, nous pouvons partir.

» Je regardai autour de moi pour chercher quelqu'un qui compatît à ma position, que je trouvais on ne peut plus malheureuse; mais tous les visages souriaient, même celui de Zoé, qui, moins le bouquet blanc et la couronne d'oranger, était mise à peu près comme moi.

» Il est évident qu'au fond de son cœur, Zoé me trouvait très-heureuse.

» On monta en voiture; j'avais avec moi madame de Juvigny, Zoé et Joséphine.

» M. de Montigny nous suivait dans une seconde voiture, avec deux de ses amis.

» La noce se faisait sans aucun bruit, sans aucune fête. M. de Montigny, qui regardait le mariage civil comme le seul important, parce qu'il est le seul légal, avait renoncé, pour ne pas éveiller mes scrupules, au mariage devant le pasteur.

» Les voitures s'arrêtèrent à la porte de la mairie; j'aurais marché à l'échafaud, que je n'eusse certainement pas été plus pâle et plus tremblante.

» Madame de Juvigny tira mon voile sur mon visage pour qu'on ne vît pas ma pâleur.

» Et cependant, ce n'était pas là ma crainte.

» La cérémonie s'accomplit sans que j'eusse la conscience de ce que je faisais; on me souffla le mot *oui*, et, à la demande du maire : « Consentez-» vous à prendre pour votre époux M. de Montigny, » je répondis comme un écho inerte et monotone :

» — Oui.

» J'étais liée pour la vie.

» Mais, je l'ai dit, là n'était pas ma crainte; ma crainte, mon effroi, ma terreur étaient de rencontrer à l'autel l'abbé Morin.

» Je descendis les degrés de la mairie comme un automate; mais, en arrivant à l'église, je poussai une sorte de gémissement et je chancelai.

» Madame de Juvigny me soutint en me prenant par-dessous le bras, et, se penchant à mon oreille :

» — Êtes-vous folle, me dit-elle, et ne comprenez-vous pas que, maintenant, tout est fini ?

» Si je n'étais pas folle, j'étais au moins bien près de le devenir. Rien n'était fini pour moi, au contraire, et, si l'officiant était l'abbé Morin, je sentais qu'à sa vue je tomberais morte sur les dalles de l'église.

» Vous comprenez avec quelle angoisse je mar-

chai vers la nef; le chœur était encore vide, le prêtre attendait notre arrivée dans la sacristie. Nous nous agenouillâmes sur les coussins préparés pour nous. M. de Montigny se pencha vers moi et me dit, pour me rassurer sans doute, quelques mots que je n'entendis pas, m'étant, par un mouvement machinal, écartée de lui.

» Une seule voix m'était perceptible et parvenait jusqu'à mon cœur, qu'elle glaçait d'effroi; elle murmurait à mon oreille ces mots terribles entendus au confessionnal: « Cet homme est un hé-
» rétique; tu es perdue en ce monde et dans l'autre
» si tu lui appartiens. »

» La sonnette de l'enfant de chœur donna le signal de l'entrée du prêtre; chacun de ses tintements retentissait dans ma poitrine; j'écoutais, je ne voyais plus; d'ailleurs, je n'osais pas regarder. J'entendis un pas jeune et léger; en le comparant au pas lent et sombre de la veille, je commençai d'espérer. Au moment où le prêtre montait à l'autel, je levai les yeux: ce n'était pas l'abbé Morin, c'était le jeune vicaire qui lui avait succédé; je respirai.

» Que vous dirai-je? A partir de ce moment, au lieu de l'état d'angoisse et d'exaspératiou nerveuse dans lequel j'avais passé la nuit et la matinée, je tombai dans une espèce d'engourdissement. M. de Montigny eut un instant l'idée de m'offrir le bras pour sortir de l'église; mais il me vit si pâle et si chancelante, qu'il fit un signe à madame de Juvigny et, comme j'étais entrée, je sortis appuyée sur elle.

» Dans l'état où j'étais, il n'y avait pas à me faire assister au déjeuner. Madame de Juvigny me conduisit à ma chambre, me chapitra longuement; mais, de toute cette longue mercuriale, je n'entendis que ces mots :

» — Je vous tiens quitte du déjeuner; mais soyez prête à descendre pour le dîner.

» Puis elle sortit.

» Mais, presque aussitôt, rouvrant la porte :

» — Si M. de Montigny venait vous voir, j'espère que vous ne feriez pas l'enfant comme vous le faites vis-à-vis de moi.

» Ces mots, presque menaçants, me tirèrent de mon apathie; je m'écriai :

» — Oui, oui, je descendrai, madame; mais qu'il ne vienne pas.

» Puis j'ajoutai en éclatant en sanglots :

» — Zoé, envoyez-moi Zoé, je vous en supplie!

» Madame de Juvigny s'éloigna, et je la vis hausser les épaules en s'éloignant.

» A peine fut-elle sortie, que, dans une espèce de mouvement de désespoir, j'arrachai de mon front ma couronne blanche, de ma poitrine mon bouquet d'oranger, et, couronne et bouquet, j'allai tout mettre au cou et au côté de ma petite Vierge; puis, en m'inclinant pour baiser ses pieds, comme c'était mon habitude, je vis un papier qui débordait du socle sur lequel elle était posée.

» Je tirai le papier toute frissonnante, car personne n'entrait jamais dans ma chambre, et je lus :

« Rappelez-vous l'engagement que vous avez pris » devant Dieu, de ne jamais appartenir à un héré- » tique. »

» Quoique l'écriture fût déguisée, je reconnus celle de l'abbé Morin.

» En ce moment, Zoé entrait. Je me jetai dans ses bras en criant :

» — Non, non, jamais !

» — Jamais, quoi? me demanda-t-elle.

» — Jamais je ne serai à cet homme.

» Zoé se mit à rire. Ce rire, mêlé à mes larmes, m'exaspéra.

» — Toi aussi ! lui dis-je, toi aussi !

» — Mais, me répondit-elle, tu es à cet homme, puisque tu l'as épousé deux fois : une fois devant M. le maire, une fois devant M. le curé.

» — N'importe ! m'écriai-je ; devant ma Vierge sainte...

» Zoé se jeta à mon cou, fit plier mon bras étendu, coupa la parole sur mes lèvres, et, m'entraînant sur un sofa :

» — Pas de serment, Edmée, me dit-elle effrayée, pas de serment ; il ne faut faire, vois-tu, ma sœur bien-aimée, il ne faut faire de serments que ceux qu'on peut tenir.

» — Et qui m'empêchera de tenir celui-là?

» — Lui ! Il est ton mari, il a tout droit sur toi.

» Je sanglotai en me tordant les bras.

» — N'as-tu pas entendu quand le maire t'a lu l'article du Code?

» — Je n'ai rien entendu, m'écriai-je.

» — Il y a en toutes lettres, vois-tu, ma pauvre Edmée : « La femme doit obéissance à son mari. »

» — Oui, m'écriai-je ; mais les hommes ont beau ordonner, puisque Dieu défend, j'obéirai à Dieu.

» — A Dieu? répéta Zoé en me regardant, à Dieu? Et qui donc t'a dit que Dieu défendait à la femme d'appartenir à son mari?

» — Lui, lui ! m'écriai-je.

» — Alors c'était lui, tu l'as vu : je ne m'étais pas trompée. Ah ! maudit homme, va !

» — De qui parles-tu?

» — De l'abbé Morin, donc !

» — Silence ! lui dis-je en lui mettant la main sur la bouche.

» — Ah ! oui, je comprends, c'est pour cela qu'il est revenu de Bernay, c'est pour cela qu'il a pris dans le confessionnal la place du vicaire.

» — Qui te l'a dit?

» — J'étais dans l'église quand tu y es entrée avec ma mère ; je priais pour toi, ma pauvre Edmée, demandant à Dieu de te donner tout le bonheur que tu mérites ; je l'ai vu passer, je l'ai reconnu, et j'ai deviné pourquoi il était venu.

» — Et pourquoi était-il venu ?

» — Pour rompre ton mariage s'il le pouvait, donc ! Tu sais bien qu'il voulait te faire religieuse, et puis, et puis...

» — Et puis quoi ?

» — Rien ; je m'entends... Ah ! vieux coquin !

» — Zoé ! m'écriai-je.

» — Edmée, reprit Zoé, crois à ce que je dis : ce n'est pas M. de Montigny, qui est un beau, loyal et honnête gentilhomme, que tu as à craindre ; avec lui, j'en suis certaine, moi, ton bonheur est assuré dans ce monde et dans l'autre.

» — Tais-toi ! puisqu'il m'a dit hier dans l'église, en face de Dieu, que, si je lui appartenais, j'étais perdue; puisqu'il me l'a répété aujourd'hui, ici.

» — Ici ? fit Zoé.

» — Regarde !

» Je lui montrai le billet que j'avais trouvé sous le socle de ma Vierge.

» — Il sera entré par l'escalier dérobé qui donne sur le verger, ce matin, pendant que tout le monde était à l'église, murmura Zoé. Ce prêtre, ce n'est pas un homme, c'est un fantôme; il ne marche pas, il glisse. Défie-toi de lui, Edmée, défie-toi de lui !

» Un frisson me passa par tout le corps; je me rappelai les Vœux du baptême, je me rappelai mon évanouissement, je me rappelai la scène de la sacristie.

» Je sentis sur mes lèvres l'impression de ce baiser infernal qui m'avait tirée de ma léthargie.

» Tout cela m'écrasait sans m'éclairer.

» Je me jetai dans les bras de Zoé en m'écriant :

» — Zoé ! Zoé ! il n'y a que toi qui m'aimes ; ne m'abandonne pas.

» — Pauvre sœur ! me dit Zoé, tu sais bien que je suis à toi, que tu peux faire de moi tout ce que tu veux; ordonne, et, pourvu que ce que tu me de-

manderas ne soit pas trop déraisonnable, j'obéirai.

» — Eh bien, écoute : l'abbé...

» Je m'arrêtai, le nom ne pouvait sortir de ma bouche.

» — L'abbé Morin, acheva Zoé.

» — Oui; il m'a dit que, ce soir, mon mari oserait entrer dans ma chambre à coucher.

» — Sans doute, il l'osera, dit Zoé en riant; il serait bien bête s'il n'osait pas.

» — Si tu ris, Zoé, non-seulement je ne te dis plus rien, mais encore je ne te revois ni ne te pardonne de ma vie.

» — Voyons, je ne ris plus; parle.

» — Eh bien, tu resteras avec moi, tu te cacheras dans ma chambre à coucher, tu m'aideras à me défendre contre cet homme, qui est le démon.

» — C'est encore l'abbé Morin qui t'a dit cela?

» — Peu importe qui me l'a dit, cela est.

» — Eh bien, soit, cela est; mais avoue que le démon est bel homme.

» — Oh ! mon Dieu, tu ne vois pas ce que je vois, moi.

» — Pauvre Edmée, je crois à ce que tu vois les yeux fermés, mais pas à ce que tu vois les yeux ouverts.

» — Eh bien, alors, regarde.

» Je pris *le Paradis perdu* de Milton, et montrai à Zoé cette gravure où l'archange, défiant Dieu, offrait, par les traits de son visage, une si parfaite ressemblance avec M. de Montigny.

» — Et qui t'a donné ce livre? demanda Zoé.

» — Personne; je l'ai pris dans la bibliothèque.

» — Hum ! fit Zoé, le diable est bien fin, et l'abbé Morin...

» Elle s'arrêta.

» — Quoi? que veux-tu dire?

» — Je veux dire que l'abbé Morin est plus fin que le diable, voilà tout.

» — La question n'est pas là; tu resteras près de moi cette nuit, n'est-ce pas?

» — Oui.

» — Tu me le promets?

» — Je te le promets.

» — C'est bien, me voilà plus tranquille.

» Tout à coup je tressaillis.

» — Bon ! dit Zoé, te voilà plus tranquille et tu frissonnes.

» — Zoé ! Zoé ! m'écriai-je.

» — Eh bien, quoi?

» — Il vient.

» — Qui?

» — M. de Montigny.

» — Où cela?

» — Je le vois.

» — Tu es folle !

» — Il monte l'escalier, il pousse la porte du grand salon; je te dis que je le vois.

» — A travers les murailles?

» Je saisis le bras de Zoé.

» — Entends-tu son pas? lui dis-je.

» — En effet, j'entends un pas, répondit-elle; mais qui te dit que ce soit le sien ?

» — Tu vas voir.

» Et nous restâmes toutes deux debout, écoutant, elle avec l'expression de la curiosité, moi avec celle de la terreur.

» On frappa doucement à la porte; nous restâmes muettes toutes deux.

» — Peut-on entrer? demanda une douce voix.

» — Réponds donc *oui,* mais réponds donc *oui*, dit Zoé.

» Je répondis *oui* d'une voix presque inintelligible en me laissant retomber sur le sofa.

» M. de Montigny entra.

» Il était impossible de voir une plus douce, plus noble et plus loyale figure.

» Zoé fit un mouvement, non pas pour sortir, je la tenais par sa robe, mais pour s'éloigner de moi.

» M. de Montigny vit le mouvement.

» — Restez, dit-il à Zoé; mademoiselle Edmée — il appuya en souriant sur le mot *mademoiselle* — mademoiselle Edmée a été un peu indisposée ce matin, je crois, et a besoin d'une amie auprès d'elle. Quand je serai son mari, je ne céderai mon poste d'honneur à personne; mais je ne le suis encore que de nom, et je viens seulement prendre de ses nouvelles.

» — Oh ! je vais mieux, beaucoup mieux, répondis-je vivement, espérant que cette assurance hâterait son départ.

» — Rien ne pouvait m'être plus agréable que cette assurance reçue de votre bouche, chère enfant de mon cœur, répondit-il; me permettez-vous de m'asseoir un instant près de vous?

» Je me reculai vivement; mais, comme ce mouvement, qui avait pour but de m'éloigner, pouvait aussi bien s'interpréter par le désir de lui faire de la place, il l'interpréta ou parut l'interpréter du bon côté; il s'assit près de moi.

» — Que disiez-vous, que faisiez-vous toutes deux ainsi ensemble? de quoi parliez-vous?

» — De rien, dis-je vivement.

» — Voilà un livre; vous lisiez sans doute?

» Et il étendit la main vers *le Paradis perdu*.

» — Ah! continua-t-il, le poëme de Milton; il paraît que nous faisons des progrès en poésie, et que, de nos poëtes nationaux, nous passons aux poëtes étrangers. Je savais que vous parliez l'anglais; mais j'ignorais que vous fussiez assez forte dans cette langue pour lire la poésie de Milton.

» — Nous ne lisions pas, monsieur, balbutiai-je.

» — Et que faisiez-vous?

» — Nous regardions les gravures.

» Il ouvrit le livre.

» — Ah! en effet, ce sont celles de Flaxman, dit-il; le dessinateur, chose rare, est, cette fois, digne du poëte.

» Il était tombé justement à la gravure où Satan défie Dieu, et où nous avions remarqué la ressem-

blance qui existait entre M. de Montigny et le prince des ténèbres.

» — Voyez, dit-il en me mettant sous les yeux cette gravure, qui me fit frissonner, n'est-ce point là l'idée que l'on peut se faire de la beauté de l'ange rebelle? Ce front, ces yeux, cette bouche, tout l'ensemble de ces traits, n'est-ce pas l'expression de la témérité, du défi, de la menace, et ne sent-on pas qu'un pareil adversaire ne peut être renversé que par la foudre?

» Zoé se mit à rire; M. de Montigny la regarda avec étonnement.

» Ce regard avait le côté impératif de l'interrogation adressée du supérieur à l'inférieur.

» — Savez-vous, monsieur, ce que nous disions justement un instant avant que vous entriez?

» Je joignis les mains; Zoé fit semblant de ne pas voir mon geste.

» — Non; dites-le-moi; c'est la première chose que j'ai demandée en entrant. Que disiez-vous? Aurais-je eu le bonheur que mademoiselle Edmée s'occupât de moi?

» — Eh bien, nous disions que cet archange...

» — Zoé! fis-je avec instance.

» — Ah! ma foi, répondit Zoé, puisque j'ai commencé, laissez-moi dire.

» M. de Montigny l'encouragea d'un signe de tête.

» — Nous disions, continua Zoé, que cet archange-là, c'était tout votre portrait.

» M. de Montigny sourit.

» — Autant qu'un homme peut ressembler à un dieu, dit-il.

» — Vous appelez Satan un dieu? m'écriai-je.

» — Il a été bien près de l'être, dit M. de Montigny.

» — Ah! monsieur, répliquai-je vivement, êtes-vous bien sûr que ce que vous dites là n'est point un blasphème?

» — Le blasphème est dans l'intention, chère enfant, répondit-il, et non dans les paroles; quant à ma ressemblance avec Satan, elle me flatte infiniment.

» Je le regardai avec effroi.

» — Mais je ne puis accepter le compliment dans son entier; les mains de Satan sont ornées de griffes avec lesquelles il entraîne ses victimes en enfer, et moi...

» Il tira le gant de sa main gauche.

» — Je n'ai pas de griffes, ou du moins elles ne sont pas encore poussées, ajouta-t-il.

» Le gant ôté laissa à découvert une main petite, blanche, effilée, presque une main de femme, au petit doigt de laquelle, comme pour faire ressortir sa blancheur, semblait fleurir, telle qu'un large myosotis, une des plus belles turquoises que j'aie vues.

» Mon regard, malgré moi, se porta sur cette main si blanche et si aristocratique, malgré moi s'arrêta sur la turquoise.

» — Bon! dit-il en souriant, je crois pouvoir vous

offrir un bijou qui vous fera plaisir, puisque vous l'avez regardé.

» Il tira la turquoise de son doigt.

» — Cette pierre, dit-il, si l'on en croit les traditions de la terre qui lui donne naissance, est douée d'une vie et d'une propriété à elle : sa vie, dit-on, s'identifie à celle de la personne qui la porte; si cette personne est menacée d'un danger, son azur devient foncé; si elle tombe malade, son azur pâlit; si elle meurt, la pierre devient d'un vert livide et perd toute sa valeur. Sa propriété, dit-on encore, est de porter bonheur à la personne qui la porte. Il y a trois ans que je l'ai achetée à Moscou, d'un Tatar Mogol. Depuis ce temps, tout m'a réussi; la dernière faveur que je lui dois, ma chère Edmée, est de vous avoir connue et d'être devenu votre époux. Elle a donc fait pour moi tout ce qu'elle pouvait faire. A votre tour d'être protégée par elle, et puisse-t-elle être aussi efficace pour votre avenir qu'elle l'a été pour le mien!

» En disant ces mots, il essaya de prendre ma main et de me passer la turquoise au doigt. Mais je retirai vivement ma main.

» Alors, s'adressant à Zoé :

» — Je vois bien, dit-il, qu'Edmée a encore à mon endroit quelques préjugés qui lui viennent de ma ressemblance avec Satan. Vous, Zoé, qui me paraissez un esprit fort, prenez cette bague, courez à l'église, trempez-la dans l'eau bénite, et, si elle ne se change pas en charbon ardent, si elle ne fait

pas bouillir l'eau, c'est que je ne suis ni Satan, ni un de ses suppôts.

» Puis, se levant sans que je fisse aucun mouvement pour m'y opposer, il me prit la main, y appuya ses lèvres et sortit.

FIN DU TOME PREMIER.

Lagny. — Typographie de A. Varigault.

